



# IMPACT

86

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO



**RUSSELL  
CROWE,  
MAD MAXIMUS  
DANS  
GLADIATOR**

**X-MEN, THE CROW 3,  
L'HOMME SANS OMBRE,  
DESTINATION FINALE,  
PITCH BLACK...  
et tous les films  
fantastiques de l'été**

**Compte-rendu  
CANNES 2000**

**SYDNEY FOX,  
l'aventurière  
du petit écran**

# M:I-2

**LE DUO TOM CRUISE/JOHN WOO  
FAIT SA VOLTE/FACE**

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA  
Canada : 7,25 \$ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

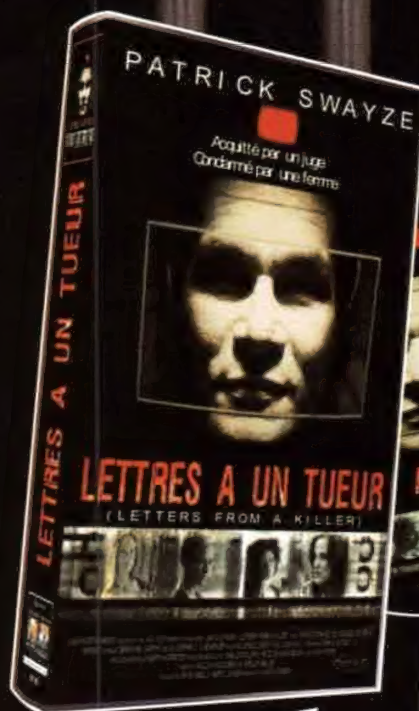
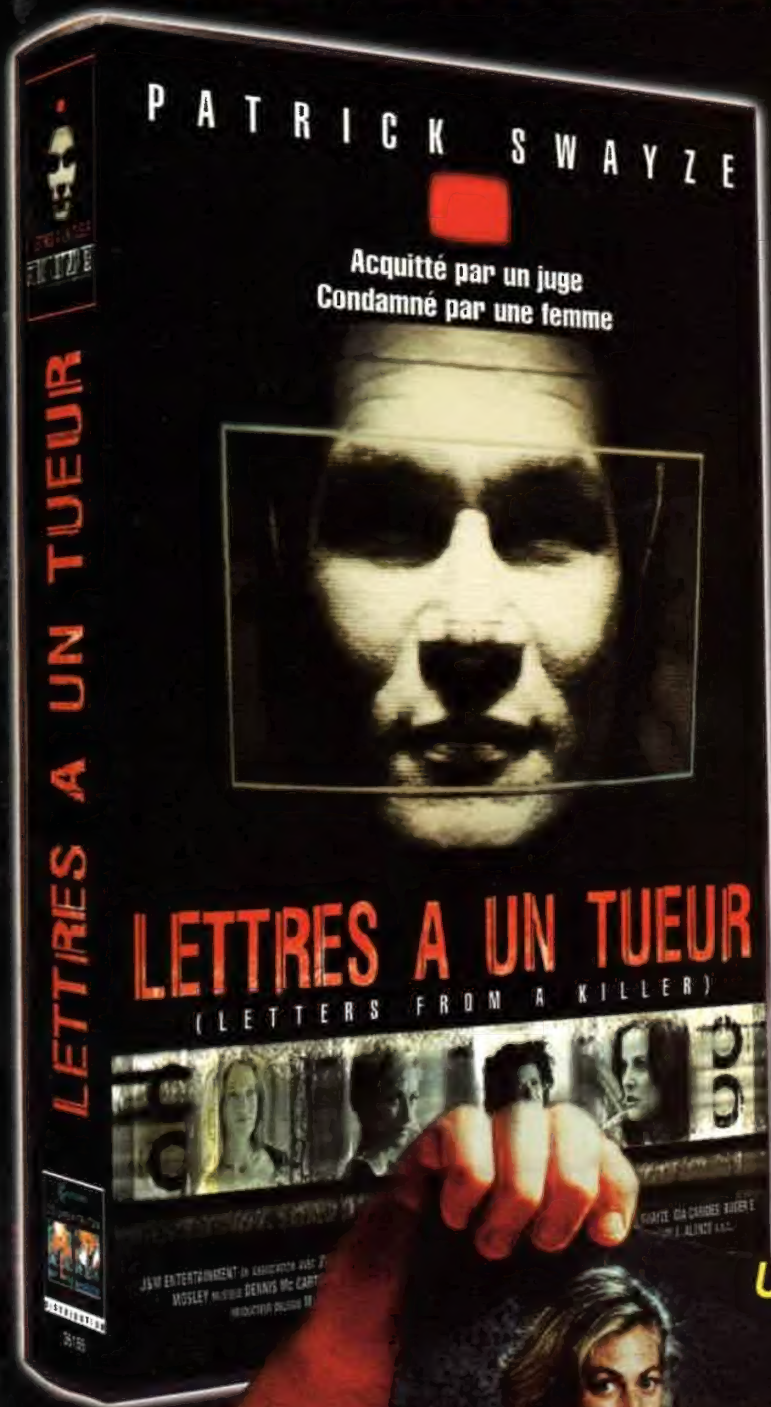
M 3226 - 86 - 25,00 F - RD



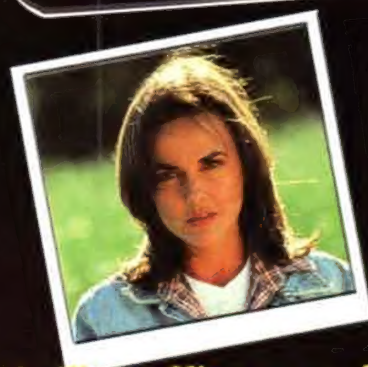


# PATRICK SWAYZE

Acquitté par un juge  
Condamné par une femme



EGALEMENT DISPONIBLE EN  
**DVD**  
VIDEO



Un thriller efficace grâce à sa mise  
en scène musclée.

le Journal du Dimanche

**DVD**  
VIDEO

SOUS-TITRES EN LANGUES RÉGIONALES



ALSACIEN



BASQUE



BRETON



CORSE

**EN VENTE PARTOUT LE 21 JUIN**

OPENING







MISSION : IMPOSSIBLE 2

## 12 MISSION : IMPOSSIBLE 2

Sans cesse retardé à cause d'un tournage à problèmes, *M:I-2* débarque enfin sur les écrans sous l'étrange forme de «deux films en un» : celui à la gloire de Tom Cruise n'est pas une franche réussite, mais celui voulu par John Woo présente de belles qualités. Explications du réalisateur, qui nie toute trace de conflit entre la star et lui...

## 18 GLADIATOR

Il avait touché le fond avec *G.I. Jane* (*A Armes Egales*), il sort enfin la tête de l'eau avec *Gladiator*. Avec l'appui d'un scénario formidable et d'un Russell Crowe surpuissant, Ridley Scott ressuscite le péplum dans un film dont les indéniables qualités font souvent oublier les indéniables défauts.

## 22 L'ÉTÉ FANTASTIQUE

En période estivale, on s'était habitué depuis quelques années à bouffer du blockbuster et du fond de tiroir étiqueté «polar» et «thriller». Mais le fantastique, la SF et l'horreur vont cette année gagner la bataille des plages. Super-mutants, homme invisible, éclipse meurtrière, pénitencier futuriste, vampire amoureux, croco déchaînés... Des frissons sont à prévoir, même dans les salles non climatisées !

## 30 CANNES 2000

Pendant que Luc Besson remettait la Palme d'Or de l'édition 2000 à Lars Von Trier pour *Dancer in the Dark*, notre envoyé spécial et rédacteur en chef assistait à la dernière projection du très attendu *Psycho Beach Party* (...enfin, très attendu par un maximum de quatre personnes dont nous taillons les noms). Son compte-rendu laisse donc peu de place à la Sélection Officielle, même si *Tigre et Dragon* et *Requiem for a Dream*, présentés hors compétition, l'ont mis dans tous ses états.

## 36 SYDNEY FOX, L'AVENTURIÈRE

L'inoubliable vilaine en chef de *True Lies* endosse diverses tenues d'aventurière dans une série télé sous la double influence d'Indiana Jones et de Lara Croft. On craque tous pour Sydney Fox/Tia Carrere !

## 40 ACTUALITÉS

Mel Gibson repousse à lui tout seul les Anglais pendant la guerre d'indépendance (*The Patriot*), Kevin Spacey met à lui tout seul la police britannique en échec (*Ordinary Decent Criminal*), Bill Pullman se met tout seul dans la mouise (*Le Coupable*)... En France, culture rap et cinéma font bon ménage avec *Old School* (tendance NTM) et *Comme un Aimant* (tendance IAM).



GLADIATOR

**A**ux Etats-Unis, *Mission : Impossible* de Brian De Palma avait contre toute attente posé problème, entraînant une redéfinition des paramètres pour les blockbusters à venir. Bien que s'étant déplacé en masse, le public américain avait jugé le film trop compliqué. Lorsque de pareils échos parviennent aux oreilles des producteurs, c'est tout de suite tempête sous un crâne et branle-bas de combat dans les studios, avec à la clé cette question cruciale : **Mission : Impossible** a amassé plus de 100 millions de dollars au box-office US, très bien, mais aurait-il pu en engranger 40, 60, voire 100 de plus si son intrigue avait été moins «complexe» ?

On ne le saura jamais, mais depuis, les producteurs/hommes d'affaires hollywoodiens n'ont pas écarté cette éventualité très intéressante, au moins d'un point de vue financier. Pour prendre le moins de risques possible et mettre toutes les chances de leur côté, ils caviardent désormais leurs blockbusters de messages destinés au légume du dernier rang qui n'aurait pas tout compris au film. Trois exemples récents à l'attention de ceux qui, parfois comme nous, ne remarquent même plus qu'on les prend pour des truffes. **Mission to Mars**, de Brian De Palma (tiens, tiens !), est truffé de plans d'inserts (écran de contrôle, ordinateur, montre, jauges diverses...), assenant à celui qui ne l'aurait pas vu et/ou entendu les informations de distance, d'espace et de durée. De la pure paraphrase cinématographique. Autre méthode, la répétition à l'adresse des pauvres spectateurs qui ne souviennent plus à la fin du film de quoi on parlait exactement au début. Dans *Mission : Impossible 2* (dont le script est donc beaucoup, mais alors beaucoup plus «simple» que celui du premier), la phrase clé du film, déjà lourdement explicative des enjeux, est balancée toutes les 30 minutes, soit quand même quatre fois. Si après ça vous n'avez pas compris que «pour créer un héros, il faut d'abord lui créer un ennemi», changez carrément de cerveau. Enfin, il y a le cas *Gladiator*, un péplum estampillé *DreamWorks*, une super-production au service d'un genre méconnu de la jeune génération qui forme l'essentiel du public. Ridley Scott s'en tire avec les honneurs dans le genre «je rends mon film accessible au plus grand nombre» : cartons au début du film pour situer les forces en présence, dialogues parfois superflus mais plutôt bien écrits... Riche en thèmes, *Gladiator* s'intéresse notamment au sport/spectacle, via un parallèle passionnant entre l'engouement pour les jeux du cirque et la place que peut occuper aujourd'hui le foot US dans la société américaine. Mais un plan (voulu par qui ?) enfonce le clou : le survol du Colisée à Rome, calqué sur la célèbre vue aérienne du stade rythmant la diffusion Superbowl. Bon sang, mais c'est bien sûr : en plus d'être hyper forts en sport, c'est donc aux Romains qu'on doit l'invention du ballon dirigeable !

Damien GRANGER

**IMPACT**

Une publication Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES 4 rue Mansart, 75009 Paris.

Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.

directeur de la publication Jean-Pierre Putters rédacteur en chef Damien Granger secrétaire de rédaction Vincent Guignebert

comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert collaborateurs Cédric Delelée - Cyrille Giraud - Stéphane Moissakis - Alexandre Nahon - Hélène Nunez - Stéphane Thiellement - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel

correspondant à Los Angeles Didier Allouch maquette Vincent Guignebert régie publicitaire Gilles Sebbah

composition «Avé César, ceux qui vont écrire te saluent !» photogravure Angelo Productions impression SIEP distribution NMPP dépôt légal juin 2000 commission paritaire n°67856 n°ISSN 0765-7099 n°86 tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Fabien Baron - Sophie Bataille - Michel Burstein - Charlotte Calmel-Morane - Cécile Caminades - Jean-Charles Canu - Cat's - Valeria Ciezar - Marie-Laure de Frescheville - Grégory Delfosse - Françoise Dessaigne - Sylvie Forestier - François Frey - Laura Goudain - Laurence Granec - Séverine Lajarrige - Anne Lara - Pascal Launay - Frédéric Le Bihan - Clothilde Lécuyer - Etienne Lebrét - Fanny Louie - Bruno Maccarone - Emilie Maison - Olivia Malka - Karine Ménard - Alexis Rubinowicz - Aude Thomas - Jean-Pierre Vincent





■ George Clooney dans PERFECT STORM ■



■ Mark Wahlberg dans PERFECT STORM ■

## PERFECT STORM

Depuis *Lame de Fond*, pas un souffle de vent n'était venu secouer l'océan sauf si l'on comptabilise la noyade glougloutante de Kevin Costner dans *Une Bouteille à la Mer*. Conquis par les sirènes d'Hollywood suite au succès mondial de sa formidable épopée sous-marine *Le Bateau*, Wolfgang Petersen est vite devenu un mercenaire des studios en leur livrant des produits pépères à la mise en forme rudimentaire. Qu'il s'agisse d'une SF mollas-sonne (*Enemy*), d'un thriller alambiqué (*Troubles*), ou d'un doublé inégal de véhicules pour stars en manque de rôles physiques (*Dans la Ligne de Mire* et *Air Force One*), on ne peut pas prétendre qu'il ait confirmé son talent. Avec *Perfect Storm*, il tient pourtant l'occasion de remonter à la surface puisque le film se déroule en pleine mer et conte une tragédie survenue en 1991 au large des côtes du Massa-

chusetts : le naufrage du bateau de pêche Andrea Gail et de ses six hommes d'équipage, pris dans un effroyable ouragan. Sur le pont, on retrouve George Clooney et Mark Wahlberg, de nouveau réunis après *Les Rois du Désert*, pour ce film qui offre des effets spéciaux particulièrement impressionnants mais s'attache avant tout à l'héroïsme de ses personnages. Hymne au courage de l'homme face à la colère des dieux, *Perfect Storm* s'annonce aussi spectaculaire que crédible. La présence au casting de Diane Lane, Mary Elizabeth Mastrantonio et du toujours fringant Michael Ironside achève de faire de ce croisement entre *Twister* et *Titanic*, une aventure pour laquelle on est prêt à mouiller son ciré. Souhaitons à la Warner (qui investit ici 100 millions de dollars) un succès aussi furieux que ceux des blockbusters pré-cités.

■ C.D. ■

## SPACE COWBOYS

Très attendu, le nouveau film de Clint Eastwood, *Space Cowboys*, ne doit sa concrétisation qu'à un événement bien particulier. L'annonce en 1998 de l'astronaute John Glenn qui, à l'âge de 77 ans, décide de retourner dans l'espace pour accomplir une nouvelle mission. Les scénaristes Ken

Kaufman et Howard Klausner précisent néanmoins qu'ils puisent la base de leur script sur un fait réel : l'opération initiée par Eisenhower dans les années 50, visant à faire passer le contrôle du programme spatial des mains du corps militaire à celles de la NASA, alors fraîchement créée. De cette décision naît le scénario qui démarre quarante ans plus tard, lorsque le personnage d'Eastwood est appelé à partir dans les étoiles pour la première fois afin de réparer un satellite dont il est le concepteur. A lui de recruter l'équipe qui le suivra dans son aventure spatiale. Pour constituer son casting de vieux briscards, Clint Eastwood fait appel aux talents de Tommy Lee Jones, Donald Sutherland (dans le rôle du traître ?), James Gardner et James Cromwell. Heureux, Ken Kaufman précise pourquoi son script colle si bien à la personnalité de Clint Eastwood : « On traite de ces vieilles valeurs telle que l'héroïsme et c'est finalement ce qui sauve nos héros. Ce ne sont pas des génies de l'informatique, mais des gars qui peuvent bricoler un appareil avec les moyens du bord. Des gars capables de finir le satané boulot ! ». Vas-y Clint, on est tous avec toi !

■ S.M. ■

● Après un long passage à vide durant lequel il a essuyé l'échec de sa société, Steven Seagal interprétera le chef d'une brigade anti-terroriste dans *Ticker*, une co-production Nu Image / Artisan Entertainment que réalise actuellement Albert Pyun (*Mean Guns*). C'est Dennis Hopper qui tient le rôle du méchant en chef, un serial bomber fanatique, tandis que Tom Sizemore, en flic désabusé, accompagnera Seagal dans son enquête. On imagine mal les deux acteurs réunis dans le même plan puisque Tom Sizemore avait retourné le scénario de *Piège en Haute Mer* au casseur de bras... déchiré en petits morceaux !

● Auteur de l'excellent *Jiang Hu : The Bride with White Hair* et de l'amusant *La Fiancée de Chucky*, le Hong-kongais Ronny Yu termine actuellement le thriller *The 51st State* avec Samuel Jackson avant de s'en aller pour l'Australie, où il dirigera *Revolver*, un polar qui s'intéresse aux malheurs de Susan, une entomologiste soupçonnant sa sœur et son mari de s'envoyer en l'air dans son dos. Avant qu'elle ne puisse les confronter, sa sœur est abattue lors d'une transaction qui vire au gunfight...

● Après *The Cell*, qui rencontre actuellement de gros problèmes avec la censure américaine, Jennifer Lopez endossera un uniforme de flic pour les besoins d'*Angel Eyes*, un thriller gentiment érotique de Luis Mandoki (*Une Bouteille à la Mer*), dans lequel elle s'amourache de Jim Caviezel, victime d'un accident de voiture et principal suspect dans une affaire en cours.

● On n'avait plus de nouvelles de Kirk Wong depuis *Big Hit*. Le voilà qui réapparaît aux commandes de *Six*, un film d'action qui réunit Tom Sizemore, Michael Jai White et la chanteuse soul Toni Braxton. Le sujet : un vétéran de l'armée servant de cobaye pour des expériences génétiques décide de faire le mur afin de rejoindre sa ville natale, poursuivi par ses anciens frères d'arme.

● Dans *Narc*, Ray Liotta interprète un ancien flic mis sur la touche pour avoir été pris en possession de plusieurs grammes de coke. Il doit cependant reprendre du service et infiltrer le milieu mafieux afin de résoudre un meurtre crapuleux. C'est Joe Carnahan qui réalise d'après son propre scénario (original ?).

● La version cinéma de la série *Le Frelon Vert* commence à prendre forme. Son succès auprès du public américain dans *L'Arme Fatale 4* et *Roméo Doit Mourir* (en salles chez nous le 21 septembre prochain) place Jet Li en tête de liste pour succéder à Bruce Lee dans le rôle de Kato, le chauffeur karatéka du journaliste/vengeur masqué. Les frères Wachowski (*Matrix*) se proposent de le diriger.

EXPRESSO

■ par Didier ALLOUCH,  
Cédric DELELÉE,  
Damien GRANGER &  
Stéphane MOÏSSAKIS ■



■ James Garner, Tommy Lee Jones, Clint Eastwood & Donald Sutherland dans SPACE COWBOYS ■



# LORD OF THE RINGS

## Episode 5 : Effets Spéciaux (1ère partie)

Pour justifier l'impossibilité d'adapter décemment l'œuvre de Tolkien, les raisons évoquées jusqu'alors se résument à deux concepts : le scénario et les effets spéciaux. Si l'on ignore le miracle qui a permis à Fran Walsh et Peter Jackson de contourner le problème du script (on leur fait confiance, voir le très complexe **FANTÔMES CONTRE FANTÔMES**), personne ne doute des moyens gigantesques dont s'est doté le réalisateur pour venir à bout d'une imagerie jugée jusqu'alors impossible. **CRÉATURES CÉLESTES** s'aventurent déjà timidement dans des zones de création improbables (et comme par hasard sur des séquences médiévales), mais ce sont les moyens alloués à **FANTÔMES CONTRE FANTÔMES** qui ont permis à Jackson de mettre définitivement sur pied l'équipe de son studio d'effets spéciaux WETA. Beaucoup, à l'époque, avaient déjà pointé l'étrange similitude entre la Mort (sublime) du film et les Nazguls décrits par Tolkien. Mais **FANTÔMES CONTRE FANTÔMES**, aussi réussi soit-il sur ce point, n'avait servi qu'à faire chauffer les stations Silicon Graphics en vue du vrai boulot de titan qui attendait l'équipe.

La Communauté de l'Anneau sortira à Noël 2001, Les Deux Tours à Noël 2002 et Le Retour du Roi à Noël 2003. Pourtant, la plupart des prises de vues de la grande saga de ce début de siècle seront achevées avant la fin de cette année. Peter Jackson s'offre ainsi une année complète de post-production sur chaque film. Cela peut sembler un délai confortable. Il n'en est rien. Car il est bien entendu que pratiquement aucun plan du Seigneur des Anneaux ne pourra faire l'économie d'effets spéciaux de haute tenue.

1) Il s'agit tout d'abord de réduire de manière quasi-indécelable une partie du casting (les Hobbits) dont les interactions avec les autres acteurs seront infinies.

2) Recréer la Terre du Milieu telle que l'imaginait Tolkien et telle que l'ont dessinée les artistes Alan Lee et John Howe (cf. interview dans *Mad Movies* 125). Si les paysages de Nouvelle-Zélande offrent des perspectives de choix, il sera

pourtant nécessaire de rehausser numériquement ces vues. Il en va de même pour les décors de Mordor et autres Helm's Deep dont seules les portions nécessaires ont été construites et qui devront acquiescer à l'image leurs proportions homériques.

3) Créer une faune multiple. Orcs, Nazguls, Nains, Elfs, Hobbits n'ont pas vocation à être figurants. Leur crédibilité sur chaque minute du métrage est avant tout une nécessité dramatique.

4) Créer des acteurs de synthèse. Le squelettique Gollum ne pouvait être interprété par un acteur en costume. Sa voix sera donc celle de l'acteur Andy Serkis et ses mouvements seront probablement numérisés sur ceux d'un mime professionnel. Cette technique rappelle celle utilisée récemment pour donner vie à une espèce de grenouille rasta qui a traumatisé la moitié de la planète. Mais rappelons aux étourdis que s'il est occasionnellement maladroit, le personnage de

Gollum est, lui, avant tout une figure tragique de la saga. 5) Créer des scènes de bataille fidèles aux écrits. Tolkien ne donnait pas dans l'intimiste. Les guerres qui parsèment sa grande œuvre mettent en présence quelques centaines de milliers de combattants. Sur ce point, Jackson s'est voulu intraitable et garantit à son public que les armées seront bel et bien visibles à l'écran. Plutôt que de faire tourner la totalité de la population néo-zélandaise, il s'en est remis à l'ingéniosité des gars du studio WETA.

Avec ces données, le strict minimum de plans d'effets spéciaux nécessaires devrait se monter aux alentours de 1.300, mais ce chiffre sera probablement explosé par de multiples retouches de dernière minute. Considérant cela, Peter Jackson envisageait un temps de numériser l'intégralité des prises, mais se heurta à un insurmontable problème de stockage.

### Le studio WETA

Basé à Wellington, la ville natale de Peter Jackson, WETA Ltd est composé de deux sections : WETA Workshop, qui gère les effets mécaniques, physiques et les maquillages, et WETA Digital, qui s'occupe... du digital. Cinq étages, 2.000 m<sup>2</sup>, 80 artistes à temps plein et une salle de 150 places équipée des derniers systèmes de projection. Si l'énoncé impose l'image d'une boîte organisée et sérieuse, dans les faits, tous les départements communiquent entre eux, ce qui occasionne une effervescence créative où le plus sain des chaos trouve naturellement sa place.

Richard Taylor, à la tête de WETA Workshop, a du pain sur la planche. Au contraire des autres barbus en jean, Peter Jackson n'a pas le moins du monde opté pour le tout numérique. Conscient que la texture inhérente aux images de synthèse trahit encore ses origines, les plans rapprochés des multiples créatures (et il y en a un bon paquet) feront appel à nos bonnes vieilles compositions de latex et d'animatroniques. Cette solution a le mérite d'intégrer naturellement la créature à son environnement et aux éclairages de plateau. A ce titre, le choix du chef-opérateur australien Andrew Lesnie s'avère particulièrement ingénieux. Lesnie, qui a magnifiquement éclairé *Babe* et sa séquelle *Babe 2*, *Le Cochon dans la Ville*, n'a pas son pareil pour imposer des images d'Épinal qui ne confinent pas au ridicule. Sans parler bien

évidemment de son expérience des créatures animatroniques. Au même titre que la ménagerie de Babe, celle du Seigneur des Anneaux n'a pas vocation, comme le souligne Richard Taylor, «à vous faire visiter le backlot d'un studio. Nous devons vous donner l'impression d'avoir atterri en pleine Terre du Milieu. Ces créations ne peuvent être trop fantastiques, elles doivent être rustiques. Il y a de la crasse sous leurs ongles et des restes de repas entre leurs dents». Si dans les plans d'ensemble et les mouvements complexes, ces créatures sont relayées par leurs jumeaux de synthèse, l'équipe de Taylor tente néanmoins de repousser sans cesse leurs capacités de mobilité. Ainsi, un système d'armature a été mis au point afin que les Orcs puissent se mouvoir sans câbles, à la seule force d'un animateur-mime (cf. photo). Cette technique, déjà utilisée par James Cameron pour la Reine-Mère des Aliens, avait autrefois permis à Jackson d'achever son *Braindead*, avec un minimum de frais, sur l'image d'une mère cyclopéenne du plus bel effet. Si le tout numérique lui tend les bras, Jackson préfère d'abord épuiser son catalogue de trucs et astuces économiques et pourtant efficaces.

La section numérique, WETA Digital, est dirigée par Charlie McClellan, ancien monteur chez Miramax qui a rejoint l'équipe folle de Jackson sur *Fantômes contre Fantômes*. Promu chef d'équipe, McClellan a entraîné WETA Digital sur les multiples effets «invisibles» (et parfois absurdes d'inutilité) de *Contact*. Engagés sur l'aventure *Lord of the Rings* depuis la mi-novembre, les hommes de McClellan ont tenu à assurer un planning des plus larges, considérant que dans un domaine dédié à la précision, le temps est généralement l'ennemi. Formés dans l'urgence à l'époque de *Fantômes contre Fantômes*, cette équipe a su pourtant livrer un travail en tous points remarquable, égalant sans peine le hi-tech hollywoodien. On imagine donc les miracles dont ils sont capables si le temps est de leur côté. A la manière des dessins animés, un diaporama dûment chronométré et sonorisé fut créé sur les scènes clés avant que les concepteurs planchent tant sur la méthode que sur les outils dont ils auraient besoin. Logiciel vedette de l'image de synthèse et de la retouche numérique, Maya Unlimited fut évidemment désigné sur le champ comme plate-forme incontournable avec ses multiples modules



■ Test de déplacement de soldats multipliés par le logiciel MASSIVE ■



■ Motion-capture d'une comédienne et son report immédiat sur une créature de synthèse ■

externes que sont Maya Artisan, Maya FX, Maya Cloth, Maya Fur et tutti quanti. Les rumeurs avancent que le logiciel Mirai, utilisé principalement par les concepteurs de jeu, serait aussi de la partie, étant donné ses étonnantes capacités d'animation de formes humaines. Et n'oublions pas au passage le logiciel développé par Pixar, Renderman. Mais la vedette absolue du show risque fort d'être un logiciel développé dans le plus grand secret au sein même de WETA, sous le nom générique de MASSIVE. Ceux d'entre vous qui ont eu la chance de voir le formidable docu-mentaire *Forgotten Silver* auront pu remarquer que *Salomé*, la parodie de péplum qui clôt le métrage, culmine dans une impressionnante séquence de bataille au corps à corps entre plusieurs milliers de figurants. Réalisée avec des moyens timides, cette séquence voit en fait la première application publique du logiciel MASSIVE. Non content d'assurer la multiplication virtuelle des figurants (technique initiée par ILM sur la série télé *Indiana Jones*), MASSIVE permet surtout à ces milliers de clones d'interagir à l'écran en toute crédibilité. Jackson, grand amateur de joujoux numériques, ne cache pas sa fascination à voir ainsi interagir ses acteurs virtuels en (quasi) toute liberté et avoue même que le spectacle recèle un je ne sais quoi d'effrayant.

Enfin, WETA a confié à la société *Giant Studios* l'énorme travail de capture de mouvement (des mimes bardés de capteurs accomplissent des actions qui seront reportées sur les créatures). Matt Madden, haut diplômé de biomécanique, a été détaché par *Giant Studios* pour assister l'équipe WETA.

Pour gérer une infrastructure aussi démesurée entre ces trois branches surbookées, Jackson s'en remet à Mark Stetson, vieux briscard des FX qui a déjà marqué son territoire sur *Blade Runner*, *Batman le Défi*, *2010, SOS Fantômes*, *Piège de Cristal* et *Le Cinquième Élément*. Du haut de ses dix-sept ans de métier, il fait presque figure de patriarche au milieu de cette équipe de chiens fous, tous conscients de travailler sur un projet en tous points historique.

■ Rafik DJOUMI ■

Prochain épisode :  
Comment ça marche ?



■ Etude faciale pour un Orc de synthèse ■



■ Essai d'armature mobile pour un Orc ■





■ Samuel L. Jackson & Toni Colette dans *SHAFT* ■

## SHAFT

Comme tous les effets de mode, le retour de la blaxploitation (amorcé au milieu des années 90) se devait de mourir à petit feu. C'était sans compter sur la ténacité du producteur Scott Rudin (*Sleepy Hollow*) et du réalisateur John Singleton (*Boyz n the Hood*) qui, de concert, décident de sortir du placard l'icône la plus vivace du genre : John Shaft.

Loin de proposer un remake, les duettistes engagent à nouveau Richard Roundtree pour incarner le détective privé 29 ans après sa première enquête cinématographique. Mais c'est Samuel L. Jackson qui hérite du rôle principal, celui de son neveu, un flic qui porte son nom. Singleton s'explique : « Samuel Jackson et moi ne voulions pas rabaisser le personnage en le modifiant. Richard Roundtree doit rester dans les mémoires comme le Shaft original ».

Écrit par Richard Price, excellent scénariste de *La Couleur de l'Argent* et de *Kiss of Death*, ce nouveau Shaft semble s'inscrire dans la droite lignée des polars urbains des seventies. Même si son tonton lui demande de mettre la pédale douce sur l'attitude, Shaft, flic de son état, n'en fait qu'à sa tête. Lorsqu'un jeune Noir est retrouvé assassiné dans le quartier de Harlem, il parvient à ramener le coupable, le très mondain Walter Wil-

liams Jr, sous les verrous. Mais les méthodes peu orthodoxes du flic permettent à l'assassin d'être libéré sur parole. De retour après quelques années passées à se faire oublier, Williams tente de retrouver l'unique témoin de son crime, afin de la faire taire. Pour cela, il s'associe à un important dealer ayant lui aussi Shaft sur le dos. Ce sera donc au superflic de mettre la main sur la future victime avant qu'elle ne disparaisse pour toujours.

Histoire simple mais carrée, dialogues orduriers, violence sèche mais percutante, et surtout cool attitude, John Singleton semble avoir mis tous les atouts de son côté afin de redorer le blason terni de la blaxploitation. A commencer par le casting : Christian Bale (*American Psycho*), bien décidé à incarner tous les white boys du cinéma hollywoodien, s'accapare le rôle du méchant. Vanessa Williams (la belle de *L'Effaceur*) assiste Shaft dans son enquête et Toni Collette (la maman de *Sixième Sens*) incarne le témoin à abattre. Même Isaac Hayes fait un retour triomphal en réactualisant la chanson thème qui lui a valu un Oscar en 1971. Il cède cependant sa place à David Arnold (les deux derniers *James Bond*) pour la composition du score. Malgré tout, des rumeurs font état d'une mésentente sur le plateau entre le réalisateur et son producteur. Délaissant parfois le travail pour flirter avec les figurantes ou mettre de la musique funk à fond la caisse, Singleton aurait rendu furieux un Scott Rudin plus habitué aux méthodes syndicales. « Quand je suis sur un plateau, je joue effectivement ma musique à fond » explique Singleton. « Je fais ça pour mettre tout le monde relax. Je ne suis pas un réalisateur traditionnel. Je suis funky, et je ne m'en excuse pas. N'est-ce pas là l'essence même de Shaft ? ». En tout cas, on espère que cette énergie se traduira sur la pellicule. La sortie française de Shaft est prévue pour le 20 septembre prochain.

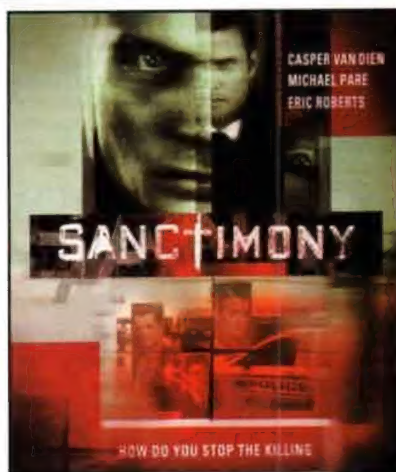
■ S.M. ■

s é r i e s B

## SANCTIMONY & CRACKERJACK 3

Quand on est producteur de séries B et qu'on n'a pas beaucoup d'argent (et pas beaucoup plus d'idées), autant mettre toutes les chances de son côté en misant sur une distribution composée de tronches, de seconds couteaux, de « has been », voire de « never be ». Les dirigeants de *Regent Entertainment* l'ont bien compris puisqu'ils gratifient leur *Sanctimony*, une coproduction avec l'Allemagne, de la présence de Casper Van Dien (*Starship Troopers*), Michael Paré (*Le Village des Damnés*), Jennifer Rubin (*Planète Hur-lante*) et Eric Roberts (*L'Expert*). Rien que ça ! Réalisé par Uwe Boll, *Sanctimony* se situe entre *Seven* et *Résurrection*, et ne réserve aucune surprise au spectateur puisqu'il dévoile l'identité de l'assassin au cours de la première bobine. On s'amuse alors beaucoup de voir les inspecteurs Renart (Paré) et Smith (Rubin) piétiner dans leur enquête. Derrière

le visage angélique du businessman Tom Turner (Van Dien) se dissimule donc un effroyable serial-killer surnommé le « Monkey Maker », qui écume les rues de Seattle à la recherche de victimes potentielles, auxquelles il subtilise langue, oreille ou globe oculaire. Si la finalité de ces pratiques reste assez floue, les effets gore, abondants, sont au rendez-vous, avec autopsie craspec et meurtres graphiques au menu. Ni original ni haletant, *Sanctimony* tire honorablement son épingle du jeu pour ses débordements de violence, surtout lorsque Turner, invité d'un talk-show, égorge son présentateur en direct avant d'aller décimer sa fiancée et leurs invités lors d'une fête organisée en l'honneur de leur mariage ! Le mauvais goût mis au service du divertissement... Quand on est producteur de séries B et qu'on n'a pas beaucoup d'argent (et toujours pas plus d'idées), autant se serrer



la ceinture et jouer à fond la carte de l'économie, comme Lloyd A. Simandl, président et homme à tout faire de la société canadienne *North American Releasing*, qui tourne désormais tous ses films en Roumanie. *CrackerJack 3* bénéficie ainsi de somptueux décors naturels et de figurantes bien proportionnées. Avec Olivier Gruner en tête d'affiche, on s'attend à voir l'acteur de *Nemesis* et *Interceptor Force* prendre la relève de Thomas Ian Griffith



et Judge Reinhold. Mais pas du tout ! Il campe le méchant Marcus Clay, nouveau directeur de la CIA qui met sur pied une conspiration visant à déstabiliser l'ordre économique mondial. C'est donc le septuagénaire Bo Svenson (*Speed 2*) qui interprète le nouveau Jack Thorn, entouré de ses amis vétérans (Leo Rossi et quelques vieillards recrutés dans une maison de retraite). Et Lloyd A. Simandl de nous livrer sa propre version de *La Septième*

**Compagnie**, avec sa bande de mercenaires écopés plus aptes à distribuer des coups de canne qu'à brandir les mitrailleuses lourdes de rigueur. Un concept amusant qui dessert malheureusement l'entreprise. Car du coup, niveau action, on reste sur notre faim. Il faudra se contenter d'un gunfight routinier en ouverture et d'une empoignade qui ravira les amateurs de catch à la fin. C'est maigre !

■ D.G. ■



# Les indiscretions de CHOUCHOU

John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ On le sait, la presse est un média où tout va très vite. Les textes sont en retard avant même d'avoir été commandités à leurs auteurs, et ces mêmes auteurs écrivent ces mêmes textes en pensant déjà aux suivants. Bref, pour s'assurer un minimum de lisibilité, le rédacteur lambda en est réduit à concentrer ses efforts sur les portions vitales de son article et lier le tout dans des figures de style et autres astuces grammaticales ou sémantiques que les lecteurs les plus assidus connaissent bien.

Mais il existe, parmi ces figures de style, une sous-catégorie passionnante, celle des formules dont la signification réelle échappe à la plupart du temps aux lecteurs, voire même aux auteurs, dont l'origine se perd dans la nuit des temps où fait l'objet d'une mode passagère, et dont on n'ose jamais questionner la raison d'être. En voici un aperçu carrément pas exhaustif

«Les amateurs apprécieront» L'impression qui se dégage d'une telle tournure de phrase est la suivante : «Seuls les plus calés, dans ce domaine spécifique, en saisiront toute la

finesse». Dans les faits, elle est le plus souvent employée pour exprimer l'idée suivante : «Réservé aux mongols qui délirent sur ce genre d'idioties et qui nous font franchement douter de la valeur du genre humain». Dans la presse cinéma, cette phrase a, vingt années durant, conclu 99,9 % des articles consacrés au cinéma gore. Mais lorsque quelques princes du cinéma «honteux» finissent par décrocher les faveurs de la noblesse (exemple, Cronenberg ou Sam Raimi), il est urgent d'opérer une OPA tout en finesse en utilisant à nouveau ces mongolos «d'amateurs» décidément très pratiques. Cela peut donner la chose suivante : «Face à une œuvre aussi ambitieuse, les amateurs du cinéaste risquent d'être déconcertés». C'est cuit pour vous les mecs ! Retournez dans vos niches ! Vous pouvez pas commettre celui que vous suivez depuis dix ans.

«Dans l'urgence» Le mot «urgence», même s'il ne désigne pas forcément une salle d'opération maculée de viscères, reste violent. «Un film tourné dans l'urgence» suggère immanquablement une

équipe de tournage hystérique avec des réalisateurs qui bouffent leurs pieds de caméra, des producteurs prêts à se brûler la cervelle et des acteurs qu'on maquille en leur jetant des baquets de fond de teint à travers la gueule pendant qu'un machino s'électrocute dans des kilomètres de câbles emmêlés. Dans les faits, le terme sert plusieurs options : 1) Le film il est trop puissant et j'ai vraiment pas le temps de chercher comment ça se fait. 2) La photo est à chier, le cadreur est bourré, y'a des figurants qui pissent contre le mur du fond et on n'entend pas les dialogues mais bon, c'est un film Dogma, il y a donc un véritable concept. 3) Il devait tourner un mélo à 120 millions de dollars avec Di Caprio et à la place il est allé faire ce délire gothico-trash en 16mm dans une grotte du Nevada. Ça devait vraiment le démanger (il y a avait donc urgence). Précision : un film «tourné dans l'urgence» peut très bien nécessiter 2.300 jours de tournage. Ça n'a aucune espèce d'incidence.

«En état de grâce» Se dit généralement d'un acteur ou d'un réalisateur qui surprend son monde là où l'on attendait la bouse du siècle. Problème : en état de grâce correspond au mot près à la définition de la béatitude, l'orgasme mystique qui faisait mouiller Bernadette Soubirou ou Jeanne d'Arc, et que les psychiatres ramènent le plus souvent au terme générique d'«hystérie». Bien employé dans la description du travail

d'un cinéaste, la formule évoque un bonhomme arrivant tout sourire sur un plateau, flottant à la verticale à un mètre du sol, appuyant d'une pichenette sur le bouton de la caméra et s'en allant jouer comme un élan dans un coin nuageux du plateau. Bref un gars qu'aurait même pas besoin d'être là pour être génial.

«Trop technique» L'acteur ou le réalisateur trop technique, c'est celui qui n'est pas en état de grâce, bouh le vilain. Le besogneux, le bourrin, toujours à triturer ses caméras ou à répéter son texte. On préférera donc les réalisateurs qui s'en remettent à l'authenticité des rapports humains sur le plateau : «Hé coco, tu me remplaces le 40 par un 50 et tu baisse les arcs. Ouais, je sais, la console déconne et le motion-control nous fait des spasmes. Et si on veut tirer le négà à faible densité, va falloir s'assurer que le super 35 de Fuji ne nous fasse pas des pâtés. Non, non, laisse tomber le travelling, ça fait trop technique». Précision : le terme «technique» ne s'emploie que pour désigner des bidules électroniques compliqués. Evitez donc d'y apposer tous ces gros mots que sont «technique de narration», «technique de composition» et autres vulgarités. On n'est pas à la NASA !

«Faire un malheur» Littéralement : dispenser la désolation. S'emploie généralement pour un film qui enrage des sommes colossales au box-office. On peut suppo-

ser qu'à cette condition, le public qui s'y rue est plutôt satisfait de ce qu'il va voir et que les auteurs et les financiers se frottent les mains. On cherche donc en vain où se situe le malheur dans tout ça. S'il s'agit d'une remarque à l'attention des concurrents infortunés, alors le terme approprié serait «faire des malheureux» ou encore, à la rigueur «ils ont encore été très vilains avec le pauvre Stallone». Pourtant, cette formule non-sensuelle domine depuis des temps immémoriaux. Par pitié, qu'on m'explique.

«Mou du genou» Nostra Culpa ! Utilisé plus que de raison dans les colonnes de votre magazine préféré, ce terme rigolo suggère de la part de leurs auteurs quelques cinéastes grabataires, incapables de faire trois pas sans glisser sur leur propre bave. Après enquête, il semble qu'une portion non négligeable du lectorat y voyait plutôt un pauvre desperado shooté en plein genou, et dont le cartilage se répandait impudiquement sur le sol poussiéreux. Une image évoquant clairement des émules de Sam Peckinpah, l'antithèse absolue de ce que ce terme voulait au départ condamner. Promis, on recommencera plus.

Ecrit dans l'urgent et porté par un véritable état de grâce, ce texte, qui a su si habilement éviter les pièges du trop plein de technique, devrait logiquement faire un malheur. Les amateurs apprécieront...

■ John CHOUCHOU JR ■

# ABONNEMENT

«Moi, avant de rentrer dans l'arène, il me faut impérativement ma dose d'Impact» Russell C.  
Faites comme ce gentil lecteur : abonnez-vous à votre revue préférée (et accessoirement huilez-vous le corps). Recevez en plus en cadeau un numéro de MAD MOVIES ou d'IMPACT manquant à votre collection.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à  
IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM \_\_\_\_\_

PRÉNOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

Désire m'abonner pour ☐ un an ☐ deux ans à Impact.  
Règlement joint par ☐ chèque ☐ mandat international



L'abonnement à Impact ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.



# SYPHON FILTER 2

Editeur : Sony Computer Entertainment.

Développeur : Eidetic/989 Studios

Si la plupart des gros succès cinématographiques engendrent un jour ou l'autre d'une ou plusieurs suites, la règle s'applique immanquablement aux hits vidéoludiques. Cette légère différence s'explique d'un point de vue économique : faire une suite au cinéma, c'est souvent dépenser plus d'argent que sur l'original, à commencer par le salaire exponentiel des comédiens ré-employés. Dans l'industrie du jeu vidéo, les stars sont évidemment présentes, mais ne possèdent encore pas d'intelligence artificielle suffisamment développée pour négocier à la hausse leur contrat à l'annonce d'une suite. Le risque financier est donc proche du niveau zéro, d'autant que la véritable star



d'un jeu n'est finalement pas le personnage de pixel auquel on est censé s'identifier, mais bel et bien le moteur imaginé par les concepteurs et garant de tous les plaisirs (et

déplaisirs) du joueur. Sorti l'année dernière, **Syphon Filter**, avec son principe de shoot/infiltration/aventure à la troisième personne, avait remporté un joli succès et imposé l'agent Gabriel Logan comme le pendant brûlé et hardcore de Miss Croft : aux multiples énigmes à base de leviers et de blocs de **Tomb Raider** se substituaient les mille et une façons de tuer son prochain. Très logiquement et très rapidement mis en chantier, **Syphon Filter 2** n'a rien d'une suite originale : le moteur est exactement le même, le scénario embraye

directement sur la fin du premier, les missions restent au nombre de vingt, l'esthétique n'a pas été affinée. Les seuls changements concernent la multiplication de cinématiques d'un intérêt très relatif (les scénaristes s'en remettent aux explosions de tout et n'importe quoi pour relancer l'intrigue) et l'apparition de l'agent Lian Xing, complice de Gabe Logan, qui se charge de certaines missions. Toujours à la poursuite des terroristes en possession du terrible virus Syphon Filter (la presse américaine, très au fait des connexions entre cinéma et jeu vidéo, a accusé **Mission : Impossible 2** de plagiat !), Gabe Logan fait encore une fois la démonstration de ses talents de tueur expéditif — lorsqu'il réchauffe

quelques tueurs au lance-flammes par exemple ! — même si les développeurs ont apparemment cherché à atténuer, ou à justifier, le côté fâf du premier opus. L'agent croise ainsi à nouveau des chercheurs en blouse blanche qui vous supplient à genoux de les épargner. Inoffensifs, il fallait les buter dans le 1 pour terminer le niveau. Dans le 2, les fourbes attendent que vous ayez le dos tourné, se relèvent et partent chercher du renfort, ce qui élimine les problèmes de conscience lorsqu'on appuie sur la détente ! Pour transformer la violence directe du jeu en violence indirecte, les auteurs ont également eu quelques idées choc et indépendantes de la progression. Dans un pénitencier de femmes, une

mutinerie éclate, sévèrement réprimée par les gardes : les prisonnières, transformées en torches humaines, se jettent des passerelles et atterrissent à vos pieds, ou presque. Ilsa, la tigresse du goulag, n'aurait pas fait mieux ! Enfin, dans la grande tradition hollywoodienne voulant que les héros gardent les mains propres, signalons que 1/ le traître de l'histoire meurt déchiqueté par les pales d'un hélicoptère, 2/ si une fois capturée, vous refusez d'exécuter la cible de la mission, Lian Xing rappelle, lui loge une balle dans la tête et s'étonne de votre manque d'entraînement. Question : **Syphon Filter 3** enverra-t-il des décharges électriques au joueur récalcitrant ?

■ Vincent GUIGNEBERT ■



■ Gabe cuisine des terroristes pendant que Lian délivre des prisonnières ■



## SHANGHAI NOON



■ Jackie Chan & Owen Wilson dans SHANGHAI NOON ■

Tranquillement installé au sommet du box-office US grâce à **Rush Hour** et ses 140 millions de dollars de recettes, Jackie Chan peut désormais faire sa loi sur les plateaux hollywoodiens. C'est ainsi qu'il parvient à imposer l'idée principale de **Shanghai Noon**, un western/buddy movie/kung fu comedy qui se déroule au 19<sup>ème</sup> siècle. Jackie y interprète un garde impérial chinois qui se charge de la protection de l'empereur et de sa famille. Lorsque la princesse est kidnappée et emmenée aux Etats-Unis, Jackie ne voit d'autre solution que de partir à sa recherche, se déguisant en cowboy pour braver les dangers d'une culture qu'il ne connaît pas. Sur place, il fera la connaissance d'un bandit au grand cœur qui

l'aidera dans sa quête. Il ne faut cependant pas espérer voir Jackie Chan dévaler le Grand Canyon sur les doigts d'une main puisque **Shanghai Noon** s'inscrit dans la veine calme de **Rush Hour**. La star préfère donc faire le pitre avec Owen Wilson (Hantise), qui lui vole les meilleurs répliques mais lui laisse néanmoins distribuer les coups de latte. Le comédien s'explique : « *Plutôt que d'être reconnu comme un acteur qui accomplit ses propres cascades, je préfère être apprécié comme un acteur qui ne réalise jamais aucune de ses cascades !* ». Lucy Liu (**Payback**) et Xander Berkeley (**Candyman**) complètent la distribution de ce premier film réalisé par le spécialiste de la pub Tom Dey.

■ S.M. ■

## CASTAWAY



■ Tom Hanks dans CASTAWAY ■

Les fans de Robert Zemeckis vont être aux anges. Après trois ans d'absence, le réalisateur de **Forrest Gump** revient avec deux films prometteurs. Tout d'abord **What Lies Beneath**, un thriller paranormal avec Harrison Ford et Michelle Pfeiffer, mais surtout **Castaway**, une sorte de **Robinson Crusoe** moderne avec Tom Hanks dans le rôle d'un inspecteur travaillant pour le compte d'une compagnie postale qui l'envoie de par le monde afin de vérifier le sérieux de leurs bureaux internatio-

naux. Un accident d'avion le bloque sur une île déserte. Pendant quatre ans, il va tenter de survivre... Le tournage de **Castaway** a débuté en Russie en janvier 1999. Mais les problèmes survenus sur **La Ligne Verte** (des scènes entières à retourner) ont privé l'équipe de la présence de la star censée porter le film sur les épaules. Puis c'est l'engagement de Zemeckis sur **What Lies Beneath** qui repousse la reprise du tournage jusqu'à février 2000. 20<sup>th</sup> Century Fox et DreamWorks,

qui partagent les coûts du film, attendent beaucoup de ce projet qui réunit la dream team multi-oscarisée de **Forrest Gump**. **Castaway**, écrit par William Boyles Jr (Haute Voltige, Apollo 13), se paie en outre la présence d'Helen Hunt, elle aussi oscarisée pour le film de James L. Brooks **Pour le Pire et pour le Meilleur**. Logiquement, la sortie américaine est prévue pour décembre prochain, juste à temps pour récolter quelques nominations. Les malins !

■ S.M. ■



# kick business JALAL MERHI

**Ancien vendeur de bijoux, Jalal Merhi est adepte des arts martiaux depuis son plus jeune âge. Une catégorie dans laquelle il se défend plutôt bien et qui lui permet de devenir acteur dans des séries B telles que DANS LES GRIFFES DU DRAGON et SANS PITIÉ NI PARDON, dont l'exploitation se limite au rayon des vidéo-clubs. Aujourd'hui, cet homme d'affaires avisé préfère largement porter l'habit de producteur.**

**Etre acteur, c'était un rêve d'enfant ?**

Pas du tout, c'est arrivé par accident ! Quitte à faire du cinéma, je préférais être producteur, ce qui est le cas aujourd'hui. A l'origine, j'étais diamantaire. Je possédais ma propre bijouterie ainsi qu'un bureau de vente. Parallèlement, je pratiquais les arts martiaux depuis déjà quelques années. J'ai d'ailleurs gagné de nombreux championnats aux Etats-Unis et en Europe. Je pense être monté sur le podium environ 150 fois, ce qui est très honorable. On m'a proposé mon premier film après m'avoir remarqué dans un tournoi que je venais de remporter. A cette époque, lorsque Jean-Claude Van Damme connaissait un énorme succès, c'était une pratique courante d'aller chercher de véritables combattants pour en faire des comédiens. Même si le film n'a pas très bien marché, j'ai sympathisé avec les producteurs, ce qui m'a permis de rester dans le circuit.

**Le marché de la vidéo a évolué depuis vos débuts. Comment définiriez-vous ces changements ?**

En fait, on vend désormais très peu aux chaînes non payantes, car le câble a bouleversé le marché et brisé les frontières. Par exemple, mon frère, qui habite en Espagne, regarde mes films sur le câble allemand. Donc, les chaînes hésitent à acheter des films qui circulent dans différents pays grâce au câble. En plus, les gens louent de moins en moins de cassettes vidéo, alors que c'est ce qui rapportait le plus d'argent. On ne manipule plus les mêmes sommes d'argent, donc les budgets des films sont réduits et il faut faire preuve de plus d'ingéniosité en les réalisant. Nos films coûtent généralement entre 900.000 et 2 millions et demi de dollars. Je pense être un des seuls



■ Jalal Merhi dans TC 2000 ■

à avoir pu conserver un certain niveau de qualité, tout simplement car je possède mon propre studio. Je ne fais pas des films pour devenir une star, ce que je ne suis de toute façon pas. Je vois ce métier comme un business et c'est précisément ce qui me plaît. Je n'apparais pas dans tous mes films, j'ai joué dans seulement dix d'entre eux. D'ailleurs, je n'hésite pas à donner le premier rôle à d'autres acteurs.

**Comment produisez-vous un film ?**

Comme je possède mon propre studio, je reçois beaucoup de scénarios. Nous avons l'habitude d'écrire les scénarios nous-mêmes. Pendant huit ans, il y avait quelqu'un qui était chargé de les écrire mais maintenant tous les

scénarios viennent de l'extérieur. Ensuite, je choisis les acteurs parmi mes amis, ceux qui faisaient de la compétition avec moi, comme Olivier Gruner par exemple. Je leur demande si le scénario leur plaît et à partir de là, on tourne. J'ai un autre avantage : si c'est nécessaire, je peux jouer dans mes films. Et, sur le plan international, je peux vendre mon film à l'avance dans de nombreux pays rien que sur mon nom.

**Donc, vous êtes une star !**

Non, pas du tout ! Dans certains pays, je suis un bon placement, ce qui est différent. L'Allemagne est un bon client par exemple. Tous nos films sont sortis là-bas. Le Proche-Orient, l'Italie, l'Angleterre, la Corée, le Brésil et le Canada

sont également des investisseurs sérieux. On peut compter sur eux car ils sont très friands de ce genre de films. Sans oublier les Etats-Unis, qui représentent certainement notre marché le plus important. C'est ce qui nous permet de continuer à faire des films.

**Et la France ?**

Les distributeurs français sont beaucoup plus exigeants et semblent répondre à une demande qui fonctionne avant tout par effet de mode. Et à ce que j'en sais, ces films ne marchent plus en France. On a donc beaucoup de mal à vendre nos produits dans votre pays. Peut-être que ça reviendra. Avec le succès de *Matrix*, qui associe les arts martiaux à un univers totalement fictif, le genre pourrait connaître un regain d'intérêt. Je compte d'ailleurs m'orienter un peu plus vers la science-fiction l'an prochain. J'ai l'impression, au travers des derniers marchés, que c'est ce qui va plaire prochainement.

**Vous semblez être très attentif à tout ce qui se fait. On pourrait vous taxer d'opportuniste...**

Je suis un homme d'affaire avant d'être un artiste, je ne le cache pas.

**Chorégrapheur les bagarres, c'est un exercice difficile ?**

Ça dépend. C'était difficile au début, mais tous ceux qui pratiquent les arts martiaux savent comment chorégrapheur une bagarre. C'est presque inné. En ce qui me concerne, c'est surtout dur de me diriger et de jouer à la fois parce que je ne vois pas le résultat sur le moment. Je tourne une scène et le caméraman, qui ne connaît strictement rien aux arts martiaux, me dit : « C'est super ». Lorsque je visionne les scènes, c'est très rare que je sois satisfait. Il y a aussi des moments où je suis trop

fatigué pour assurer en tant qu'acteur. Je fais trop de choses à la fois. C'est facile de trouver des idées, c'est plus dur de les réaliser. Je préfère être derrière la caméra, car je peux ainsi voir si quelque chose ne va pas. Quand je joue, il n'y a personne pour me surveiller. Et le résultat peut être catastrophique !

**Parmi tous les films que vous avez faits, quel est celui que vous préférez ?**

Dans les *Griffes du Dragon* est celui qui me plaît le plus. Il a été très difficile à concrétiser parce qu'après mon premier film, comme je ne connaissais encore rien à la distribution, j'ai perdu tout l'argent que j'avais investi. Nous avions donc un budget très serré pour réaliser *Dans les Griffes du Dragon*, mais il s'est très bien vendu dans le monde entier et m'a permis de me remettre sur les rails. C'est sûrement aussi pour ça que je l'aime particulièrement.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Hélène NUNEZ** ■

## filmographie

1992 - *Talons of the Eagle* / idem (Michael Kennedy) - *Tiger Claws* / *Dans les Griffes du Dragon* (Kelly Makin) 1993 - *TC 2000* / idem (T.J. Scott) - *Operation Golden Phoenix* / idem (Jalal Merhi) 1994 - *Fearless Tiger* / *L'Oeil du Dragon* (Ron Hulme) 1995 - *Expect no Mercy* / *Sans Pitié ni Pardon* (Zale Dalen) 1996 - *Expect to Die* (Jalal Merhi) 1997 - *Tiger Claws 2* (J. Stephen Maunder) 1999 - *Tiger Claws 3* (J. Stephen Maunder) - *G.O.D.* ou *Guaranteed Overnight Delivery* (Dean Rusu) 2000 - *Sometimes a Hero* (Jalal Merhi) - *Cause & Effect* (Jalal Merhi) - *Pathological* (Jalal Merhi)



# THE REPLICANT & THE ORDER

● Tout le monde imaginait «American Psycho» inadapté, et pourtant, Mary Harron est venue prouver le contraire. Voilà que *Lions Gate* pousse le bouchon encore un peu plus loin en prévoyant d'ores et déjà une suite, toujours avec Christian Bale, adaptée de la nouvelle histoire de son auteur Bret Easton Ellis, diffusée au compte-goutte sur le site internet du film. Inutile de préciser que le romancier ne voit pas ce projet d'un très bon œil.

● Le graphiste français Christophe Deshoux, qui a composé plusieurs de nos couvertures (*Mad 85*, *Impact 47*...) s'apprête à passer à la réalisation avec le thriller *The System*. Ann est une orpheline qui a pour seule famille ses trois amis Darryl, Todd et Amos, qu'elle a sauvés de la noyade il y a quelques années. Lorsqu'ils disparaissent, elle part à leur recherche et découvre plusieurs indices qui la mènent jusqu'à une bâtisse abandonnée servant de refuge au «Système», une puissante organisation criminelle qui enlève des spécialistes en extorsion, infiltration politique et actes terroristes divers de par le monde. Choisissez pour son tempérament d'acier et son sang froid, Ann va subir un entraînement intensif afin de rejoindre les rangs du «Système»...

● Cinq ans après *Blessures Secrètes*, Robert De Niro et le réalisateur Michael Caton-Jones (*Le Chacal*) vont refaire équipe pour les besoins de *City by the Sea*, un polar inspiré d'un fait divers relaté dans le magazine américain *Esquire* : l'histoire d'un flic maintes fois décoré enquêtant sur une affaire de meurtre pour découvrir que l'assassin n'est autre que son propre fils. Le scénariste Ken Hixon ajoute un nouvel élément à cette histoire vraie, à savoir que le père de l'enquêteur était lui aussi un criminel, condamné à la peine de mort pour avoir enlevé et abusé d'un enfant.

● Voilà un concept plutôt amusant : le huis-clos dans une cabine téléphonique ! Un homme marche dans la rue, un téléphone public sonne, il répond. Au bout de la ligne, son interlocuteur lui annonce d'un air menaçant qu'il sera exécuté au moment même où il raccrochera. C'est Larry Cohen qui a écrit l'histoire de *Phone Booth*, que devrait réaliser Joel Schumacher en sept jours ! Ça va être dur de convaincre Mel Gibson et Will Smith, plus habitués aux blockbusters, d'intégrer le casting...

● Remis de l'échec cuisant de *Wild Wild West*, Barry Sonnenfeld réalisera *Big Trouble*, qui se situe entre la comédie et le thriller, à propos d'une valise contenant une bombe et qui change radicalement le destin de tous ceux qui mettent la main dessus.

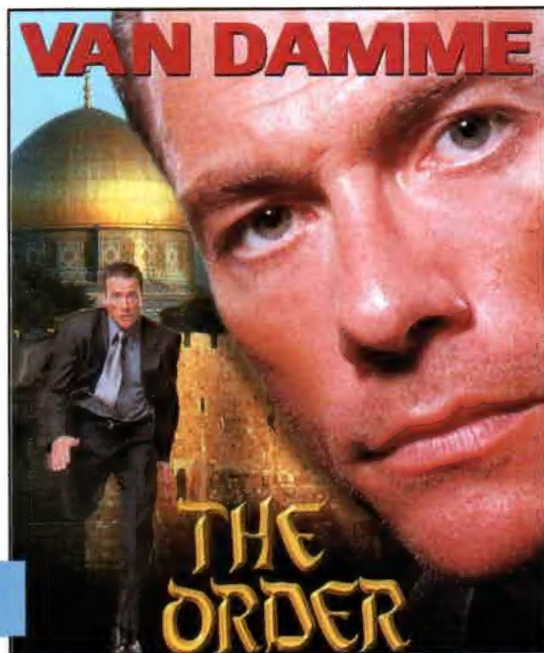
● Lorsqu'il ne parle pas de sa teub, qu'il ne rote pas sur les plateaux télé et qu'il ne se fait pas défier par le Toxic Avenger sur une plage cannoise, Jean-Claude Van Damme tourne des films. Coincé depuis quelques temps dans les affaires de l'anonymat par une succession de bides aussi démesurés que son ego, l'acteur revient en force avec deux films produits par Avi Lerner, big boss tout puissant de la firme *Nu Image* et de sa filiale «ôteur» *Millennium Films*. Tout d'abord *The Replicant*, dont la phrase d'accroche pourrait être «Van Damme, plutôt deux fois qu'une !», puisque Jean-Claude y interprète, comme dans l'inoubliable *Double Impact*, deux rôles : celui d'un serial-killer insaisissable, au look grunge et à la soif de sang toujours grandissante, et celui de son clone génétique, sorte de gamin de six ans coincé dans le corps d'un adulte de quarante.



■ Jean-Claude Van Damme dans *THE REPLICANT* ■

Ce sera à la police (entièrement interprétée par Michael Rooker, c'est un petit budget) de gérer les émotions et les souvenirs de ce clone, qu'elle a par ailleurs créé afin de pouvoir retrouver le meurtrier au palmarès multiple. «Ce n'est qu'à la fin du film que nous saurons si le clone va finir par ressembler au méchant ou s'il va emprunter la bonne voie. Ce sera un film très biblique» ajoute un Van Damme très confiant. Réalisé par Ringo Lam (déjà Vandammisé avec *Risque Maximum*), *The Replicant* s'annonce aussi puissamment branqué que *Piège à Hong Kong*. C'est dire si on l'attend !

L'autre film, c'est *The Order*, réalisé par ce bon vieux Sheldon Lettich (*Double Impact*) qui flanque notre kickboxer préféré dans la peau de Rudy Cafmeyer, un habitué de la grande vie qui se retrouve impliqué dans une sombre affaire concernant le vol du



Fazar, un manuscrit religieux ultra protégé. La mort de son père, archéologue reconnu retrouvé inerte dans les rues de Tel Aviv, le pousse à s'envoler pour la terre sainte afin d'enquêter. Sur place, il découvre que l'Ordre de la Trinité, une secte multi-centenaire, échafaudait un terrible plan apocalyptique. Entre deux grands écarts faciaux et trois coups de latte latéraux,

Rudy va devoir sauver le monde d'une fin certaine. Programme chargé donc pour un Van Damme avide de succès. «D'ici deux ans» précise-t-il, «je redeviendrai à nouveau la plus grande star du film d'action. Personne n'y croit mais c'est mon nouveau challenge». Mais si Jean-Claude, nous on y croit, reviens nous vite !

■ S.M. ■

## objectif net

### Bientôt sur votre écran

Temps d'accès fatigant, téléchargement sans fin. Avec un nombre ultra-minoritaire d'utilisateurs transitant par les lignes à haut débit, le cinéma sur Internet, c'est pas encore ça. Pourtant, l'avenir s'y prépare à grands coups de millions de dollars, considérant que la technologie saura bien assez tôt dévier les spectateurs de leurs magnétoscopes en fin de carrière. Mais pour se positionner, il faut déjà proposer des produits, si possible accessibles.

Si les bandes annonces se sont taillées une place de choix dans le cœur des internautes (courtes, définition minimale, rapides à télécharger), un autre type de programme court a vu monter en flèche sa valeur marchande. Hé oui. Généralement relégué aux fins de programmes et chaînes thématiques, le petit monde du court métrage se voit soudain courtisé par des financiers qui achètent tout et n'importe quoi pour alimenter au plus vite leurs sites. Ainsi, *1 Film* ([www.ifilm.com](http://www.ifilm.com)) ou *Atom Films* ([www.atomfilms.com](http://www.atomfilms.com)) rachètent aux écoles de cinéma des catalogues entiers qu'elles proposent gratuitement en attendant les beaux jours. Même en France, la fièvre commence à assaillir aux réalisateurs de courts quelques fins de mois plutôt coquettes ([www.cine-courts.com](http://www.cine-courts.com)). Mais même un court nécessite entre 5 et 20 Mo à télécharger.

Bien plus léger, un film d'animation en flash peut sans problème être visionné en direct. Si l'animation en est réduite à sa plus simple expression, elle n'est aucunement un frein à la créativité, comme en témoignent les œuvres sélectionnées par *The Bit Screen* ([www.thebitscreen.com](http://www.thebitscreen.com)). Certains animateurs se sont même déjà fait une véritable renommée sur la toile, notamment au travers de mini-dessins animés destroy. Citons l'ineffable et prolifique Joe Cartoon ([www.joecartoon.com](http://www.joecartoon.com)), ou bien encore le très gore Brian ([www.slitfinger.com](http://www.slitfinger.com)), créateur des *Aventures de Scortum*, un clébard qui se fait dessouder de manière régulière et brutale, avant de remonter des enfers et d'entamer sa vengeance. Ces pionniers ont très vite été rejoints par le gratin de la profession, et déjà moult trusts et contrats s'élaborent autour du flash. Le logiciel Shockwave proposera bientôt sur son site ([www.shockwave.com](http://www.shockwave.com)) des œuvres originales de Tim Burton, qui reprendra pour l'occasion les aventures de Stain Boy déjà parues en livre ; David Lynch livrera lui une quinzaine d'épisodes de *Dumbland*, et le duo Trey Parker/Matt Stone, géniteurs de *South Park*, apportera sa touche d'animation approximative et hardcore. Face à ces annonces, *DreamWorks* et *Imagine Entertainment* s'apprêtent à contre-attaquer en lançant *Popcom* ([www.popcom.com](http://www.popcom.com)) dont les programmes n'ont pas encore été révélés. Qui dit industrie dit vitrine d'exposition et, déjà, fleurissent ça et là des festivals du film de l'Internet. Citons fièrement l'édition française (

■ *Dark Redemption* : du *Star Wars* amateur qui inquiète fortement George Lucas ■

film.org) déjà fortement concurrencée par les yankees du site Yahoo ([www.yil.com](http://www.yil.com)).

Les plus impatients de décrocher le jackpot se lancent quant à eux sans états d'âme dans le long métrage. Eugenio Zanetti vient de sortir son *Quantum Project* ([www.quantumprojectthemovie.com](http://www.quantumprojectthemovie.com)) pour le site *Sightsound*, et s'octroie au casting John Cleese et Stephen Dorff. *Time Code*, le nouveau Mike Figgis se retrouve chez Yahoo. Ça et là, les premiers vidéo-clubs éclosent, tels *MeTV* ([www.mtv.com](http://www.mtv.com)) ou *Cinema Pop* ([www.kkrs.net](http://www.kkrs.net)) et la Warner (récemment mariée à AOL) échafaudent son propre vivier de blockbusters récents ([www.warnerbrosppv.com](http://www.warnerbrosppv.com)). Tous ces films sont visibles en streaming, technologie, avouons-le, loin d'être au point.

Enfin, il y a le bordel des démarches de particuliers. La star incontestée de cette catégorie demeure l'incroyable *Star Wars*. Il y eut bien sûr l'an dernier le cas de *La Menace Fantôme*, téléchargeable dès le lendemain de sa sortie. Mais on préférera s'intéresser à l'impressionnant catalogue de parodies ou d'hommages, témoin l'incroyable *Dark Redemption* ([www.theforce.net/tdr/index.shtml](http://www.theforce.net/tdr/index.shtml)), œuvre collective de fans, étonnamment fidèle, professionnelle et techniquement aboutie, que George Lucas cherche à faire interdire de peur que le public ne le prenne pour un produit officiel. A l'autre bout du spectre, de biens sympathiques débois qui ont entrepris de se refaire la saga entièrement avec des legos (<http://lego.com/pulsion.com/>). Avec l'espoir qu'aucune législation crétine ne se mette en tête de réguler cette promiscuité étonnante entre géants de la communication et trublions interplanétaires.

■ Rafik DJOUMI ■



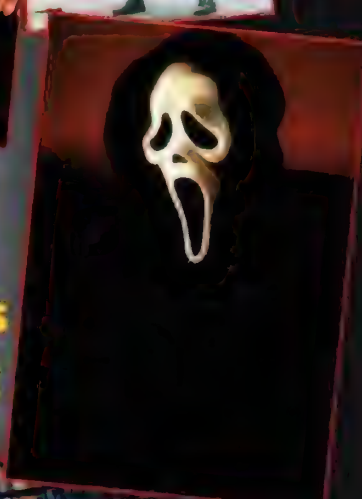
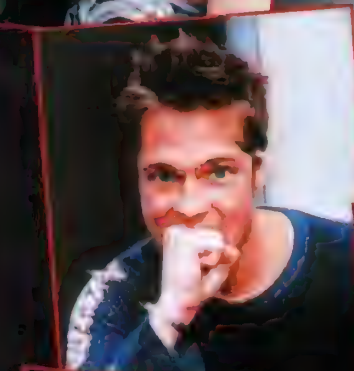
# MOVIES 2000

## LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld, 75009 PARIS

Tél.: 01 42 81 02 65. Métro St-Georges.

Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.



15.000  
photos  
d'acteurs  
en stock



Rayon de 1.000

K7 VIDEO à prix réduits,  
neuf et occasion.



photos de films - portraits  
d'acteurs couleurs et N&B -  
affiches françaises, améri-  
caines et italiennes - jeux

de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma  
fantastique - laserdics d'occasion - plus les  
anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

- Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue 4.600 photos glacées Noir et Blanc, 18x24 cm (15 F pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 12.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 3 catalogues = 16 F en timbres.  
Pour connaître les disponibilités sur un seul acteur (ou un seul film), vous pouvez en faire la demande, sans réclamer le catalogue complet, au moyen d'une enveloppe timbrée et libellée à votre nom.



A des années-lumière de la série TV et du film de De Palma, MI2 joue la carte de la love-story explosive...



■ Une deuxième mission impossible pour l'agent intrépide Ethan Hunt (Tom Cruise) ■



# MISSION : IMPOSSIBLE 2

world director

## JOHN WOO

Après une fin de carrière hong kongaise qui le révèle au monde entier (LE SYNDICAT DU CRIME 1 & 2, THE KILLER, UNE BALLE DANS LA TÊTE, A TOUTE EPREUVE), John Woo met les compteurs à zéro en s'installant à Los Angeles en 1992. Ses débuts hollywoodiens sont difficiles : le réalisateur résiste tant qu'il peut à la diva Van Damme dans CHASSE À L'HOMME, puis signe un blockbuster insipide (BROKEN ARROW) qui, surprise, marche très bien au box-office. Il profite de ce succès commercial et du pouvoir acquis pour emballer VOLTE/FACE, son premier chef-d'œuvre sur le territoire américain. Il n'en fallait pas plus pour que Tom Cruise le convainque de prendre les commandes de MISSION : IMPOSSIBLE 2, avec la lourde tâche de succéder dans la série à Brian De Palma.



■ John Woo sur le plateau de M12, pendant le tournage de la scène de flamenco ■

Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à quitter Hong Kong ?

J'ai décidé de venir m'installer ici, à Hollywood, parce que j'avais envie de vivre des choses nouvelles. Il y a des années de cela, je n'aurais jamais espéré vivre aux Etats-Unis, tout ce que je voulais c'était continuer à faire mes films. A Hollywood, comme dans le reste du monde, on a vraiment commencé à s'intéresser à mon travail lorsque j'ai fait *The Killer*. Les gens se sont mis à m'appeler, Oliver Stone, Tom Jacobson et même certains studios... Ils n'arrêtaient pas de m'envoyer des scénarios et m'assuraient qu'ils avaient envie que je vienne travailler ici. Ça me tentait bien car j'aime aller de l'avant, j'aime découvrir des choses nouvelles et vivre de nouveaux challenges. Et puis cela faisait déjà vingt-cinq ans que je travaillais à Hong Kong... J'ai pensé qu'il était temps de passer à autre chose. Je ne pouvais pas indéfiniment faire les mêmes comédies, les mêmes films d'action. Je voulais faire de nouvelles expériences et je me suis dit qu'à Hollywood, ce serait possible. Mais il y a une autre raison qui m'a fait quitter Hong Kong : c'est ma famille. Là-bas, on travaille comme des forcenés, sans d'ailleurs en retirer forcément du plaisir, et je n'avais plus de temps à consacrer à ma famille. Elle a bien failli en être totalement détruite. Mes enfants ne me voyaient même plus et ne recevaient pas l'amour qu'on est censé recevoir d'un père. A Hong Kong, on travaille sept jours sur sept. Il faut toujours en faire plus, toujours essayer de faire mieux que les autres. C'est du délire. C'est trop, vous savez... Depuis que nous vivons ici, je passe plus de temps avec mes enfants, nous pouvons enfin nous comprendre et communiquer ensemble.

Lorsque Oliver Stone vous a appelé, avait-il des projets concrets à vous proposer ?

Oui, il avait en tête un film d'action qu'il voulait que je réalise et qu'il aurait produit. Le film ne s'est pas fait parce qu'il y avait certains problèmes, entre autres avec le scénario. C'est alors que Jean-Claude Van Damme et le producteur, Sam Raimi, m'ont proposé de réaliser *Chasse à l'Homme*. J'ai pensé que c'était une opportunité à saisir.

Pourtant, il semble en voyant le résultat qu'on attendait de vous de faire ce que vous faisiez déjà à Hong Kong...

C'est vrai. J'ai accepté de faire *Chasse à l'Homme* parce que je voulais vivre une autre expérience, je voulais voir comment travailler dans une langue différente, avec des gens différents. J'étais prêt à apprendre, pas à pas. Je voulais que ça me serve de pont entre deux mondes, entre deux carrières, que ça me serve d'apprentissage. Ça a été un bon entraînement, mais pas suffisant. C'est assez compliqué de travailler à Hollywood, c'est très différent de Hong Kong. Jamais je n'avais envisagé qu'autant de gens pouvaient être impliqués dans un film, mais surtout jamais je n'aurais pu imaginer qu'il faille



■ Ethan et Nyah Hall (Thandie Newton) : une affaire de cœur contrariée par un virus mortel ■

faire autant de réunions ! Des réunions à n'en plus finir ! C'est épuisant, vous pouvez presque parfois passer un mois assis autour d'une table ! Mais surtout, avant *Chasse à l'Homme*, je n'avais pas conscience que les stars pouvaient avoir autant de pouvoir. Aux Etats-Unis, elles peuvent contrôler le scénario, le casting, pratiquement tout. Faire un film c'est mettre en scène, jouer la comédie, ça ne devrait pas être une question de pouvoir ou de politique. Pourtant, c'est ce qui c'est passé et peu à peu j'ai eu la sensation que le film n'était plus qu'un produit. A Hong Kong, c'est tellement plus simple. On fait une réunion, on voit l'histoire, le casting, et c'est tout. Ensuite, on n'a plus personne sur le dos. Ce qu'il y a de bien à Hollywood, c'est que c'est un vivier de gens talentueux. Ici, il y a des vrais professionnels, et les studios sont ouverts au talent. Dès que vous avez du talent, on vous respecte. Les gens ont fait tout ce qu'ils ont pu pour m'aider et faire en sorte que tout fonctionne, mais à un moment donné, c'est devenu trop dur, et pour vous dire la vérité, j'ai failli abandonner au milieu du tournage. Je n'en pouvais plus de toutes ces manœuvres politiques. Ça n'était que de la pure frustration pour moi. Ça venait surtout de la «star» et un peu aussi du studio. Il y a des gens qui adorent vous dire quoi faire, comment faire et je ne pouvais pas comprendre comment une star pouvait avoir autant de contrôle sur un tournage. On devait lui demander son accord pour absolument tout, c'était tellement ridicule ! Heureusement, les producteurs n'ont pas cessé de m'encourager et de m'écouter, mais j'étais terriblement frustré. L'autre problème de *Chasse à l'Homme*, bien sûr, c'était son petit budget. J'avais l'impression que je n'aurais jamais ■ ■ ■



# mission : impossible 2

■ ■ ■ assez de temps. A Hong Kong, on s'arrange toujours pour trouver plus de temps et plus d'argent alors qu'à Hollywood, les budgets et les plannings sont complètement verrouillés.

**Ne pensez-vous pas finalement que *Chasse à l'Homme* a été votre droit de passage pour continuer à travailler à Hollywood ? Peut-être qu'il y a un parcours obligé pour les Chinois de Hong Kong qui veulent travailler ici ?**

Oui, peut-être. Ce n'est pas l'idéal mais c'est certainement une façon de faire sa place. Mais tout cela est très normal vous savez. Au début, vous devez vous faire connaître et vous faire accepter du public, il faut que les gens commencent à prendre conscience de votre existence, et de vos capacités à travailler. Avant toutes choses, pour vivre ici aux Etats-Unis, il faut absolument dépasser le problème de la langue. Ensuite, il faut gérer les différences culturelles. Enfin, il faut aller au plus simple, par exemple faire des films commerciaux si l'on est un acteur, pour pouvoir continuer à aller de plus en plus loin. Une fois que vous êtes reconnu et que vous avez fait vos preuves, vous pouvez vous diriger vers ce que vous aimez vraiment. Maintenant que j'ai fait *Volte/Face* et *Mission : Impossible 2*, je peux me permettre de faire un nouveau film totalement différent. Il s'agit d'une histoire d'amitié, avec comme toile de fond la Seconde Guerre Mondiale. Ce sera le conflit entre deux hommes, deux amis qui ne parviennent pas à se comprendre, sur une île du Pacifique en 1944. Ce film-là sera je crois assez proche d'*Une Balle dans la Tête*, il sera extrêmement humain, et tragique aussi. Aujourd'hui je peux enfin me consacrer à ce que j'aime vraiment parce que j'ai réussi à acquérir un certain pouvoir en tant que metteur en scène. Il y a des tas de manières de parvenir à son but, et parfois, c'est la manière dure...

**Est-ce que vous diriez que *Volte/Face* est davantage votre film que ne l'était *Broken Arrow*, qui lui-même vous ressemblait plus que *Chasse à l'Homme* ?**

*Broken Arrow* est un pur divertissement. C'est le premier film où j'utilise les effets spéciaux, et même si c'était assez ennuyeux, j'ai énormément appris grâce à ce film. Avec *Volte/Face*, j'ai pu expérimenter tout un tas de choses. C'est incroyable la liberté que m'a donné le studio sur ce film ! Ils m'ont énormément encouragé,



■ Lunettes noires et grosse cylindrée deux roues : quand Ethan Hunt se prend pour Schwarze dans *T2* ■

tout comme l'a fait Michael Douglas d'ailleurs dans son rôle de producteur. C'est un homme formidable, très compréhensif. Le plus incroyable, c'est qu'ils m'aient laissé faire les changements qui me paraissaient essentiels, c'est-à-dire effacer totalement l'aspect science-fiction du scénario. J'ai pu en faire un film contemporain et aussi ajouter une large part d'humour. A aucun moment le studio ne s'est permis de me dire ce que je devais faire, ni comment je devais réaliser mon film ou quels changements apporter, j'ai vraiment eu une totale liberté. C'était la première fois que je travaillais en étroite collaboration avec un scénariste. Nous avons retravaillé toutes les répliques, nous avons fouillé les personnages à fond, nous nous sommes concentrés sur l'humour, etc. C'est pour ça que je peux dire que le film est très proche de moi et de mon propre style. Je suis surpris que le film ait aussi bien marché, mais j'en suis très heureux.

**Que répondez-vous à vos fans qui trouvent que votre style s'est «américanisé» ? Est-ce que vous êtes d'accord ?**

Bien sûr que je suis d'accord. N'oubliez pas que désormais, je fais des films américains... Mais j'essaie de combiner ma culture d'origine avec la culture du pays où je travaille aujourd'hui. Dans le style, mais également dans la morale qu'elles ont en commun, comme la loyauté ou l'amitié.

**Les films d'action hong kongais, d'ailleurs les films hong kongais en général, ont influencé le cinéma américain. Diriez-vous que c'est encore vrai aujourd'hui ?**

Je pense que l'influence est venue des deux côtés. A Hong Kong, nous avons beaucoup appris du cinéma américain, mais aussi européen. C'est particulièrement vrai pour les scènes d'action. L'influence des westerns et des films japonais est considérable. Nous avons pris un peu de tout, des westerns spaghetti, des films de samourais, et nous avons ajouté du kung fu pour finir par trouver un style qui nous était propre. Aujourd'hui on s'aperçoit que beaucoup de films américains ont subi l'influence des films de Hong Kong ; la boucle est bouclée. Nous apprenons tous les uns des autres et en quelque sorte, nous faisons tous partie d'une grande famille, ce que j'apprécie énormément.

**Comment avez-vous réagi lorsque vous avez vu *Le Dernier Samaritain* où Bruce Willis copie le style de Chow Yun Fat dans *The Killer* ?**

Ça m'a fait rire, mais c'était un rire positif ! J'ai eu l'impression que j'avais des amis partout dans le monde ! J'aime quand on fait référence à mon style. Ça me rend heureux, encore une fois, je le répète, ça me donne l'impression qu'on est une grande famille.

**Comment expliquez-vous la vague d'immigration des artistes hong kongais ? Est-ce que ça a un rapport avec le problème des triades ?**

Les triades ne m'ont personnellement jamais posé de problèmes. J'aime répéter que si je suis venu à Hollywood, c'est parce que j'avais envie de tenter de nouvelles expériences, apprendre de nouvelles choses et trouver de nouvelles chances de continuer à faire mes films. Je crois que pour les autres, c'est pareil : ils veulent continuer à faire des films, ce que l'état du cinéma à Hong Kong ne permet pas de nos jours. Peut-être que les gens ont ■ ■ ■



■ Hunt prépare son infiltration dans un laboratoire pharmaceutique de Sydney ■



# TOM CRUISE/JOHN WOO : LES ENCHAINES

**D'**emblée, mettons les choses au clair : *M:I-2* n'est pas le film d'action pétaradant annoncé. Il n'est pas la version US du *A Toute Epreuve* de John Woo que certains ont pu proclamer haut et fort. Les spécificités de film d'espionnage y sont très largement oubliées. L'héritage de la série télé de Bruce Geller y est anéanti et enfin, pratiquement aucun élément scénaristique ne le situe comme une séquelle au film de Brian De Palma. Bonne et mauvaise nouvelle, *M:I-2* se révèle à nous sous la forme, non pas d'un, mais de deux films inattendus.

Evoquons pour commencer le projet Tom Cruise / Robert Towne dont le synopsis détaille largement la teneur : le Dr Nekhorvich (Radé Sherbedgia) vient d'achever la création du terrible virus « Chimera » et de son antidote Dellérophon. Sean Ambrose (Dougray Scott), un ancien du staff MI, s'est reconverti dans les trafics internationaux les plus immoraux. Son dernier exploit : avoir crashé sans aucun remords un 747 bourré de civils, dans le seul but de récupérer le virus génétiquement modifié. Sean n'a plus, pour parfaire ses ambitions financières, qu'à récupérer la souche de la Chimère, enfouie dans les laboratoires ultra-sécurisés du magnat de l'industrie pharmaceutique McCloy (Brendan Gleeson). Ancien collègue d'Ambrose avant de devenir son ennemi juré, Ethan Hunt (Tom Cruise) a la charge de recruter la personne la plus à même de rentrer en contact avec Ambrose. Ce sera la pie voleuse Nyah Hall (Thandie Newton), autrefois maîtresse du criminel. Et c'est le drame qui se noue autour du premier échange de regards entre Ethan et Nyah. Un coup de foudre qu'aucun de ces deux êtres, indépendants, auto-suffisants, n'aurait pu prévoir. Dès lors, envoyer la belle Nyah dans la gueule du loup va se révéler, pour Ethan, non pas une mission difficile, mais bel et bien une mission impossible.

« Pour créer un héros, il faut d'abord lui créer un ennemi ». La réplique qui ouvre le script de Robert Towne ne verse pas vraiment dans l'implicite. Comme on peut le constater, le sujet « original » de Ronald D. Moore et Brannon Braga, sur lequel repose l'ensemble de *M:I-2*, pioche occasionnellement dans *La Main au Collet*, et carrément à pleines mains dans *Les Enchaînés*, deux passions amoureuses sur lesquelles Alfred Hitchcock a brodé deux films à



■ La nouvelle équipe de *M:I-2* : Ethan Hunt, Luther Strickell (Ving Rhames) et Billy Baird (John Polson) ■

la tonalité et aux enjeux diamétralement opposés. Fort heureusement, Towne contourne le plagiat en omettant volontairement le chemin de croix sadique que traversait autrefois Ingrid Bergman. Si la situation de Nyah nous préoccupe, l'intrigue s'axe plus volontiers sur le rapport ambigu d'Ethan à Ambrose. Le persistance du mythe de Dellérophon terrassant la Chimère est bien là, assenée sans retenue, assimilable par le plus large public. Populaire mais jamais populiste, cet angle permet tous les excès possibles, toutes les alternatives identitaires, qui font d'Ambrose l'émanation génétique, maléfique, chimérique d'Ethan. Application visuelle oblige, le jeu de masques de la série devient un enjeu narratif lorsque plusieurs apparitions d'Ambrose sont assurées par Tom Cruise lui-même (jusqu'au faux flash-back à la résonance vertigineuse). En remplissant parfaitement son rôle de scénariste intègre, Towne offre à la star (et au producteur du film !) un réceptacle idéal, parce qu'authentiquement dramatique, à sa mégalomanie galopante, évitant par la même occasion toute probabilité de second rôle remarqué. Tom Cruise est donc ravi.

**E**t puis, parasite, ange gardien, sauveur, il y a le projet John Woo. Car ce qui distingue évidemment la franchise *Mission : Impossible* de la série des *James Bond*, c'est que la première s'en est remise totalement, et pour l'instant, à l'empreinte de réalisateurs-auteurs. « L'essai de me renouveler à chaque film, et ce projet était l'occasion idéale d'aborder un territoire inédit » déclare très officiellement le cinéaste. Il s'agit ici de nous faire comprendre qu'il a très largement exploré le thème identitaire dans son indispensable *Volte/Face* et qu'en conséquence, l'ingéniosité mythologique de Towne ne peut que le laisser vaguement indifférent. John l'a dit et répété, sa passion pour la comédie musicale et les ballets a très largement formé son sens de l'espace. Plus ou moins comprise, jusqu'alors, comme une simple coquetterie d'action-director en quête de respectabilité, cette lubie s'impose à *M:I-2* comme un véritable projet de mise en scène. Dès la première rencontre (sublime !) entre Ethan et Nyah, au travers d'une exhibition de flamenco, Woo n'a de cesse de faire danser ses deux amants, cumulant les figures imposées du ballet classique, et va jusqu'à oser l'impensable

lors d'une poursuite en voiture où les véhicules valsent (littéralement) à l'écran, et d'achever sa scène sur des amants face-à-face, front contre front, en pleine apothéose « noureevienne ». Jamais la caméra de Woo n'a été aussi aérienne, enveloppant ses personnages dans des travellings circulaires continus, remplaçant volontiers l'effet cut, inhérent au blockbuster musclé, par la recherche d'une partition fluide, où l'accord avec le projet Cruise / Towne ne se fait plus qu'en lointain écho. Tom Cruise a beau démentir tout problème d'egos sur le plateau, répéter que ce film est plus celui de John que le sien, on a du mal à saisir que les délais de production déments (première sortie annoncée : été 1998 !) ne soient que le fruit d'intempéries australiennes. Il est également patent que la décision de sortir un film PG-13 plutôt que de s'en tenir à la mention R du premier (interdit aux moins de 17 ans) a nécessité quelques remaniements plutôt voyants. En cherchant à faire disparaître cadavres et impacts de balles, l'équipe de monteurs (un bon paquet de film-doctors, dont le spécialiste Stuart Baird) a cherché à reconstituer du John Woo en l'amputant. Là, pour le coup la mission était impossible. Le gunfight dans le laboratoire (où plane bizarrement l'ombre d'Hideo Kojima, auteur du jeu *Metal Gear Solid*) en souffre inmanquablement, ainsi que les dernières minutes de la pourtant superbe poursuite à moto. Film-schizo, faux film d'action conclu par 20 minutes d'action non-stop, *M:I-2* est le ballet tragique et déstabilisant d'une star et de son réalisateur, enchaînés par la nécessité et les attentes de leur public.

■ Rafik DJOUMI ■

UIP présente Tom Cruise dans une production Cruise/Wagner *MISSION : IMPOSSIBLE 2* (USA - 2000) avec Dougray Scott - Thandie Newton - Richard Roxburgh - John Polson - Brendan Gleeson - Radé Sherbedgia - Ving Rhames - Anthony Hopkins photographie de Jeffrey L. Kimball musique de Hans Zimmer produit par Terence Chang - Paul Hitchcock - Tom Cruise - Paula Wagner scénario de Robert Towne réalisé par John Woo

26 juillet 2000

2 h 06



■ Le réel et la star : malgré les apparences, ils ne travaillaient pas tout à fait sur le même film ■



# mission : impossible 2



■ Duel au soleil : Hunt retrouve Sean Ambrose pour une baston ensablée ■

■ ■ ■ jugé que je réussissais bien, peut-être qu'ils ont pensé qu'eux aussi avaient leur chance à Hollywood. Finalement, d'avoir été le premier à partir, j'ai senti qu'ils avaient tous envie que je réussisse !

**Vous avez un peu balisé le terrain pour les autres...**

Ce que je voulais surtout c'était donner un bon exemple. Ça n'a pas été facile au début. J'ai beaucoup souffert, j'ai dû faire face à de nombreux problèmes mais rien n'a pu entamer ma volonté. Car j'ai une volonté de fer, et je surmonte tous les obstacles, les uns après les autres. Bien sûr il y a beaucoup d'amis qui me manquent. Mais j'avais envie, avec mon expérience, de permettre aux autres de venir travailler aux États-Unis. Je pense qu'il y a énormément de gens talentueux à Hong Kong, et j'espère qu'ils auront la même chance que moi ici. Je suis sûr qu'ils apporteraient au cinéma américain un nouveau souffle.

**Pourquoi pensez-vous que pour certains de vos compatriotes, l'expérience n'a pas réussi ?**

Chaque réalisateur a son propre style, sa propre identité. Peut-être que mon style correspond bien aux films américains. Peut-être que le public américain accepte mieux mon style que celui d'un autre... Bien entendu, cela ne veut pas dire que les autres réalisateurs ne sont pas bons. D'une certaine manière, l'important c'est de pouvoir intégrer sa technique et ses idées dans un schéma typiquement américain de telle sorte que le public s'y retrouve. Que ce soit à la fois identique et un peu différent. Tout cela prend du temps. Il m'a fallu cinq ans pour faire ma place. Petit à petit, pas à pas, j'ai fait connaissance avec le public... Certains réalisateurs font un, deux films, et si ça ne marche pas, ils abandonnent. Mais si un film ne rencontre pas le succès, alors pourquoi ne pas essayer de changer de direction ? Pourquoi ne pas tenter autre chose afin d'atteindre sa cible ? Tout n'a pas été simple pour moi, même si parfois certains l'ont cru. Cela n'a rien à voir avec la chance mais bien avec le talent. Certains talents peuvent correspondre, et d'autres non. En règle générale, c'est toujours un plus si on sait s'adapter et qu'on peut changer de direction.

**Vous dites que ce n'est pas facile de faire du cinéma aux USA, mais accepteriez-vous de retourner à Hong Kong pour faire un film ?**

Non, je ne pense pas. Quand j'ai pris la décision de partir travailler à Hollywood, il m'a fallu faire le deuil de certaines choses à Hong Kong... Autant le dire, j'ai tout abandonné, et j'ai dû tout recommencer à zéro. En plus de la langue, j'ai dû tout apprendre : une culture, une société, un peuple, ses pensées, ses sentiments, tout. Il a fallu que je m'adapte, il a fallu que je comprenne. J'y ai consacré beaucoup de temps. J'ai appris des choses et je les ai combinées avec ma propre culture d'origine. J'ai fait un amalgame de tout ça et je l'ai réinjecté dans mon cinéma afin de créer un nouveau style. Retourner à Hong Kong, ça voudrait dire tout abandonner à nouveau et tout recommencer, une fois de plus. Je ne sais plus ce que sont les Hong Kongais aujourd'hui, je ne sais plus ce qu'ils ont dans la tête. Il s'y passe tellement de choses, y compris dans la langue, que je suis sûr que je ne saurais même plus parler comme un Hong Kongais. Il



■ Sean Ambrose (Dougray Scott), complice professionnel et rival amoureux d'Ethan Hunt ■

faudrait tout reprendre depuis le début, tout réapprendre. Ça voudrait dire aussi faire un autre genre de cinéma, et moi, je n'ai pas tant de temps que cela, il faut que je continue à avancer. Et puis Hong Kong est une ville commerciale, tout ce que vous pouvez faire ce sont des films commerciaux : des comédies ou des films d'action. Je n'ai absolument pas envie de faire des films d'action le restant de ma vie. Moi, je veux réaliser un western, je rêve de mettre en scène une comédie musicale, j'ai envie de faire une histoire d'amour, un thriller, des films à la Hitchcock, et il n'y a absolument aucune chance de faire tout ça à Hong Kong ! J'espère seulement un jour pouvoir faire un film épique en Chine. Ça a toujours été mon rêve. En Chine, il y a une flopée d'acteurs géniaux, les paysages sont sublimes et l'histoire du pays est incroyable. Lorsque je suis parti m'installer aux États-Unis, j'ai éprouvé une grande tristesse de voir que mon peuple, comme il l'avait déjà fait dans le passé, se déchirait à nouveau. Les choses ne changent donc jamais ? Comme avant, on dirait qu'il y a trois parties antagonistes : les Chinois du continent, les Chinois de Taiwan et de Hong Kong et les Chinois expatriés. Ils ne parviennent pas à s'entendre, on peut même dire qu'ils se détestent... comme avant. Comme avant, il y a des groupes bien distincts, qui ne se mélangeraient pour rien au monde. J'ai envie de faire un film qui parlerait à tous les Chinois, qui dirait à quel point nous sommes issus d'un même peuple. Qu'il faut qu'on se serre les coudes, qu'on reste unis, qu'il faut oublier la haine, qu'il faut retrouver l'amour. Voilà ce dont je rêve.

**En réalisant Mission : Impossible 2, n'avez-vous pas eu envie de vous approprier une icône de la culture américaine ?**

Laissez-moi vous raconter un peu la genèse de ce projet. Il y a deux ans, j'ai reçu un coup de fil de Tom Cruise qui tournait *Eyes Wide Shut* à Londres avec Stanley Kubrick. La conversation était très agréable et à un moment donné il m'a annoncé qu'il voulait que je réalise *Mission : Impossible 2*. J'ai été un peu surpris et surtout, à l'époque, j'avais envie de m'éloigner du film d'action. Mais Tom Cruise a commencé à me dire à quel point il aimait mes films, qu'il adorait *The Killer*. *Une Balle dans la Tête* et tout particulièrement *Volte/Face*. Il a continué comme ça à énumérer mes films et à me dire tout le



■ Nyah Hall, une experte en vol de diamants réquisitionnée par Hunt pour la mission ■



bien qu'il en pensait... Il m'a expliqué qu'il voulait que je fasse **Mission : Impossible 2** parce qu'il aimait mon style et qu'il voulait que chaque épisode ait un style différent. Il attendait de moi de faire un film «à la John Woo». Avant de prendre une décision, je lui ai fait promettre que ça n'allait pas être un film bourré d'effets spéciaux avec des ordinateurs à chaque scène et de la haute-technologie à gogo. Je lui ai bien fait comprendre qu'avant tout, mon style était basé sur les personnages, sur des êtres humains. Nous sommes tombés d'accord et nous avons commencé à élaborer une histoire. Tout ce que voulait Tom Cruise, c'était un **Mission : Impossible** à ma façon, et c'est pour cette raison qu'à aucun moment je n'ai eu à me soucier de la série télé, ni même du film de Brian De Palma. Tom et moi étions tout à fait d'accord pour que cette suite ait un look complètement nouveau. Le résultat est un film radicalement différent, qui n'a rien à voir avec la série. On a juste gardé le thème musical, mais c'est tout. Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'ai été content quand j'ai compris que Tom et moi avions la même vision du film. J'ai pu en faire une histoire d'amour, une romance avec toutefois beaucoup d'action ! Tom avait envie de faire des choses qu'il n'avait jamais faites auparavant. Dans le film, Tom est un peu comme Chow Yun Fat quand il sautait dans les airs pour défouailler sur ses ennemis. Tom est également incroyable dans les scènes d'arts martiaux, qu'il a toutes accomplies lui-même.

**Il y a beaucoup de rumeurs qui ont circulé sur le film, dont une qui disait qu'une version de deux heures cinquante avait été refusée par le studio parce que trop violente. On a dit également que Tom Cruise a toujours été de votre côté face au studio.**

Non, tout ça est faux. Le studio ne s'est jamais interposé, personne n'est intervenu dans le montage et au contraire, les exécutifs ont toujours été très encourageants. Je n'ai eu qu'une réunion, avec une des responsables du studio, et elle m'a dit : «John, j'ai adoré *Volte/Face*. Donnez-nous un nouveau *Volte/Face*». Ils avaient une entière confiance en moi et en Tom. Tom lui-même n'est jamais venu en salle de montage. J'ai pu entièrement me concentrer sur mon travail sans jamais être interrompu.

**Les délais de tournage en Australie n'ont pas vraiment été respectés. Que s'est-il passé exactement ?**

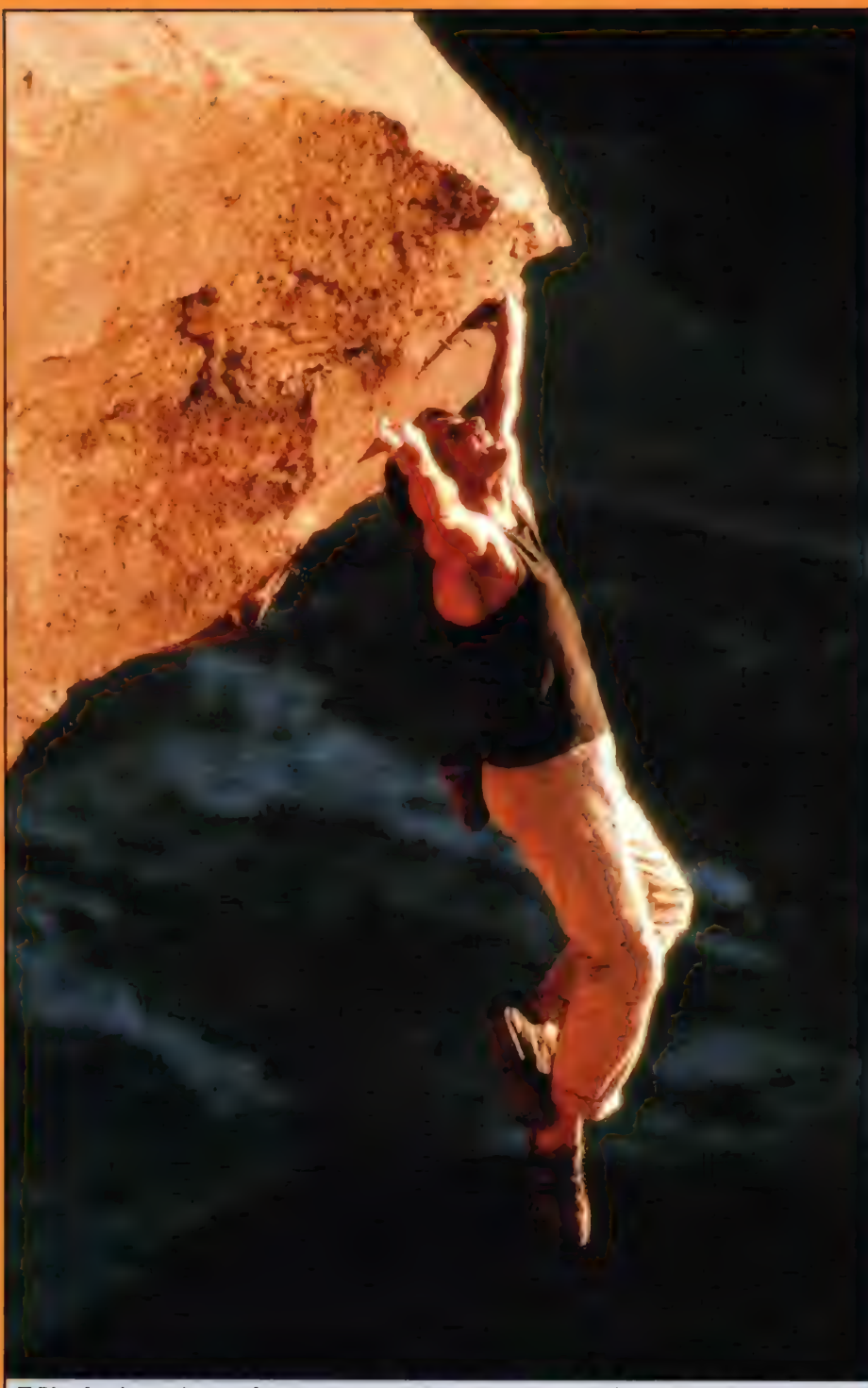
Nous avons eu du mal à tourner en Australie à cause du temps. Il n'a pas cessé de pleuvoir ! Vraiment ce n'était pas de chance, dès que nous devions tourner en extérieurs, il se mettait à pleuvoir ! Du coup, nous n'avons pu faire que deux ou trois plans par jour. C'était vraiment très frustrant.

**Je crois savoir que vous avez également eu des problèmes avec votre directeur de la photo et que vous avez dû en changer...**

Oui, c'est vrai, ça n'a pas fonctionné avec le directeur de la photo australien. Nous n'avions pas assez discuté ensemble avant le tournage. Nous tournions en scope anamorphique et il s'avère qu'il n'avait jamais tourné dans ce format. Ce qui veut dire beaucoup de temps passé à répéter, à tester pour s'assurer que tout va bien. Et puis la lumière, qui est très importante dans un film, ne correspondait pas à ce que je voulais. Bref, ça n'a pas marché, alors nous avons fait appel à un chef opérateur qui était habitué aux tournages en anamorphique...

**Terence Chang, votre producteur, dit que ce film est un peu votre version personnelle des *Enchaînés*. Qu'en pensez-vous ? Est-ce que vous trouvez que *Mission : Impossible 2* est un film hitchcockien ?**

Tout à fait ! Ce film est un hommage à Alfred Hitchcock. Tom, Terence et moi sommes din-



■ Rien de mieux qu'un peu de varappe pour qu'un agent secret garde la forme pendant ses vacances ! ■

gues des *Enchaînés* et nous voulions à tout prix y faire référence. Au début, je n'avais pas l'idée précise de faire un film à suspense romantique, dans le style des films d'Hitchcock, mais c'est venu naturellement. Je m'implique tellement dans les films que je réalise, et c'est particulièrement vrai pour celui-là, que j'ai toujours un peu l'impression d'être amoureux. C'est pour cette raison qu'une fois encore, le film se concentre sur l'histoire d'amour plus que sur l'intrigue. Je dois dire que j'aime assez le résultat, et qu'il est proche du film d'espionnage classique que nous voulions faire.

**Etes-vous un homme heureux aux Etats-Unis ?**

Je suis très heureux, je suis extrêmement heureux. Et aussi, je suis très reconnaissant. Je suis reconnaissant envers tout et tout le monde. Ici, j'ai des opportunités extraordinaires, les gens sont gentils avec moi, les studios me font confiance et on m'offre de plus en plus d'excellents scénarios ! Et puis j'adore travailler avec les

gens d'ici. Mais j'ai un autre rêve... En vérité, ce que je voudrais vraiment faire, c'est travailler dans des pays différents le reste de ma vie. Faire quelque chose d'unique, de passionnant, faire des films français, des films japonais, des films allemands, espagnols, dans la langue du pays. Voyager partout dans le monde, m'inspirer de cultures différentes, de gens différents et me faire tout un tas d'amis. C'est mon vœu le plus cher, même si d'ores et déjà, je suis heureux. J'ai une famille formidable, une fille qui adore le cinéma et qui veut en faire, un fils qui fait de la peinture... J'ai la sensation de vivre une nouvelle vie, qui n'a rien à voir avec celle d'avant. J'ai une vie privée, une belle vie, je travaille comme je l'entends et je peux m'occuper de ceux que j'aime. Bien sûr, Hong Kong me manque, mes amis me manquent, mais c'était trop de pression pour moi. Aujourd'hui, je suis heureux de démarrer cette nouvelle vie.

■ Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Sandra VO-ANH ■



Le réalisateur de *BLADE RUNNER* rate de peu le grand péplum épique, mais réussit un épatant blockbuster...



■ Maximus (Russell Crowe), le Général déchu, forcé de s'illustrer en tant que gladiateur dans une lointaine province romaine ■



# GLADIATOR

**P**arlant d'une projection-test de *Gladiator*, Ridley Scott conte une anecdote particulièrement significative : « Il y avait là une femme de trente-deux ans qui nous a affirmé ne rien savoir de l'Empire Romain, dont elle ignorait jusqu'à l'existence. Nous nous sommes dit qu'il serait bon d'y remédier. C'est dans ce genre de cas qu'une projection-test peut s'avérer utile. Nous avons donc placé un texte au début du film afin d'expliquer qui était qui, tout en détaillant certains événements de l'époque ». Cela peut paraître choquant mais c'est ainsi : aujourd'hui, à l'aube du nouveau millénaire, des gens ne savent pas ce qu'était la Rome antique. Ce qui ne veut pas seulement dire que le public américain se fout royalement de ce qui a pu survenir hors de son pays, mais aussi que l'âge d'or du péplum s'est complètement effacé de la mémoire collective du spectateur US moyen. Le moment était donc venu de relancer ce symbole absolu du grand spectacle. Dans un but éducatif ? Admettons. Mais surtout dans un but commercial évident, celui de concurrencer l'oscarisé *Braveheart* sur le terrain du « film épico-romantique avec des couilles ». Après tout, si ça avait marché pour l'Ecosse, il n'y avait pas de raison que ça ne fonctionne pas pour Rome, d'autant que l'époque véhicule un décorum grandiose, propice à séduire un public qui ne pense plus que par l'image.

L'avantage, c'est qu'on a aussi l'impression que *Gladiator* cherche à être un bon film, avec une histoire solide et un héros auquel il est aisé de s'identifier. En la matière, quelle meilleure référence que David Lean (*Lawrence d'Arabie*, *Le Docteur Jivago*), génie de la super-production historique et pourtant intimiste par son approche des personnages : « Lean savait que distraire est la première chose que doit faire un film destiné à une large audience, et il a plus d'une fois montré comment s'y prendre. Ses personnages étaient des héros d'une stature immortelle. Je pense qu'il y a aujourd'hui un retour à ce type de cinéma, même à notre époque où le loisir est une industrie géante et où toute une génération a été nourrie par la télévision, les jeux vidéo et l'internet », déclare un Ridley Scott convaincu de tenir avec *Gladiator* un projet en or massif, capable de redorer le blason d'une carrière ternie par un enchaînement de films inégaux. Car si Scott n'a jamais vraiment perdu son admirable maîtrise technique, celle-ci a peu à peu cédé la place à un style académique limite paresseux. Rien de ce que Scott a réalisé depuis quinze ans n'a retrouvé la perfection visuelle et narrative qui avait fait de *Duellistes*, *Alien*, *Blade Runner* et *Legend* des œuvres inoubliables. Et même si *1492* et *Lame de Fond* sont loin d'être désastreux, le fond du gouffre avait néanmoins été atteint par le pathétique *A Armes Egales*.

**C**'était sans compter le producteur Walter Parkes, responsable du revival du film de guerre (*Il Faut Sauver le Soldat Ryan*) et du swashbuckler (*Le Masque de Zorro*). Celui-ci fait admirer à Scott une toile française romantique du XIX<sup>ème</sup> siècle, signée Gérôme, représentant l'arène du Colisée. On y voit un gladiateur attendant que l'Empereur scelle le

**En 1964, LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN d'Anthony Mann s'effondrait au box-office et sonnait le glas du péplum, genre qui avait connu ses heures de gloire avec BEN-HUR, QUO VADIS et SPARTACUS. Trente-cinq ans plus tard, Ridley Scott tente de le revigorer avec faste, et par la même occasion de redonner un coup de fouet à une carrière partie en roue libre. Pari à moitié gagné : GLADIATOR est effectivement l'un des meilleurs films du réalisateur, sans pour autant atteindre les sommets souhaités. Chose amusante, GLADIATOR reprend la période et les personnages de... LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN. Et nous offre un héros comme seul le cinéma de genre épique sait en créer : Mad Maximus !**

destin du vaincu par un geste du pouce l'invitant à l'achever ou à l'épargner. Le réalisateur, peintre de formation, est immédiatement séduit. Il accepte sans hésiter de tourner le script concocté par David Franzoni (*Amistad*), William Nicholson (*Lancelot*)... et surtout John Logan, auteur du récent *L'Enfer du Dimanche* d'Oliver Stone, qui n'est après tout rien d'autre qu'un film de gladiateur moderne.

*Gladiator* débute en l'an 180 après Jésus Christ, soit plus de deux siècles après le règne de Jules César. Marc-Aurèle, empereur philosophe et conquérant, gouverne depuis dix-neuf ans. Le chef de ses armées a pour nom Maximus, un fermier espagnol qui n'a jamais vu Rome mais a pourtant gravi peu à peu les échelons de la hiérarchie militaire, jusqu'à devenir un général adoré par ses hommes pour sa bravoure et sa loyauté envers son empereur. Deux qualités dont il va encore faire preuve sur les rives du Danube, menant son armée contre les hordes barbares de Germanie dans une bataille sanglante qu'il remporte au prix de nombreuses vies. Vieux, malade, Marc-Aurèle confie alors à Maximus qu'il entend faire de lui son successeur. Mais ce valeureux guerrier, épuisé par ses multiples campagnes contre l'ennemi, n'aspire plus qu'à rentrer chez lui retrouver sa femme et son fils et n'a que peu d'attrance pour la politique. Marc-Aurèle a pourtant bon espoir et annonce ses intentions à son héritier Commodus, qui n'attend que la mort de son père pour s'accaparer le trône. Commodus, un jeune homme sanguinaire meurtri par un terrible manque affectif, est fou amoureux de sa sœur Lucilla, la seule personne à ■ ■ ■



■ Maximus et ses compagnons de galère découvrent, stupéfaits, l'immensité du Colisée ■



■■■ comprendre sa souffrance sans pour cela excuser son comportement de débauche. Le cœur meurtri, il assassine son père dans une mortelle étreinte et s'auto-proclame nouvel empereur de Rome, ordonnant l'exécution de Maximus qui parvient à s'échapper, mais arrive trop tard pour sauver les siens. Grièvement blessé, Maximus est capturé par un marchand d'esclaves qui le vend à Proximo, un laniste qui fait de lui un gladiateur dans une province lointaine où l'ancien général ne tarde pas à devenir l'idole de la population locale et le leader de ses compagnons d'arène. Pendant ce temps, à Rome, Commode a pris ses nouvelles fonctions et réinstalle les jeux du cirque dans l'arène du Colisée. Ceux-ci attirent des dizaines de milliers de spectateurs avides de sang frais, mais sont surtout pour Commode un moyen de s'attirer les faveurs de la plèbe, afin de contrer le Sénat qui voit d'un mauvais œil son accession au pouvoir. Une manipulation qui va se retourner contre lui lorsque Proximo et ses gladiateurs débarquent à Rome et que Maximus, désormais connu sous le nom de «l'Espagnol», devient le héros de ces jeux, l'idole de la foule et l'espoir du Sénat et de Lucilla, qui voient en lui un sauveur. Mais Commode ne l'étant pas (commode), Maximus paiera cher le prix de sa vengeance...

**M**aximus, c'est Russell Crowe (L.A. Confidential, Révélations), qui trouve ici un rôle à la mesure de son charisme exceptionnel, faisant passer par son seul regard la vulnérabilité et la féroce de son personnage, un guerrier brutal mais aussi un homme de cœur et de conviction dévoué à son empereur au point que celui-ci le considère comme son fils spirituel. Commode, c'est Joaquim Phoenix (U-Turn, 8mm), qui donne à son personnage une aura malsaine digne d'un Caligula, notamment lorsqu'il tente d'asservir sa sœur et de s'attirer les faveurs du jeune fils de celle-ci. En matière de casting, *Gladiator* est d'ailleurs inattaquable : Oliver Reed, laniste à la peau tannée par le soleil, trouve ici un glorieux chant du cygne (il est décédé peu après le tournage et le film lui est dédié). Connie Nielsen (*Mission to Mars*), belle et courageuse, dans un rôle difficile, celui d'une femme supérieure-intelligente et profondément sensible qui doit rester en retrait et maîtriser sa douleur. Et surtout un Richard Harris (*Un Homme*



■ Commode (Joaquim Phoenix) : pas vraiment l'âme d'un guerrier, mais doué avec un glaive dans la main ■

Nommé Cheval, Impitoyable) à la prestance Shakespearienne, qui fait de Marc-Aurèle une figure de légende, un roi Arthur brisé mais à l'incomparable majesté.

*Gladiator* est pourtant un film inégal, et ce pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'un tel sujet réclamait un traitement épique au rythme allant crescendo pour capter la grandeur de l'histoire contée. Mais les événements s'enchaînent trop vite, malgré un découpage en trois actes digne d'un opéra (Maximus guerrier, Maximus esclave, Maximus gladiateur), parcouru d'intrigues secondaires qui ne sont malheureusement qu'esquissées, comme les manipulations psychologiques ourdies par Commode ou l'amitié qui lie Maximus à ses frères d'arme, le tout n'étant guère amélioré par des dialogues un peu trop modernes. Ensuite, comme ce fut le cas dans 1492, les scènes dites «de voyage», qui font aussi la valeur d'un film épique, sont réduites à leur plus simple expression : l'Allemagne, l'Espagne, l'Afrique du Nord et l'Italie ne semblent séparés que par quelques kilomètres prestement parcourus. Quant à la récréation de Rome, elle est loin d'être à la hauteur de l'attente si on excepte un impressionnant Colisée : cadrages trop serrés et couleurs ternes

ôtent toute ampleur à la mise en scène, la principale victime étant l'arrivée de Commode dans sa cité, qui manque singulièrement d'apparat. Enfin, pas l'ombre d'une orgie (activité dont Commode était pourtant friand), une absence totale de références aux Dieux de la Rome antique et l'oubli volontaire du salut Romain (qui aurait fait tache dans un film financé par le producteur de *La Liste de Schindler*...) achèvent de faire de *Gladiator* un film souvent frustrant.

**E**n revanche, Scott s'en donne à cœur joie dans les scènes de combat. Celles se déroulant dans l'arène se révèlent extrêmement sanglantes, la meilleure étant sans doute celle où Maximus retrouve ses réflexes militaires et donne des ordres tactiques à ses compagnons afin d'affronter les chars qui les encerclent. Dans ces moments-là, les glaives découpent, taillent dans la chair et décapitent, les haches et les massues font exploser les crânes avec une hargne jouissive. Mais ce n'est rien en comparaison de la bataille qui ouvre le film, chaos barbare d'une puissance hallucinante porté par la musique tonitruante d'un Hans Zimmer qu'on a rarement connu



■ Commode et sa sœur Lucilla (Connie Nielsen) : un amour incestueux mais pas partagé ■



■ L'empereur Marc Aurèle (Richard Harris) : la fin du règne est proche ■



■ Proximo (Oliver Reed), un laniste qui rachète Maximus à un marchand d'esclaves ■





■ Maximus rentre dans l'arène : l'enfer du dimanche ? ■

aussi inspiré. Scott était d'ailleurs bien conscient de l'importance capitale de cette ouverture : «Le public est de plus en plus exigeant en terme de réalisme. Il attend maintenant qu'un film de guerre soit du niveau d'*Il faut sauver le Soldat Ryan*». En effet, difficile de ne pas penser au film de Spielberg, mais aussi à *Conan*, *Braveheart* et *Le 13ème Guerrier*, en voyant Maximus, suivi par son chien, lancer son cheval au galop à travers la forêt enflammée en hurlant «Roma Victor !» pour mener ses légions à l'assaut dans un carnage magistralement filmé, même si

Scott n'a pas la grâce d'un McTiernan et la précision chorégraphique de Spielberg. Et lorsqu'à la fin du film il nous est annoncé que les hommes de Maximus, qui campent aux alentours de Rome, vont envahir la cité pour exterminer la garde prétorienne, on se dit que Scott va boucler la boucle en mettant un terme à son histoire comme il l'avait entamée : dans le bruit et la fureur. Mais la rivalité Maximus/Commode se règlera finalement lors d'un duel à mort sur le sable du Colisée, où l'empereur pénètre par une voie souterraine, les boucliers

formant un rempart autour de lui...

Gladiator fonctionne ainsi. Traversé d'images fulgurantes, ambitieux dans son discours sur le pouvoir de la notoriété et de l'entertainment, louable dans son refus d'occulter l'arrière-plan politique au profit d'une simplification qui aurait pu sembler de bon aloi dans un film destiné au grand public, mais parfois décevant au point d'agacer par ses partis-pris narratifs hasardeux et sa mise en images engourdie par une symbolique qui se juxtapose mal à la clarté du propos énoncé par ailleurs. Une chose est cependant certaine, c'est que ceux qui n'ont jamais vu *Ben-Hur* en salles ne vont pas en croire leurs yeux, et c'est sans doute le but que ce styliste maladroit de Ridley Scott s'était fixé. Quant aux autres, on leur permettra de se souvenir de ce que le péplum a été et de rêver à ce qu'il aurait pu être si un véritable virtuose de la mise en scène avait été aux commandes de *Gladiator*.

Alors que *Gladiator* s'apprêtait à fracasser le box-office américain, dans la nuit précédant sa sortie sur les écrans s'éteignait Steve Reeves, star du péplum italien des sixties. C'est comme si les premières lueurs de l'aube suivant sa mort lui rendaient un vibrant hommage.

■ Cédric DELÉLÉE ■



■ Les archers au turbin lors de la grande bataille qui ouvre le film ■

UIP présente Russell Crowe dans une production Universal Pictures/DreamWorks Pictures/Scott Free *GLADIATOR* (USA - 2000) avec Joaquim Phoenix - Connie Nielsen - Oliver Reed - Derek Jacobi - Djimon Hounsou - Richard Harris photographie de John Mathieson musique de Hans Zimmer & Lisa Gerrard scénario de David Franzoni - John Logan - William Nicholson produit par Douglas Wick - David Franzoni - Branko Lustig réalisé par Ridley Scott

21 juin 2000

2 h 35



# L'ÉTÉ

# FANTASTIQUE

■ Par Rafik DJOUMI & Stéphane MOÏSSAKIS ■

Depuis l'énorme succès au box-office, américain comme français, des SCREAM, de MATRIX, de SIXIÈME SENS et de SLEEPY HOLLOW, le cinéma fantastique semble être

redevenu un genre qu'il n'est plus honteux de côtoyer et d'apprécier. La preuve, alors que quelques-uns des films d'action les plus attendus sont déprogrammés et repoussés à la rentrée (60 SECONDES CHRONO avec Nicolas Cage ne sortira que fin août et ROMÉO DOIT MOURIR avec Jet Li pointera le bout de son nez en septembre, si tout se passe bien), un grand nombre de productions estampillées «fantastique» vont débarquer dans les salles à un rythme

imaginait déjà sortir directement en vidéo (FORTRESS 2, LA SAGESSE DES CROCODILES, SUPERNOVA), et même un film d'anticipation français (FURIA)... Il y en

aura vraiment pour tous les goûts ! Pour les fans de comic-book (X-MEN), pour les amateurs de monstres

en tous genres (LAKE PLACID, KOMODO), pour les inconditionnels de Paul Verhoeven (L'HOMME SANS OMBRE) et même pour ceux qui veulent se distraire au détour d'une comédie qui se moque des slashers (SCARY MOVIE).

Cet année plus que jamais, on va vraiment avoir l'impression de replonger quinze ans en arrière, quand tout et n'importe quoi de «fantastique»



■ Vin Diesel dans Pitch Black : pas le genre à s'enfermer dans les salles de cinéma quand il fait beau dehors ! ■

remplissait les salles en période estivale. La belle époque, quoi !

frénétique. Des bonnes surprises (PITCH BLACK, THE NAMELESS), des séries B (DESTINATION FINALE, THE CROW 3), des titres qu'on n'attendait plus et qu'on

Damien GRANGER



## FURIA

**M**algré l'éclosion des Jan Kounen, Matthieu Kassovitz et autre Christophe Gans, le cinéma de genre français piétine encore. Cela n'empêche pourtant pas le jeune Alexandre Aja de se lancer dans l'aventure avec un premier long métrage au titre évocateur : *Furia*.

Dans un futur proche, où toute forme d'expression est réprimée par un régime fasciste, Théo (Stanislas Méhar) tente de se sentir libre. Pour cela, il sort tous les soirs pour tagger les murs de la ville, risquant sa vie à chaque instant. Une nuit, il rencontre Elia (Marion Cotillard), elle aussi éprise de liberté et dont il tombe fou amoureux. Mais dans ce monde totalitaire, l'amour de ces deux hors-la-loi peut-il s'exprimer sans fard ?

On l'aura compris, *Furia* s'annonce comme un film profondément humaniste, à la portée universelle. De ce fait, Alexandre Aja et son scénariste Gregory Levasseur se placent en marge de la production française, toujours prête à se reluquer le nombril. Avec six semaines de tournage et un maigre budget de dix millions de francs, les duettistes prouvent qu'il est possible de faire du vrai cinéma d'anticipation en France. Qu'il est possible de délivrer un message sans faire de concessions au sacrosaint Prime Time des chaînes de télé. Face aux autres films de genre français de l'année (les très attendus *Pacte des Loups* et *Rivières Pourpres* de Gans et Kassovitz), on espère qu'ils trouveront leur voie. Ce ne serait que justice.

■ S.M. ■

(Sortie le 9 août)



■ Alex Corvis (Eric Mabius) et Erin Randall (Kirsten Dunst) pour une nouvelle vengeance d'outre-tombe ■

THE CROW 3  
SALVATION

**L'**un des mythes les plus récents et les plus lucratifs du cinéma fantastique (un comics d'origine, deux longs métrages et une série télé) s'agrandit avec ce troisième opus qui semble s'inscrire dans la lignée des précédents, à savoir sombre et baroque. Pour *The Crow 3 - Salvation*, les producteurs Edward R. Pressman et Jeff Most constituent une nouvelle équipe. Bharat Nalluri (*Killing Time*) succède à Alex Proyas et Tim Pope à la réalisation, tandis que Eric Mabius (*Sexe Intentions*) se fond dans la peau d'Alex Corvis, le nouvel oiseau de nuit. L'équipe change mais l'intrigue reste sensiblement la même, jugez plutôt. Alex, injustement accusé du meurtre de sa petite amie, est con-

damné à mort et électrocuté le soir de ses 21 ans. Le masque qu'il porte fond lors de l'exécution, marquant son visage du fameux maquillage bien connu de tous. De retour à la vie, il va tenter d'élucider le mystère qui plane autour de la mort de sa bien-aimée. Avec l'aide de la jeune Erin Randall (Kirsten Dunst, vue dans *Small Soldiers*) et du corbeau qui l'accompagne, Alex découvre que la police ne serait pas étrangère à l'affaire. L'heure est donc venue pour lui de régler ses comptes.

Les fans attendent ce film au tournant. Déçus, pour la plupart, par la tournure que prend le mythe, notamment au travers d'une série télévisée plus que médiocre, ils espèrent un film rendant hommage à Brandon Lee, l'interprète originel. Nous aussi...

■ S.M. ■

(Sortie le 28 juin)

## THE NAMELESS

**P**résumé en compétition au dernier festival de Gérardmer, *The Nameless* de l'Espagnol Jaume Balagueró a raflé un nombre important de prix (quatre au total). A croire que tout le désignait pour obtenir la récompense ultime, le Grand Prix, qui a finalement échoué dans la poche de David Koepp et de son *Hypnose*.

Quoi qu'il en soit, le réalisateur prend d'énormes risques pour un premier film qui s'annonce sacrément glauque et violent.

Claudia et son mari redoutent le pire lorsqu'ils constatent la disparition de leur petite fille. À raison puisque la police découvre son cadavre quelques jours plus tard. Sombrent dans la dépression, le couple se sépare. Cinq ans plus tard, Claudia reçoit pourtant un coup de fil... de sa propre fille qui appelle à l'aide. Aidée par un ancien flic et un journaliste de gazette type *Infos du Monde*, elle mène l'enquête et glane de précieuses informations auprès du redoutable Santini, un serial-killer incarcéré qui semble en savoir long sur la disparition de son enfant.

Si *The Nameless* s'avère risqué, c'est bien parce que Jaume Balagueró s'est décidé à ne rien cacher. De la séquence d'ouverture qui détaille la découverte du cadavre de la jeune fille jusqu'aux violents flashes qui harcèlent les pensées de Claudia, le réalisateur ne fait rien pour s'attirer les faveurs du grand public. Et pourtant, son film risque d'en fasciner plus d'un. Et si le fait que Balagueró se réclame de David Fincher et de son *Seven* ne vous émeut pas davantage, on ne peut plus rien pour vous.

■ S.M. ■

(Sortie le 23 août)



■ Récompensé dans de nombreux festivals, *The Nameless* s'apprête à perturber le public français ■



■ Théo (Stanislas Méhar), le tag comme message d'amour et passeport pour la liberté ■



## POSSESSED

Un petit film d'horreur danois, ça vous tente ? Je vous laisse dix secondes pour réfléchir... Bon, pour ceux qui restent, précisons que **Possessed** fait partie de ces films qui surfent sur l'incontournable ambiance fin de siècle pour renforcer la crédibilité de son intrigue.

Un mystérieux voyageur roumain débarque à Copenhague lors d'une coupure d'électricité qui plonge la ville dans l'obscurité générale. Très malade, l'étranger est admis dans un hôpital et meurt des suites d'une infection virale qui présente des similitudes avec les symptômes du virus Ebola. Très intrigué, Sorren, un jeune professeur, décide de s'envoler pour la Roumanie lorsqu'il apprend qu'un cas similaire vient de se déclarer à Bucarest. Aidé par sa compagne Sarah, il va tenter d'enrayer une éventuelle épidémie.

Le réalisateur Anders Ronnow-Klarlund compte énormément sur l'élément fantastique (à ne pas révéler, donc) pour créer la surprise... Présenté en compétition au dernier Festival de Gérardmer, son film ne semble pas avoir convaincu le jury qui ne lui attribue aucun prix. Est-ce vraiment un bon signe ?

■ S.M. ■

(Sortie le 19 juillet)



■ Le docteur Evers (Angela Bassett) examine le Capitaine Marley (Robert Forster), qui n'a apparemment pas la frite ■

## SUPERNOVA

Avec son casting hétéroclite (James Spader, Angela Bassett, Robert Forster, Lou Diamond Phillips, Robin Tunney), son budget gargantuesque et ses centaines de plans d'effets spéciaux, **Supernova** fait partie de ses projets à la logistique complexe, susceptibles de très vite tourner au cauchemar. Pas de problème, le réalisateur Thomas Lee a l'habitude de gérer ces projets grandiloquents puisqu'on lui doit déjà quelques séries B sympathiques comme **Apocalypse Now**, **Le Parrain**, **48 Heures** ou encore **Le Gang des Frères James**. Mais comme on ne vous la fait pas, vous avez deviné que Thomas Lee est un bon gros pseudo qui tâche, et qu'il remplace efficacement celui d'Alan Smithee décidément trop connu (au fait le vrai Alan Smithee est mort et tout le monde s'en fout). C'est donc Walter Hill qui entama la réalisation de ce néo-**Alien** mystique où l'équipe médicale du Nightingale 229 reçoit un signal de détresse

qui signe sa perte. Après avoir sauvé le mystérieux Karl Larson (Peter Facinelli), le vaisseau est pris dans une tempête cosmique, entraîné par le champ gravitationnel d'une étoile sur le point d'imploser. Et tandis que les membres de l'équipage périssent mystérieusement un à un, les survivants luttent contre les éléments pour sortir de ce qui s'annonce comme une supernova (d'où le titre, apparemment). Quand on pense que Walter Hill refusait de réaliser **Alien** pour cause d'effets spéciaux, on imagine que ses rapports avec **Digital Domain** (maison fondée par un certain James Cameron) n'ont pas dû être de tout repos. Ceci n'explique pourtant pas la panique de la MGM, qui dépêcha Francis Ford Coppola pour terminer le projet in extremis. Ce qui laisse augurer d'une superproduction bancal et bourrée d'effets spéciaux, qu'on ira voir avec joie parce qu'on est vraiment irrécupérables.

■ R.D. ■

(Sortie le 12 juillet)

## LA SAGESSE DES CROCODILES

Le mythe du vampire offre des variations infinies. Alors qu'on pouvait croire que l'œuvre d'Anne Rice avait fait le tour du néoromantisme à longues canines, **La Sagesse des Crocodiles** pose une nouvelle condition : un vampire peut-il aimer sa proie ? Emprunt d'existentialisme et admiratif du cinéma de Kieslowski (**Tu ne Tueras point**), le réalisateur Po Chich Leong concentre une intrigue simple sur deux personnages aux ramifications complexes. Jude Law y interprète avec conviction le médecin Steven Griscz, un vampire à la damnation bien particulière puisqu'il ne peut se nourrir que de femmes amoureuses de lui. Séduisant par la force des choses, cultivé, raffiné, sa chasse est une longue stratégie de la séduction. Jusqu'au jour où le destin le met face à Anne Levels, fille fragile, asthmatique, et que le pauvre Steven soit victime du sentiment qu'il redoute plus que tout au monde. Tombé éperdument amoureux, il ne peut bien sûr se résoudre à tuer Anne, et va donc déperir à petit feu par amour. Ayant affermi sa technique à la télévision britannique, Po Chich Leong met tout en oeuvre

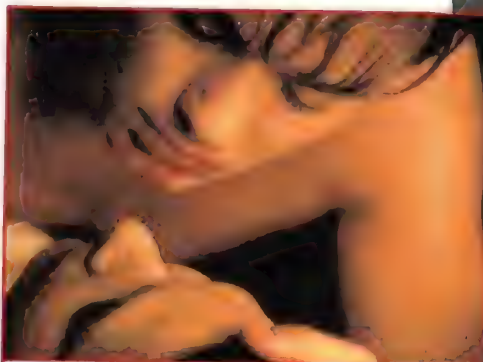
pour faire de sa tragédie un film fortement visuel, et rester dans l'étroite limite impartie par son budget de cinq millions de dollars. En concentrant sa mise en scène sur des regards, des gestes et des détails généralement occultés, il redonne une certaine verve au terme pourtant redouté de «cinéma intimiste». Ne s'y trompant pas, la critique l'encensa à l'édition 1999 du Festival de Gérardmer.

■ R.D. ■

(Sortie le 16 août)



■ La vaine tentative de sauvetage d'un voyageur porteur d'un mystérieux virus ■



■ Steven Griscz (Jude Law), un Casanova de vampire pas à l'abri d'un coup de foudre... ■





■ Jean Grey/Phoenix (Famke Janssen) : une super-mutante aux super-pouvoirs psychiques ■

**A** chaque conversion de bédé phare en blockbuster, les mêmes questions, les mêmes angoisses, reviennent hanter les nuits des fans. Quel design ? Quels costumes ? Quels personnages ? Quel ton ? Side-kick comique ? En guise de valium, la Fox a déployé sur le Net une vaste opération de réconciliation, histoire de faire comprendre à ces sympathiques monomaniaques qu'il n'y avait pas la moindre raison de s'alarmer. Mais après les stroboscopes, les paillettes et les castafiores de Joel Schumacher sur les deux derniers **Batman**, Hollywood et comic-book se regardent avec des pointes de méfiance. Si **Blade** et surtout **Matrix** ont confirmé qu'un compromis de deux univers existait bel et bien, le projet **X-Men** leur est largement antérieur. C'est sur la seule base de son **Usual Suspects** que le réalisateur Bryan Singer fut engagé, il y a maintenant quatre ans, pour donner vie aux super-mutants de la *Marvel*. Ignorant des techniques d'effets spéciaux que requerrait le projet, il alla traîner ses baskets sur les plateaux de **Titanic** et de **La Menace Fantôme** pour conceptualiser les 370 plans d'effets minimum que nécessitait le script de Tom DeSanto et Christopher McQuarrie. Mais, de ré-écritures en pré-prod' angoissée, le projet stagne. Singer s'éclipse le temps d'**Un Elève Doué** accueilli par un mini-scandale, et ramène sur le projet **X-Men** les foudres qui lui collent aux basques. A cette époque, les casting-directors ont accompli un boulot phénoménal en réunissant une brochette d'acteurs aux compétences inouïes, dont certains en pleine phase ascendante. Mais hélas, Russell Crowe, Edward Norton ou Angela Bassett reçoivent bientôt une défer-

## X-MEN

lante de propositions et quittent le projet. Singer se réjouit presque de ce coup du sort tant il montre de l'insistance à faire de son groupe de mutants un éventail de psychologies élaborées, portées par des visages nouveaux et donc non-identifiables. Mais s'il peut à l'occasion se révéler un véritable directeur d'acteurs (cf. Ian McKellen dans **Un Elève Doué**), il manque à Singer un film

d'action à sa filmographie qui puisse témoigner de ses compétences.

**A** lors que la paternité de **Usual Suspects** lui est dorénavant contestée au profit de son ex-monteur et ex-musicien John Ottman, les craintes des fans changent de forme et prennent la tournure d'un «et si c'était trop sérieux ?». Pourtant, la fibre mélo est au cœur de la mythologie des X-Men. Si le film s'attarde sur leurs origines, souvent

douloureuses, et leurs premiers combats face à Magneto, Toad et Sabretooth, il les met d'emblée au ban d'une société qui les redoute. Un sénateur d'extrême-droite (Bruce Davison) aux relents maccarthystes prononcés, fomenté à leur rencontre une campagne anti-mutants hystérique, folie collective que le professeur Xavier (Patrick Stewart) tente de juguler tant bien que mal. Avec un tel point de départ, **X-Men** nous garantit au moins l'essentiel : jouer la carte du premier degré et respecter les conventions d'un des univers les plus adultes et les plus complexes de la bédé US. Ce n'est pas rien, et la Fox, consciente de cette honnêteté minimale, porte tous ses espoirs estivaux sous l'égide du sigle X.

■ R.D. ■

(Sortie le 16 août)



■ Toad (Ray Park), un mutant qui rejoint le camp du méchant Magneto ■



## FRÉQUENCE INTERDITE

Le nom de Gregory Hoblit, réalisateur de **Peur Primale** et du **Témoin du Mal**, n'évoque pas que des bonnes choses. Pourtant, la lecture du synopsis de **Fréquence Interdite** provoque une excitation immédiate. Jugez plutôt : John Sullivan (l'excellent Jim Caviezel), flic de son état, n'est toujours pas remis de la mort tragique de son père Frank (Dennis Quaid), pompier casse-cou et immature durant l'été 1969. Cet été 1999, alors que de superbes aurores boréales parasitent les communications de la ville, il tombe par hasard sur la CB décharnée de son paternel et la branche pour tuer le temps et sa déprime. Le correspondant sur lequel il tombe lui semble bien allumé, s'excitant pour des matchs de base-ball qui ont eu lieu 30 ans auparavant. Et pour cause. L'homme à l'autre bout du micro n'est rien moins que son père, à quelques jours seulement de sa future disparition. En le convaincant de ne pas réitérer son erreur, John sauve donc la vie de son géniteur. S'instaure alors entre le père et le fils un dialogue à travers les âges qu'ils n'ont jamais pu avoir face à face. Mais il y a un prix à payer pour altérer le temps. Et notre héros de comprendre que la survie de son père a entraîné, par ricochets d'événements, le meurtre de sa mère par un psychopathe qui aurait dû justement mourir ce même été 69. Il ne reste aux deux hommes que très peu de temps pour empêcher ce terrible assassinat, John disposant d'informations cruciales qui apparaissent au jour le jour et au fur et à mesure que son passé se modifie.

Plongeant tête baissée dans des paradoxes temporels riches en rebondissements, le script de **Fréquence Interdite** se paye le luxe de conjuguer des émotions profondément humaines à une trépidante course contre la montre. On espère de tout cœur que Gregory Hoblit rendra justice à toutes ces bonnes idées.

■ R.D. ■

(Sortie le 2 août)



■ John Brennan (Christophe Lambert) : après la réincarcération, la ré-évasion... ■

## FORTRESS 2 RÉINCARCÉRATION

Pas d'été fantastique sans notre Christophe Lambert national qui revient avec ce **Fortress 2**, sept ans après l'original signé par l'ex-pape du gore Stuart Gordon. Accompagné de Pam Grier, ex-superstar de la blaxploitation, Totophe reprend le rôle de John Brennan qui se retrouve à nouveau poursuivi par la société Men-Tel, rendue furieuse par les précédents exploits du héros. Au terme d'une traque de plusieurs années, Men-Tel parvient à remettre la main sur John et décide de lui faire payer le prix de son insolente évasion. Pour ce faire, elle l'envoie dans sa nouvelle prison, fleuron technologique d'où il est impossible de s'échapper puisqu'elle se trouve dans l'espace. Lorsqu'il apprend que sa femme et son fils, restés sur

terre, sont en danger de mort, John va pourtant devoir redoubler d'audace et d'ingéniosité pour s'évader de cet enfer carcéral.

Réalisé par Geoff Murphy, autrefois cinéaste (Utu) et maintenant grand spécialiste des séquelles foireuses (**Young Guns 2**, **Piège à Grande Vitesse**), **Fortress 2** se doit d'être aussi déjanté que le premier épisode pour ne pas rejoindre la longue liste de sous-produits composant, à quelques exceptions près, la filmographie de son interprète principal. Le scénariste/producteur John Flock demeure confiant : « J'ai souhaité que la réalisation soit confiée à Geoff Murphy parce qu'il possède une solide expérience dans le domaine de la science-fiction et qu'il a prouvé sa maîtrise du rythme avec des films d'actions menés sans aucun temps mort ». Bon, puisqu'il le dit...

■ S.M. ■

(Sortie le 5 juillet)

## SCARY MOVIE

Il y a de la mise en abyme dans l'air avec ce **Scary Movie** qui porte le titre initialement prévu pour le premier **Scream**. Ce qui tombe bien d'ailleurs puisque le film est une parodie de la plus fameuse des sagas du slasher. Une parodie de parodie, donc. On peut faire confiance à Keenan Ivory Wayans (I'm Gonna Git you Sucka) pour apporter un peu de subversion à son bébé. « Tout le monde déteste les films d'horreur (heureusement que non !, NDR). C'est à cause de la stupidité des personnages. Du genre combien de coups de fil le tueur doit-il passer avant que la victime ne débarrasse son téléphone ? ». A tous les coups, **Scary Movie** nous apporte la réponse. Dans la foulée, le film en profite pour cartonner les plus récents succès du cinéma fantastique. Comme cette scène hilarante où le tueur évite un plateau de cuisine, à la manière de Keanu Reeves dans **Matrix**, au point de se faire un tour de reins ! Ou cette autre où le personnage de Marlon Wayans (**Supersens**) prétend voir des morts après avoir fumé un énorme joint ! La firme productrice des **Scream**, Dimension Films, espère un succès sans précédent pour leur comédie et laisse carte blanche à Keenan

Ivory Wayans, lequel se vautre dans l'humour pipi-caca et les blagues les plus graveleuses, à la manière des frères Farrelly (**Dumb and Dumber**). On ne s'étonnera donc pas de voir Carmen Electra, dans le rôle de la première victime, lâcher une caisse durant sa conversation téléphonique avec le tueur. Allez, osons le dire, **Scary Movie** sera à coup sûr le meilleur film de cet été.

■ S.M. ■

(Sortie le 2 août)



■ John Sullivan (Jim Caviezel), en contact radio avec son père, mort 30 ans plus tôt ■



■ Carmen Electra hésite sur le chemin à emprunter : prends à droite, qu'on rigole ! ■





■ Linda McKay (Elisabeth Shue) surveille les effets du sérum sur Sebastian Caine (Kevin Bacon) : pas de doute, ça marche ! (voir en bas) ■

**L**es Américains réalisent-ils la chance qu'ils ont d'avoir un Paul Verhoeven ? Evidemment non. Conspué de toutes parts pour avoir commis un manuel du savoir-vivre à l'usage de la femme américaine (*Showgirls*) et le film de SF dont la bédé rêvait depuis cinquante ans sans oser même le frôler (*Starship Troopers*), le Hollandais fou parvient pourtant à toujours retomber sur ses pieds, et charmer les pontes des studios. Il n'empêche qu'en continuant à porter sur ses épaules tous les interdits du pays, il n'est pas prêt de trouver le financement pour son projet mythique sur la vie du Christ.

## L'HOMME SANS OMBRE

**E**n attendant, cette fois-ci, c'est la Columbia qui lui tend la main pour se faire mordre. Dans *L'Homme sans Ombre*, le scientifique de talent Sebastian Caine (Kevin Bacon) parvient, avec son équipe, à développer un sérum d'invisibilité. Après des tests à grand renfort d'animaux-cobayes (le film s'ouvre sur une scène gore qui va ravir les associations de défense des petites bêtes), il ne manque plus à Caine qu'à s'injecter lui-même le produit miracle et rester sagement sous l'observation de ses collègues. Jusque-là tout va bien. Mais rappelons-le, les scripts les plus fûtés sont aussi ceux qui tablent sur des fantasmes aussi répandus qu'inavoués. Et vu que le scénariste Andrew W. Marlowe, coupable de l'odieux *Air Force One*, s'est ici carrément lâché, l'intérêt de Verhoeven pour le film était presque couru d'avance. Car, boosté par son nouveau pouvoir, Caine va très vite comprendre tout le bénéfice qu'il y a à tirer de son statut. «C'est incroyable ce que vous pouvez faire lorsque vous n'avez plus à vous regarder dans un miroir», confesse-t-il au public alors qu'il s'échappe de la surveillance médicale et parcourt la ville en quête de nouvelles sensations. Voler, espionner, mater les filles à poil et plus si affinités, Caine pète tout simplement un plomb et s'achemine tranquillement vers l'irré-

courtisée, tout Verhoeven est là. Et l'on peut raisonnablement s'attendre à ce qu'il explose les limites d'un script déjà sérieusement tangent.

**U**ne méthode couramment employée par Verhoeven consiste à tourner des scènes dans le seul but de déchaîner les censeurs. Du coup, trop occupés à charcler l'immonstrable, ces messieurs de la censure laissent souvent passer ce qui, d'ordinaire, aurait été jugé inconvenant. *Starship Troopers*, dans sa version pré-censure, comportait ainsi le viol odieux d'une figurante par les arachnides. En s'acharnant sur cette scène, le MPAA laissait fuir les geysers de sang qui occupent tout le reste du métrage. Or, un technicien de plateau de *L'Homme sans Ombre*, passablement demeuré, a jugé bon de détailler cette méthode à la presse. Arrivé aux oreilles du MPAA, ces derniers n'ont pas épargné le Hollandais. Le film a donc dû repasser plusieurs fois sur le banc de montage de Mark Goldblatt, ce qui n'a pas l'air de trop préoccuper son producteur Alan Marshall, pour qui *L'Homme sans Ombre*, en l'état, est déjà réellement troublant voire terrifiant. Jamais à cours d'invocations culturelles justifiées pour défendre son beurre, Verhoeven rappelle à nos mémoires les déclarations de Platon sur l'invisibilité (autrement dit l'impunité) et ses conséquences sur la morale et la justice des sociétés. Gare. Cet homme ne changera jamais, et nous serons bien les derniers à nous en plaindre.

■ R.D. ■

(Sortie le 20 septembre)





## DESTINATION FINALE

Ne vous fiez pas à la bande annonce racoleuse de *Destination Finale*. En insistant sur le spectaculaire crash d'un 747 qui ouvre le film, elle occulte le véritable sujet de l'œuvre, autrement plus séduisant. Pour son premier long métrage, le réalisateur James Wong est resté attaché au genre qui l'a révélé, le fantastique, tout en abordant son versant le plus décontracté, la comédie horrifique. Responsable pour une bonne partie des meilleurs épisodes de *X-Files*, maître après Dieu sur le dérangeant *Millennium*, Wong n'a pas eu jusqu'à présent de grandes occasions de se marrer. *Destination Finale* débute ainsi de manière plutôt macabre pour très vite révéler ses trésors de comique quasi-burlesque.

En partance avec sa classe pour Paris, le jeune Alex (Devon Sawa) subit un déluge de prémonitions. Pris de panique avant le décollage, il se fait expulser de l'appareil, entraînant avec lui cinq camarades et un professeur. L'avion décolle sans eux... et explose en plein ciel ! De retour dans leurs foyers, les survivants traumatisés vont réaliser peu à peu l'improbable : il n'étaient pas destinés à mourir. Du coup, la Mort elle-même se charge de rattraper son erreur. Ils mourront quoi qu'il arrive dans les jours qui viennent. Dès cet instant, tout objet ou élément de leur environnement est une menace potentielle, transformant leur paisible banlieue en un enfer pavé de pièges invisibles. Le script de Jeffrey Reddick, gros bouffeur de films d'horreur, se veut un catalogue de morts subites et la garantie de passer 1 h 30 à guetter le moindre détail de coin d'écran. Au même titre que *La Main qui Tue* (avec déjà Devon Sawa) sorti chez nous l'été dernier, *Destination Finale* fait le pari de conjuguer la franche rigolade à un stress absolument pas feint.

■ R.D. ■

(Sortie le 12 juillet)



■ Alex Browning (Devon Sawa) en plein rêve prémonitoire ■



■ Clear Rivers (Ali Larter) : la mort lui va si bien ■



■ Un crocodile de taille imposante qui ne craint pas de s'attaquer directement aux hélicoptères... ■

## LAKE PLACID

« Il n'y a pas d'adolescent dans ce film. Pas un seul ! », s'enthousiasme Steve Miner (*Halloween : 20 ans après*) à propos de son nouveau film. « *Lake Placid* est un vrai mélange de genres. Il y a de l'horreur, de la comédie, et un peu d'action. Il y a aussi du suspense et une étude de caractère assez fouillée. Et tout ça sans ados. On ne peut pas rêver mieux ! ».

Bill Pullman (*Independence Day*) et Bridget Fonda (*Jackie Brown*) partent à la chasse d'une mystérieuse entité qui hante un lac du Maine et terrorise les mémés du coin. Très vite, ils se rendent compte que c'est un gigantesque croco qui patauge dans les eaux troubles et avale toutes les vaches qui lui passent sous le dentier. Avec l'aide d'un expert en sauriens (Oliver

Platt) et de la police locale, les deux tourtereaux, réunis par l'aventure, organisent un plan pour capturer le bestiau sans l'abîmer.

Écrit par David E. Kelley, géniteur des enfants de Michelle Pfeiffer (le saligaud !) mais surtout de quelques séries télé ultra-populaires (*Ally McBeal*, *The Practice*), *Lake Placid* semble beaucoup plus s'attarder sur les vannes que s'envoient les personnages que sur les méfaits de l'animal. Un animal conçu en images de synthèse par le studio de Stan Winston (*L'Ombre et la Proie*). Quelques effets gore sont quand même à prévoir, le croco ne se nourrissant pas exclusivement de bovins mais aussi de chair humaine, comme celle de ce pauvre plongeur qui se retrouve sectionné en deux, la tripaille en évidence...

■ S.M. ■

(Sortie le 5 juillet)

## KOMODO

Il fallait s'y attendre. Avec toutes ces histoires de reptiles géants, on n'ose plus aller se baigner dans le bayou marécageux qui jouxte la rédaction de *Mad Movies*. Et voilà maintenant que le spécialiste des effets spéciaux Michael Lantieri choisit, pour sa première réalisation, de nous envoyer des dragons du Komodo dans les pattes. Lantieri, on le connaît pour avoir contribué à créer des poulets sans plume, hyper-réalistes et vraiment immenses, pour *Jurassic Park* et sa suite. Séduit par ce technicien hors du commun durant le tournage de *La Souris*, les producteurs Tony Ludwig et Alan Riche lui confient les bases du projet sur lequel ils travaillent.

L'histoire est simple, réceptacle idéal pour une bonne débauche d'effets infographiques bien sentis. L'adolescent Patrick Conally (Kevin Zegers) s'est replié dans un mutisme inquiétant depuis qu'il a assisté à la mystérieuse disparition de ses parents sur l'île de l'Émeraude. Dans l'espoir de le confronter à la cause de son blocage, le docteur Victoria Juno (Jill Hennessy) ne trouve rien de mieux à faire que de l'embarquer sur l'île maudite. Et lorsque les hautes herbes alentour se mettent à frissonner, et que des cris glaçants les mettent en garde, la pau-

vre doctresse ignore quelle entité s'apprête à fondre sur elle (Nous si ! C'est pourquoi on va aller voir le film, d'ailleurs). Comme on peut s'en douter, Lantieri n'a pas été engagé pour faire du Depleschin. Il a ainsi fait venir de véritables dragons au sein du studio de Phil Tippett (*Jurassic Park* aussi), étudiant longuement leur démarche et leur méthode pour dévorer les techniciens. Connaissant la maniaquerie du bonhomme, le résultat à l'écran devrait être plutôt convaincant.

■ R.D. ■

(Sortie le 19 juillet)



■ Patrick (Kevin Zegers) et Victoria (Jill Hennessy) n'auraient jamais dû prendre ce saurien en stop ! ■





■ Riddick (Vin Diesel) : un criminel capable de voir dans l'obscurité ■



■ Un pilote (Radha Mitchell) avec de sérieux problèmes de conscience ■

## PITCH BLACK

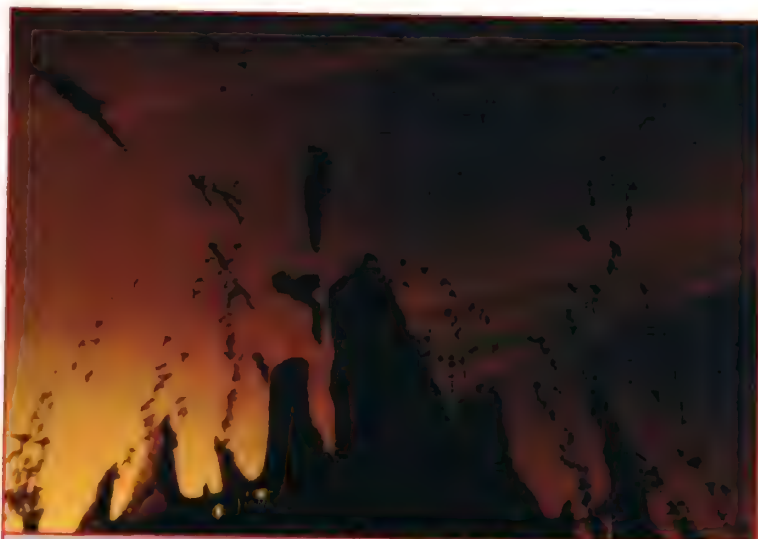
Jusqu'à présent, le scénariste-réalisateur David Twohy était prisonnier d'un sale paradoxe. Qu'il s'agisse de l'excellent *Time-scape* ou du bizzaroïde *Arrival*, ses histoires ingénieuses prenaient leur temps pour planter le décor (chose rare) avant de bouleverser radicalement les attentes du public. Ainsi, logiquement conçus pour les salles (où le spectateur n'a pas le choix de zapper de longues intros), ces films ne marchaient en définitive que sur support câble et vidéo. Et, comble de l'ironie, c'est avec le script de *Pitch Black*, dont il n'est pas l'initiateur, qu'il connaît son premier vrai succès au box-office US. Oubliant un temps l'esprit de série B maligne qui le caractérisait, Twohy reste d'obédience B-movie, mais table cette fois-ci sur la fougue et la hargne d'un pur produit de comic-book. Après avoir subi des dommages irréparables dans une pluie de météorites, un convoi de civils est contraint de se poser en catastrophe sur une planète non référencée, un endroit désertique majestueusement nourri de pas moins de trois soleils. Pour le petit groupe, la situation, déjà catastrophique, devient intenable dès lors que le criminel Riddick (Vin Diesel), prisonnier en transit, parvient à s'échapper. Il revient au pilote (interprété par Radha Mitchell) et au chasseur de prime Johns (Cole Hauser) de mettre la main sur le fugitif. Entre-temps, la découverte d'un site scientifique entièrement dévasté et les premières disparitions de certains membres du groupe attisent les craintes. Et si cette planète renfermait un danger plus terrible encore que tous ceux évoqués jusqu'alors. Les trois soleils

sières. Or, un seul membre du groupe a la capacité, suite à une opération, de voir parfaitement la nuit, celui-là même auquel personne n'est prêt à faire confiance, Riddick lui-même.

Porté par le charisme brutal de sa vedette Vin Diesel, *Pitch Black* nous ramène aux belles heures de la SF directe et sans pitié. Antidote à quinze ans de space-opera gavés de chantilly, le film de Twohy se veut imprévisible, parsemé de retournements de situation et d'une longue liste de décès douloureux. Si le noir total évoqué par son titre permet de jongler efficacement avec les restrictions budgétaires, le producteur USA Films n'a pas non plus cherché à freiner inutilement. C'est donc le Français Patrick Tatopoulos, récemment sacralisé pape du design SF, et décidément sur tous les bons coups (*Stargate*, *ID4*, *Godzilla*, *Dark City* et l'incident de parcours *Battlefield Earth*) qui prend en charge le design des grosses bêtes coupeuses de tête, réminiscence marquée des arachnides de *Starship Troopers*. Sous sa griffe et sous l'impulsion narrative de Twohy, *Pitch Black* a conquis le public américain, se garantissant une séquelle (en fait plutôt une préquelle) en à peine deux semaines d'exploitation.

■ R.D. ■

(Sortie le 19 juillet)



■ L'éclipse totale : le moment pour les bestioles carnivores de passer à l'attaque ■



# CANNES

# 2000

## de Ang Lee à Yonggary

On ne s'en doute pas forcément vu d'un poste de télévision, mais Cannes est un festival éprouvant. Entre journées bien chargées et soirées proprement arrosées, on a parfois envie de jeter l'éponge. Un sentiment que devait partager Gilles Jacob cette année, puisque l'organisateur du festival s'est retrouvé au centre d'une polémique qui aura fait couler beaucoup d'encre. On lui reprochait l'absence de « vraies » stars hollywoodiennes sur les marches du Palais. Désormais, on le saura, George Clooney n'est donc pas encore considéré comme une star. En ce nouveau millénaire, Gilles Jacob préfère créer l'événement en sélectionnant **OH BROTHER WHERE ART THOU ?** des frères Coen, **DANCER IN THE DARK** de Lars Von Trier et surtout le très attendu **IN THE MOOD FOR LOVE** de Wong Kar Wai, présenté en première mondiale alors que son mixage n'est pas tout à fait terminé. De quoi calmer ses détracteurs !

Pour notre part, on regrettera seulement que les deux véritables chefs-d'œuvre de la sélection, **TIGRE ET DRAGON** de Ang Lee et **REQUIEM FOR A DREAM** de Darren Aronofsky, soient passés hors compétition. Car niveau stars, on se contente largement de celles qui traînent du côté de la rue d'Antibes, lieu sacré du Marché du Film, où les Olivier Gruner, Julie Strain et David Carradine viennent faire la promotion de leur dernier projet en date. Le Marché, c'est l'occasion de découvrir des films qui seront distribués pour la plupart directement en vidéo, divisés entre bonnes surprises et nanars sortis de nulle-part. Dans les deux cas, la cuvée 2000 était plutôt bonne...

### YONGGARY

■ Trois ans qu'on l'attend, qu'on jubile d'avance à l'idée de voir enfin cet ersatz de **Godzilla** au flyer alléchant. « On en a bavé, mais le film est enfin prêt » annonce fièrement son producteur après avoir projeté les trois premières bobines l'an dernier au même marché pour calmer les ardeurs des impatients. Media Film International, société responsable de quelques films d'action avec les kickboxers Daniel Bernhardt et Frank Zagarino, essaie de créer l'événement et loue carrément une bonne partie de la façade du Carlton, un des hôtels les plus chers de la Croisette, afin de s'assurer un emplacement publicitaire à toute épreuve. Et ne prévoit qu'une seule projection, persuadé que les acheteurs du monde entier vont ensuite se bousculer dans les 12 m2 qui leur servent de bureau. Yonggary sera finalement montré tous les jours et ne trouvera d'émules que chez les amateurs purs et durs de Z bien gras.



■ Réalisé par le Coréen Hyung Rae Shim, Yonggary commence par la découverte par une poignée de chercheurs de ce qui apparaît comme un fossile de dinosaure. Commandée par un vaisseau extraterrestre qui stationne au-dessus de la Terre, la créature prend vie et s'en va détruire la ville la plus proche tout en subissant les attaques répétées de l'armée, qui causent encore plus de dégâts. Conscient qu'il est manipulé, Yonggary décide de redevenir gentil et fâche sévère ses créateurs, qui envoient un deuxième monstre en caoutchouc pour l'anéantir. Si le scénario n'est pas très clair et se résume à peu de choses, Yonggary amuse par son amateurisme ambiant, ses dialogues improvisés, ses acteurs pas franchement concernés par les événements et ses quelques idées folkloriques qui viennent pimenter l'action : une escouade d'hommes-roquettes armés de mitraillettes fond ainsi sur Yonggary, et un monstre voit des tentacules pousser à la place de ses bras endommagés. Terriblement kitsch, mais totalement délirant !



■ Lorsque le réalisateur japonais Shinya Tsukamoto s'essaye au film de commande, il en résulte **Hiruko the Goblin**, son projet le plus impersonnel. Il y avait donc tout à craindre de **Gemini**. Mais en acceptant d'adapter ce roman de l'écrivain Edogawa Rampo, spécialiste du polar mâtiné d'horreur, de fantastique et d'érotisme, l'auteur perturbé et obsessionnel de **Tetsuo**, **Tokyo Fist** et **Bullet Ballet** ne se perd pas, il se trouve. Sans pour autant renier ses thèmes de prédilection (le rapport à la chair, la pathologie, la métamorphose identitaire), il adopte un traitement plus classique qui marque une nouvelle étape dans sa carrière, puisqu'il fait de **Gemini** son film le plus abouti et le plus accessible au grand public.

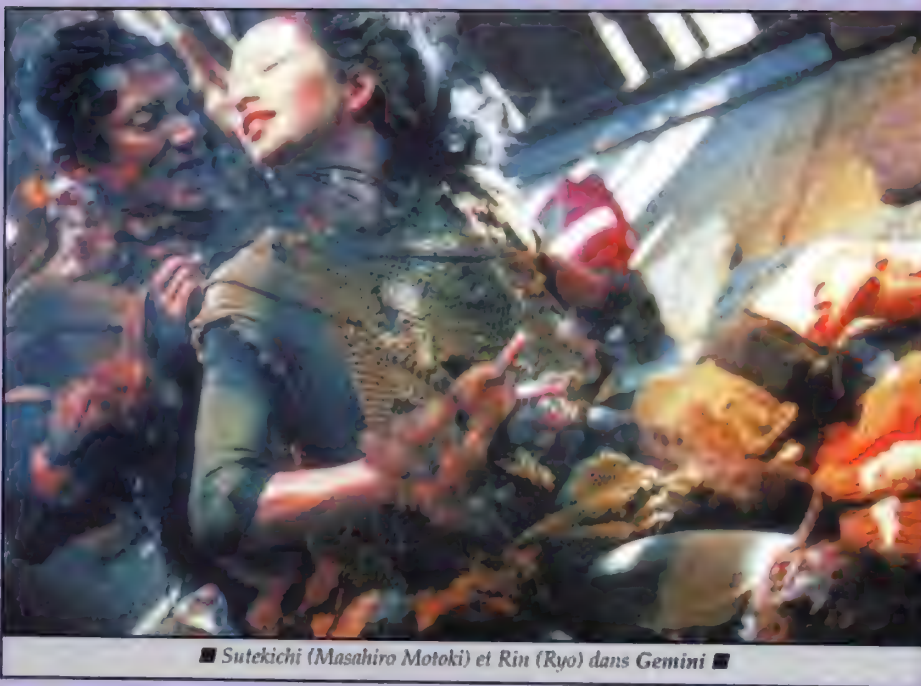
■ Thriller fantastique à la sensualité évidente, **Gemini** se déroule dans les années 20 et suit le destin tragique de Yukio Daitokuji, jeune et talentueux médecin apprécié de tous qui vit avec ses parents et sa femme Rin, frappée d'amnésie depuis un mystérieux incendie. Alors que leur demeure semble soudainement hantée, les parents de Yukio trouvent la mort, terrorisés par l'apparition d'un «monstre» à forme humaine. C'est ensuite au tour de Yukio de rencontrer le «monstre», un voyou des bas quartiers nommé Sutekichi qui le pousse au fond d'un puits afin d'usurper son identité et de s'immiscer dans sa vie. Sorte de double maléfique de Yukio, Sutekichi ne va pas tarder à lui dévoiler le terrible secret qui les lie...

■ Avec **Gemini**, Tsukamoto excelle surtout dans les antagonismes, lorsqu'il oppose la bourgeoisie à la pauvreté, optant pour deux styles de mise en scène bien distincts (calme et soignée quand il décrit l'univers de Yukio, caméra à l'épaule furieuse pour les flash-back présentant Sutekichi), ou qu'il nourrit le conflit psychologique entre les deux personnages en montrant un Yukio retourner peu à peu à l'état sauvage tandis que Sutekichi s'intègre parfaitement au milieu social du premier. Jouant sans cesse avec les couleurs et la musique, entrecoupant ses très belles images de scènes choc et agressives, Shinya Tsukamoto signe avec **Gemini** un véritable tour de force.

## THE IRREFUTABLE TRUTH ABOUT DEMONS

■ Niveau cinéma, la Nouvelle-Zélande n'est pas très prolifique mais force le respect. D'abord parce qu'elle a révélé Peter Jackson, un artisan au service du gore et du mauvais goût qui s'est rapidement imposé comme un des cinéastes les plus talentueux de la nouvelle génération avec **Créatures Célestes** et **Fantômes contre Fantômes**. Ensuite parce que les quelques films fantastique rattachés au pavillon néo-zélandais réservent souvent de bonnes surprises : **Death Warm Up**, **Le Dernier Survivant** et **Ugly** sont ainsi des denrées rares. C'est donc avec une certaine excitation qu'on s'apprête à découvrir **The Irrefutable Truth about Demons**, surtout qu'il est précédé d'une excellente réputation.

■ Le premier film de Glenn Standring s'intéresse au cas du Dr Harry Ballard, un professeur d'université qui reçoit des menaces de mort de la part d'un groupe de satanistes sous la forme d'une cassette vidéo. Persuadé qu'il s'agit d'un canular, il rentre tranquillement chez lui pour découvrir sa fiancée pendue et vidée de son sang au milieu de son salon. Persécuté par la secte, qui se revendique de la race des démons, et victime d'hallucinations, Harry va tenter de trouver une explication rationnelle aux événements étranges qui bouleversent son quotidien...



■ Sutekichi (Masahiro Motoki) et Rin (Ryo) dans **Gemini** ■

■ Quelle déception ! **The Irrefutable Truth about Demons** est une arnaque de premier choix qui n'arrive jamais à la hauteur de la prétention de son titre. Plutôt que de rendre irréfutable la vérité sur les démons, Glenn Standring accumule les clichés et pompe allégrement **Angel Heart**, **Darklands** et les films de Clive Barker. A part quelques scènes inspirées etjoliment filmées, il n'y a pas grand-chose de positif à extraire de ce canevas franchement indigeste.

## PSYCHO BEACH PARTY

■ Présenté au dernier Festival de Sundance, **Psycho Beach Party** surfe habilement sur la vague des films d'exploitation des années 60, des «Beach Movies» qui fleurissaient alors par dizaines. Il en retrouve l'essence et l'esprit en assaisonnant le tout à la sauce **Scream** avec un humour décalé hérité des **Austin Powers**, passages psychédélics à l'appui.

■ La très complexée Florence «Chicklet» Forest découvre le cadavre d'une jeune fille assassinée

dans un drive-in. Ses vacances s'en trouvent perturbées par l'enquête de la police, dirigée par le Capitaine Monika Stark, très suspicieuse à son égard. Il faut dire que Florence est victime de trous de mémoire qui ne jouent pas vraiment en sa faveur, du genre : «Je ne sais plus du tout où j'étais au moment du crime». Comme alibi, ça craint. Pour se changer les idées, elle décide d'aller faire un tour sur la plage et sympathise avec une bande de surfers qui n'ont d'yeux que pour les gros nibards de sa copine. Vexée, elle s'attire les faveurs de leur leader, le Grand Kanaka, et devient la mascotte du groupe. Quand ses nouveaux amis commencent à tomber comme des mouches, Florence remet en question son innocence et s'interroge sur son état mental.

■ Réalisé par Robert Lee King pour **Cinemavault**. Com. **Psycho Beach Party** est un «whodunit» traversé par quelques dialogues hilarants et des personnages hauts en couleur. Il y a Florence, une jeune fille réservée et caractérielle qui se transforme régulièrement en véritable garce, le Grand Kanaka, un Robinson Crusoe qui se prend pour Indiana Jones, Bettina Barnes, une bimbo starifiée par quelques films d'horreur fauchés, ou encore le Capitaine Monika Stark, un travelo qui entretient des rapports ambigus avec le Grand Kanaka. Autant de suspects pour ce film gentiment gore et franchement farfelu.



■ Harry Ballard (Karl Urban) dans **The Irrefutable Truth about Demons** ■





## FATAL CONFLICT



■ **Dead Fire, Déviants, Escape Velocity, Lethal Target, Last Stand, Starfire Mutiny...** Président de *North American Releasing*, Lloyd A. Simandl délaisse les séries des *CrackerJack* et des *Chained Heat* pour un genre qui semble aujourd'hui autrement plus rentable puisqu'il réalise avec *Fatal*

*Conflict* son septième «Piège de Cristal dans l'espace». Des films fortement influencés qui empruntent aussi parfois des éléments au *Calme Blanc* de Philip Noyce. Des films aux histoires similaires, tournés à la chaîne avec la même équipe technique, dans les mêmes décors, et qui recyclent sans vergogne des effets spéciaux déjà maintes fois utilisés.

■ Seul changement notoire d'un film à l'autre, les têtes d'affiche. Succèdent ainsi à C. Thomas Howell, Patrick Bergin et Joe Lara les «has been» Leo Rossi, Jennifer Rubin, Miles O'Keefe et Kari Wuhrer, cette dernière dans le rôle d'une Nikita légèrement vêtue qui se voit assigner la mission d'arrêter Conrad Nash et sa sœur incestueuse Carla, terroristes notoires et trafiquants de diamants, les pierres précieuses étant la seule monnaie courante dans un Los Angeles futuriste et totalitaire. Echappés de prison et fermement décidés à dominer le monde, la famille Nash entreprend de faire s'écraser un vaisseau spatial bourré d'explosifs en plein cœur d'Hollywood.

■ Malgré un sentiment de «déjà vu», *Fatal Conflict* fait illusion et arrive encore à être distrayant. Il faut dire que Lloyd A. Simandl mène son intrigue tambour battant et connaît la recette sur le bout des doigts : plein de filles à moitié nues, juste ce qu'il faut de personnages sadiques et de nombreux shoot'em up forment le noyau dur de cette agréable série B extirpée de justesse à la catégorie des nanars.

## THEY NEST



■ Chirurgien à Boston, le Dr Ben Cahill a plongé dans l'alcoolisme après sa rupture douloureuse avec sa femme. Son travail s'en ressent et son supérieur l'oblige à prendre quelques jours de vacances. Il part donc se reposer dans une maison dont il a hérité, retranchée sur une

petite île au large du Maine, au grand désespoir des autochtones du coin qui n'aiment pas trop voir des intrus venir s'installer dans leur région. Jack Wald, l'électricien du village, aimerait d'ailleurs récupérer la maison et fait tout son possible pour décourager le brave docteur. Mais celui-ci se rend utile quand plusieurs personnes sont retrouvées mortes, apparemment décédées de causes naturelles bien que des morsures d'insectes jonchent leur corps. Avec l'aide de Nell Benjamin, sa seule alliée, le docteur découvre que l'île est en proie à une invasion de cafards voraces en provenance d'Afrique du Sud qui se reproduisent dans le corps humain...



■ Visuel de l'affiche de *Gunblast Vodka* ■

■ Un sujet classique mais rondement mené. Le réalisateur Ellory Elkayem et les producteurs de *They Nest* semblent avoir compris qu'on peut facilement palier le manque de budget par un scénario solide et correctement ficelé, surtout s'il comporte des personnages consistants et proches de la réalité. Dans ce cas, pas besoin de chercher à faire compliquer pour être efficace. Malgré des allures de téléfilm calibré pour M6, malgré ses quelques malheureux effets spéciaux (5 minutes en tout et pour tout), *They Nest* installe une ambiance stressante, fait monter la tension crescendo, réserve quelques surprises (les cafards subissent une mutation alors qu'on les croit anéantis) et fout la trouille à plusieurs reprises... C'est déjà ça.

## GUNBLAST VODKA

■ Angie Everhart (*La Reine des Vampires*), Götz Otto (*Demain ne Meurt Jamais*) et Jürgen Prochnow (*Un Tueur pour Cible*) réunis dans un film français ? Incroyable... mais vrai ! Ils interprètent respectivement Jane Woods, un top-modèle séquestré, Abel Rothstein, le flic chargé de la retrouver et Sacha Roublev, le kidnappeur en question, un businessman respecté qui dirige en fait un important réseau de drogue et de prostitution. Tout ce petit monde se croise dans *Gunblast Vodka*, un buddy movie trash et

mongoloïde à souhait qui marche sur les traces de *Témoin Muet*, *Tésis* et *8mm*, puisqu'il s'intéresse au milieu des films snuff dirigé par la mafia russe.

■ Flic en mission spéciale à New York, Abel Rothstein est envoyé en Pologne pour enquêter sur les disparitions mystérieuses de plusieurs top-modèles, dont Jane Woods, la femme d'un important diplomate. Une affaire pour laquelle il est associé au détective polonais de la brigade des mœurs Marek Brzezyszczkiewicz (si si !), un coureur de jupons corrompu qui collectionne les blâmes. Malgré des méthodes d'investigation qui divergent radicalement, les deux compères se retrouvent à suivre la même piste, qui les mène jusqu'au château de Sacha Roublev, une énorme bâtisse édifiée sur d'anciens souterrains qui servaient aux Allemands pendant la Seconde Guerre Mondiale.

■ Réalisé par Jean-Louis Daniel, *Gunblast Vodka* propose quelques bonnes idées, comme ces costard-cravate fans de snuff portant des masques similaires à ceux de *Eyes Wide Shut*, ou les exécutions stylisées et violentes des top-modèles. Mais le film manque singulièrement de rigueur et préfère trop souvent s'en remettre à un humour potache qui irrite plus qu'il n'amuse. Même au second degré, ça ne marche pas. ■ ■ ■



# REQUIEM FOR A DREAM

## Interview : DARREN ARONOFSKY

**Remarqué l'an passé avec l'essai expérimental *Pi*, Darren Aronofsky choisit pour son deuxième film d'adapter un roman d'Hubert Selby Jr s'intéressant à plusieurs cas de dépendance. A la drogue pour une bande de jeunes idéalistes et à une émission racoleuse pour une femme dont la vie se résume à son poste de télévision. Très inspiré, Aronofsky réalise un film choc et poignant, une descente aux enfers entre Kubrick et Lynch.**

**Pourquoi avoir choisi, après un premier film expérimental, d'adapter ce roman d'Hubert Selby Jr ?**

J'aime l'œuvre d'Hubert Selby Jr en général, et plus particulièrement «*Requiem for a Dream*» pour la dimension profondément humaine qui s'en dégage. Ses romans me fascinent parce qu'ils traitent de thèmes qui ne sont pas forcément intelligibles, détectables à la première lecture. Il faut toujours aller chercher le sens au-delà des mots, de la simple histoire qu'ils racontent. Je suis très attiré par tout ce qui demande un effort de réflexion. En tant que réalisateur, je trouvais intéressant d'essayer de comprendre et d'explorer son univers.

**En tant que fervent admirateur de l'écrivain, que pensez-vous de l'adaptation de «*Dernière Sortie pour Brooklyn*» ?**

Je ne pourrais pas vraiment vous donner un avis totalement objectif puisqu'après avoir lu ce livre, je mourrais d'envie d'en faire un film. Je l'ai donc visualisé dans ma tête et, comme nous sommes deux réalisateurs différents, les images que j'ai fantasmées n'ont pratiquement aucun rapport avec celles filmées par Uli Edel. Nous avons chacun notre propre interprétation de l'histoire. Mais je trouve que la plupart des acteurs sont incroyables, en particulier Jennifer Jason Leigh.



■ Sara Goldfarb (Ellen Burstyn) : la télé la rend névrosée au dernier degré ■

**Vous avez volontairement occulté certains passages du livre...**

C'est un défi intéressant d'adapter un roman de 300 pages en un scénario qui n'en fait que 90. Vous devez d'abord saisir et définir l'essence même de l'histoire, puis les éléments qui en font la particularité. Ainsi, votre film sera riche et cohérent. Sinon, il ne vous reste plus que la trame et vous perdez de vue l'intérêt principal de l'œuvre, son argumentation. C'est un travail complexe, proche du processus de montage, qui est ma partie préférée dans la fabrication d'un film. Ce qui est amusant, c'est que lorsque j'ai contacté Hubert pour lui soumettre le projet du film, il m'a dit qu'il avait lui-même écrit un scénario de son propre livre il y a quinze ans, qu'il l'avait envoyé à un producteur et que ce dernier l'avait égaré. Après l'avoir retrouvé, nous nous sommes rendus compte que nous étions en parfaite osmose, puisque nous avions l'un comme l'autre, mais chacun de notre côté, choisi d'enlever les mêmes passages.

**Le personnage interprété par Ellen Burstyn développe une dépendance malade à la télévision. Vous avez déjà rencontré de pareils cas de téléphagie aiguë ?**

Bien sûr ! Vous savez, aux Etats-Unis, c'est une pratique courante de regarder la télévision sans interruption. Il y a encore peu de temps, je la regardais 10 heures par jour, ce qui est énorme. Les gens sont constamment devant la télé, avant et après le travail, jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Et ceux qui ne travaillent pas se gavent de programmes toute la journée. C'est un phénomène bien réel et un des grands drames de notre époque. Certaines personnes vous diront que les effets de cette dépendance sont moins néfastes que certaines drogues, mais en y réfléchissant bien, quelle est la différence entre passer son temps à planer et le perdre devant une émission stupide ? Au bout du compte, le résultat est plus ou moins identique. Le processus de lobotomie est enclenché dans les deux cas.

**Vous montrez les effets de la dépendance sans retenue. Les jeunes vivent une descente aux enfers morbide et le personnage d'Ellen Burstyn subit une transformation physique sans précédent. Vous n'avez jamais eu peur d'aller trop loin et de choquer les spectateurs ?**

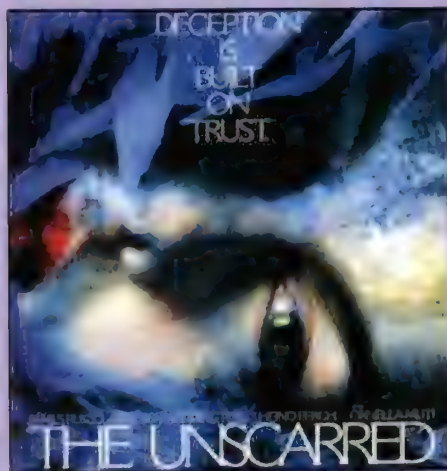
*Requiem for a Dream* va choquer beaucoup de gens, ça ne fait aucun doute. Pas seulement pour ce qui est montré, mais aussi pour les sujets qui y sont abordés. J'espère même qu'une partie du public sera choquée, car ça voudrait dire qu'ils ne sont pas restés insensibles au film, qu'ils ont été interpellés quelque part. Il y a moyen de choquer les gens dans le bon sens du terme, c'est-à-dire en mettant le doigt sur un point sensible. C'est précisément la vocation du film. Avec *Requiem for a Dream*, notre objectif n'est pas de tenir tête aux blockbusters du moment, mais de faire un film différent, qui soulève une problématique et qui donne à réfléchir. En faisant *Requiem for a Dream*, je me suis assuré que le film puisse être vécu comme une expérience par les spectateurs, qu'elle soit bonne ou mauvaise, et qu'il provoque chez eux des émotions qu'ils n'avaient encore jamais ressenties dans une salle de cinéma. Je veux leur faire partager ce que j'ai moi-même éprouvé en découvrant le roman. Pour l'instant, les premières réactions que nous avons recueillies vont dans ce sens.

■ Propos recueillis et traduits par Damien GRANGER ■



■ Harry Goldfarb (Jared Leto), une jeune idéaliste grand consommateur de drogues ■

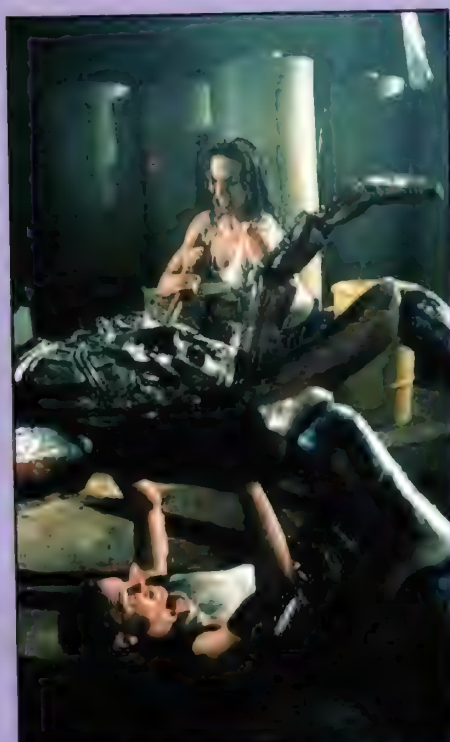




## THE UNSCARRED

■ Il y a des réalisateurs qui, sortis de leur élément, perdent tout point de repère. Prenez le cas d'Abel Ferrara. Loin de son New York natal qui l'inspire tant, il réalise *Body Snatchers*, un film intéressant et esthétiquement louché, mais pas très identifiable cependant de la part de l'auteur de *King of New York* et *Nos Funérailles*. Mais il y a pire exemple. Buddy Giovinazzo, un autre new yorkais, vient le prouver. Maintenant qu'il a élu domicile en Allemagne, le réalisateur de *Combat Shock* et *No Way Home* change son fusil d'épaule, retourne sa veste. Sa mise en scène, autrefois percutante, a perdu de sa verve. Désormais molle et théâtrale, elle semble plus volontiers influencée par la série *Derrick*. La laideur de l'image et la monotonie des acteurs appuyant encore un peu plus cette théorie. Son nouveau film, *The Unscarred*, s'inscrit ainsi dans la catégorie «thriller en huis clos soporifique et barbant».

■ Quatre amis se retrouvent vingt ans après un casse qui a mal tourné pour renouer les liens. L'un d'entre eux, très rancunier, a bien du mal à digérer d'avoir été abandonné, grièvement blessé, par ses compagnons. Pour tirer définitivement un trait sur le passé, ils sortent s'éclater en boîte et ramènent chez eux une fille passablement saoule qui trouve la mort en tombant



■ L'araignée de *Spiders* et le crocodile de... *Crocodile* ■

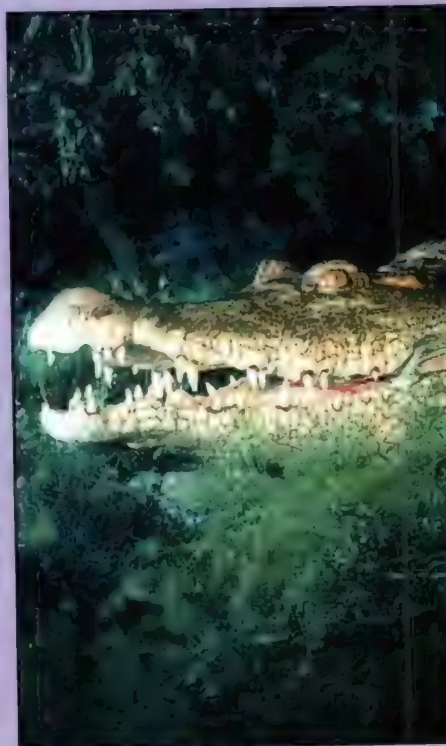
du premier étage alors qu'elle était en pleine étreinte. Accident ou meurtre ? Dans le doute, ils dissimulent le corps. Bien entendu, la tension monte, les cadavres s'accumulent et les vérités les plus dures à entendre éclatent...

■ On doit reconnaître à Buddy Giovinazzo un talent certain pour installer une ambiance claustrophobique qui cadre parfaitement avec son sujet. Malheureusement, cette version sans humour de *Very Bad Things* perd rapidement la trace de son fil conducteur. Motivé par le thème de la trahison, Buddy Giovinazzo joue trop souvent avec les faux-semblants et accumule les coups de théâtre sans vraiment en maîtriser les ficelles.

## SPIDERS & CROCODILE

■ Grands pourvoyeurs de films d'action de seconde zone fréquentés par les gros bras David Bradley, Gary Daniels et Frank Zagarino, les producteurs de *Nu Image* changent légèrement de politique et s'orientent désormais vers des films-concepts fabriqués en série et axés autour d'une même thématique. Avant les films catastrophe *Disaster*, *Panic* et *Tank* prévus pour l'an prochain, ils amorcent leur reconversion par une autre trilogie, qui met en avant des animaux dégénérés. *Spiders* et *Crocodile* succèdent ainsi au très amusant *Octopus* de John Eyres (voir précédent numéro).

■ *Spiders* de Gary Jones (*Mosquito*) renoue brillamment avec les films de monstres des années 50. Trois journalistes universitaires enquêtant sur l'existence des extraterrestres suivent quelques *Men in Black* dans un complexe souterrain, pour découvrir qu'ils conduisent des expériences pas très catholiques sur des spécimens d'araignées afin d'en faire l'arme ultime de demain... Plus drôle et efficace que *L'Invasion des Araignées Géantes* et *L'Horrible Invasion réunis*, *Spiders* ne s'encombre pas d'un scénario trop alambiqué pour plonger directement dans le vif du sujet et lâcher une araignée revancharde et gloutonne aux troussees des héros. Un film généreux en effets spéciaux, et constamment relancé par une nouvelle idée. La meilleure tombant pile au moment où on croyait le film terminé, lorsque l'araignée, désormais gargan-



tuesque, s'échappe en plein centre-ville et cause de nombreux dégâts. Et c'est reparti pour dix minutes d'action supplémentaires, jusqu'à ce que le couple de survivants la dégomme au bazooka ! Dans le genre, difficile de faire mieux.

■ D'ailleurs, *Crocodile* ne lui arrive même pas à la cheville. Réalisé par un Tobe Hooper de plus en plus intermittent du spectacle, *Crocodile* envoie une bande de jeunes écerclés en week-end sur un lac où sévit une maman crocodile mécontente qu'un groupe de pêcheurs se soit amusé à repeindre les murs avec ses œufs. Depuis, elle croque tout ce qui lui passe sous la dent. Effets spéciaux élaborés, personnages secondaires bien utilisés, une poignée de scènes gore... Tobe Hooper a beau connaître la mécanique du genre sur le bout des doigts, il hésite malheureusement sans cesse entre la série B d'exploitation avouée et le pur film d'horreur. A force de ne jamais choisir son camp, il livre un film hybride qui ne s'inscrit finalement dans aucun des deux registres.



■ Michael Ironside, toujours aussi accueillant (*The Omega Code*) ■

## THE OMEGA CODE

■ Imaginé par des fervents chrétiens, *The Omega Code* a été une des surprises du box-office américain en 1999, avec 25 millions de dollars de recettes cumulées en seulement deux semaines et dans un circuit de salles très réduit. Pas mal pour une série B qui n'en a coûté que 8 ! Surtout que sa distribution tient plus de la jaquette vidéo que de l'affiche de cinéma, puisqu'elle réunit Casper Van Dien, Michael York, Michael Ironside et Catherine Oxenberg.

■ Film millénariste, *The Omega Code* s'intéresse à un évangile perdu, le chaînon manquant qui permettrait de lire la Bible entre les lignes et d'en extraire la substantifique moelle, offrant ainsi à son heureux possesseur les pleins pouvoirs et par la même occasion la possibilité de régner sur un nouvel ordre mondial. Le Dr Gillen Lane (Van Dien), un des plus grands experts en mythologie, est employé par le Président de l'Union Européenne Stone Alexander (York) pour déchiffrer les Saintes Ecritures et déchiffrer le Code Biblique tant convoité. Ancien magnat de la communication reconverti en politicien véreux qui tend vers l'évangéliste mégalomane, Alexander compte bien se servir des transcriptions pour dominer le monde en imposant un régime totalitaire. Prenant conscience de ses sinistres ambitions, Lane décide de se révéler au grand jour, mais Alexander envoie une armée de tueurs à ses trousses...

■ Entre thriller fantastique empruntant quelques idées à *Stigmata* et film d'espionnage dans la lignée d'un James Bond (surtout *Demain ne Meurt Jamais*), *The Omega Code* n'aurait pas grand intérêt si son réalisateur Rob Marcarelli ne faisait preuve d'un véritable sens du rythme doublé d'un certain enthousiasme pour les courses poursuites et les scènes d'action en tous genres. Et c'est toujours un plaisir de retrouver Michael Ironside en exécutif grimaçant plus qu'il ne faut.

■ Damien GRANGER ■



# TIGRE ET DRAGON

## Interview : ANG LEE

Avec **TIGRE ET DRAGON**, Ang Lee rend hommage à sa manière aux films d'arts martiaux de la **SHAW BROTHERS** qui ont fait la gloire du cinéma de Hong Kong dans les années 70. Réalisateur de quelques mélés (**SALÉ, SUCRÉ, RAISONS ET SENTIMENTS**, **ICE STORM**) et d'un western (**RIDE WITH THE DEVIL**), il signe là un film d'aventures épique de toute beauté où coups de savate et combats au sabre illustrent une histoire dramatique.

Pourquoi avoir choisi de faire un film d'arts martiaux à ce moment précis de votre carrière ?

J'en ai toujours eu envie. J'ai grandi en regardant ces films, qui font désormais partie de ma culture, tout comme les romans d'amour et d'aventures, qui partagent certains points communs dans les thèmes abordés. C'est un genre très populaire en Asie, voire même populiste, qui n'a cessé de s'améliorer. Au fil des années, les films devenaient meilleurs, plus matures et diversifiés au niveau des scénarios. Et puis, comme je venais quand même de faire plusieurs films américains, tournés en anglais, je sentais le besoin de renouer avec mes origines. Lorsque j'ai découvert le livre de Wang Du Lu, j'ai su que je tenais entre les mains le projet idéal qui me permettrait d'associer ces deux envies.

Contrairement aux films d'arts martiaux auxquels *Tigre et Dragon* rend hommage, vos personnages principaux sont des femmes. Pourquoi ?

En fait, de manière générale, j'ai toujours été bien plus doué pour diriger les actrices plutôt que les acteurs ! Dans la plupart de mes précédents films déjà, les femmes tiennent une place très importante, quand elles n'ont pas les rôles principaux. Je n'ai donc fait qu'appliquer une formule qui me réussit depuis que j'ai commencé à faire du cinéma. Et je trouvais intéressant de la répéter à l'occasion de *Tigre et Dragon*, qui est un film appartenant à un genre qui s'adresse habituellement plus volontiers aux garçons. Chang Cheh par exemple, qui est la référence quand on parle de films d'arts martiaux, en a fait un genre éminemment viril, presque machiste. Pour ma part, je trouvais inté-



■ Shu Lien (Michelle Yeoh), combattante émérite secrètement amoureuse de Li Mu Bai ■

ressant d'apporter un point de vue féminin au genre, avec l'homme qui serait plus en retrait que d'habitude, comme une sorte de sage, de modèle qui les aide à trouver « la voie », cette paix intérieure enseignée par les grandes écoles taoïstes. Et c'était le sujet rêvé pour créer des personnages de femmes fortes, intelligentes et décidées, celles qui m'intéressent le plus en matière de narration.

Comment avez-vous fait pour trouver le bon équilibre entre le drame et les arts martiaux ?

Ça n'a pas été facile, mais on a essayé de garder une certaine continuité dans les émotions véhiculées. Nous avons donc chorégraphié le drame comme un combat et les combats comme un moyen pour les personnages d'exprimer leurs sentiments. Les scènes d'action sont tellement élaborées qu'elles demandaient beaucoup de temps et d'énergie. Heureusement, je disposais d'un budget et d'un planning confortables qui me permettaient de prendre le temps de réfléchir à chaque scène. Dans les années 70, les réalisateurs du genre n'avaient pas cette chance, et très sincèrement, je ne sais pas comment ils faisaient pour s'en sortir. En

travaillant avec Yuen Wo Ping, qui a chorégraphié les combats, je me suis rendu compte que faire un film d'arts martiaux est un métier à part entière, même pour le plus chevronné des réalisateurs. Je me rappellerai toujours de l'avertissement que Yuen m'a donné : « Si tu veux faire le film que tu as en tête, sache que ça te prendra deux fois plus de temps que tu ne l'imagines ». Et il avait raison. La plupart des scènes étaient supervisées par deux équipes différentes, et on obtenait parfois 200 plans pour une même séquence ! Je sais que c'est une pratique courante, mais je n'avais encore jamais eu l'occasion de travailler ainsi. J'ai aussi découvert une forme de mise en scène épurée, où les images et le montage adoptent des rythmes dansés et musicaux, comme un opéra.

C'est vrai que la chorégraphie des scènes de combat fait penser à un ballet...

C'est important que les scènes d'arts martiaux soient également narratives, et non pas purement distrayantes, qu'elles ne se limitent pas à de simples échanges de coups. J'ai appris sur mon dernier film, *Ride with the Devil*, qu'en se laissant dépasser par l'action, la cohérence du film et le développement des personnages principaux en souffrent. Les spectateurs sont alors frustrés et n'ont plus envie de prêter attention à l'histoire puisqu'elle se retrouve reléguée au second plan. Les combats nécessitent donc un traitement particulier, dont ne peut s'occuper le scénariste puisqu'il n'a aucune idée, au moment où il écrit son histoire, de la dimension de ces scènes. Il faut donc envisager chacune d'entre elles comme un film à part entière, ajouter du dialogue et faire en sorte qu'elles racontent une histoire, tout en s'assurant qu'elles s'intègrent parfaitement au reste du film.

Est-ce que vous préférez travailler avec une équipe américaine ou asiatique ?

Ça dépend des films. Je n'ai pas de préférence. Je choisis celle qui me semble la plus compétente et la plus appropriée au film sur lequel je travaille. Elles ont chacune leurs qualités et leurs défauts. Les Américains sont peut-être plus professionnels, mais c'est en même temps ce qui pose problème. Aux États-Unis, tout le monde est syndiqué et travaille donc selon un certain règlement. Les Chinois sont plus flexibles, surtout au niveau des heures de travail. Bossier 16 heures d'affilée ne les dérange pas. Ils sont totalement dévoués au projet et à son réalisateur et sont prêts à faire beaucoup d'efforts et de concessions pour le bon déroulement du film. Par contre, ils sont moins organisés que les Américains et les tournages sont souvent chaotiques. Pour *Tigre et Dragon*, je pense qu'une équipe majoritairement chinoise s'imposait !

■ Propos recueillis et traduits par Damien GRANGER ■



■ Li Mu Bai (Chow Yun Fat), un guerrier rendu invincible par une épée aux vertus magiques ■



*Indiana Jones au féminin et Lara Croft de chair et d'os, Sydney Fox joue de ses charmes dans une série d'aventure.*



■ Sydney Fox (Tia Carrere) et son assistant Nigel Bailey (Christien Anholt) traversent une falaise escarpée : le lot commun des aventuriers ! ■



# SYDNEY FOX

## L'aventurière

Sydney Fox pourrait être la fille du couple formé par Lara Croft et Indiana Jones. Une lourde hérédité et un patrimoine génétique auquel Sydney Fox n'essaie pas un seul instant de déroger. Comme Lara Croft, Sydney Fox est une «tomb raider», une aventurière sexy toujours en quête d'objets précieux, d'innombrables antiquités. Comme Indiana Jones, elle exerce dans le civil la profession d'enseignante. Professeur d'histoire, elle captive ses élèves en mettant en valeur une irréprochable anatomie lors de la reconstitution d'une danse tribale. Sous influence, Sydney Fox, *L'Aventurière* (Relic Hunter en v.o.) est née d'un calcul malin. Des séries comme *Hercule* et *Xena* faisant un carton à la télévision, les jeux vidéo *Tomb Raider* s'écoulant à des millions d'exemplaires sur le marché ludique, les risques d'une nouvelle fiction mêlant aventure et fantastique s'avéraient très limités.

Déjà associés au sein de FireWorks sur les programmes *L'Immortelle*, *Nikita*, *Pacific Blue* et *FX*, Effets Spéciaux, les producteurs Jay Firestone et Adam Haight visent juste : Sydney Fox est une série dans l'air du temps. Une série qui, paradoxalement, entreprend de dépoussiérer des valeurs, codes et clichés d'une autre époque. Des romans populaires du début du siècle, de la culture pulp et des sérials, ces films à épisodes des années 30 et 40 qui propulsaient d'intrépides explorateurs et aventuriers dans des jungles

épaisses et des temples plus riches en pièges que les antichambres du monastère de Shaolin. En clair, tout ce qui inspira Steven Spielberg et George Lucas pour la trilogie *Indiana Jones* se retrouve dans Sydney Fox. *Indiana Jones* ayant largement nourri *Tomb Raider*, la boucle se boucle d'elle-même.

Coproduct par M6, qui après *Highlander* et *L'Immortelle* conforte sa position de leader européen sur le créneau de l'aventure prime-time, Sydney Fox repose sur une formule toute simple. Au début de chaque épisode, on demande à la sculpturale pédagogue de retrouver un objet précieux. «On» désigne des employeurs aussi différents que des agents secrets gouvernementaux, des collectionneurs privés, des conservateurs de musée, des instances religieuses, des politiciens et, parfois même, des criminels. Sydney et son assistant Nigel Bailey se documentent brièvement puis abandonnent craie, amphithéâtre et tableau noir pour courir le trésor mythique sur tous les continents. Dans leurs filets, ils ramènent un peu de tout. De la guitare d'Elvis Presley perdue en Allemagne au bol de Bouddha qui se remplit

d'or, les aventuriers ratissent large dans des scénarios astucieux qui compensent une réalisation malheureusement un peu mollasse pour un tel concept. Un léger défaut que les auteurs gommeront sans doute dans la prochaine saison actuellement en tournage.



## GUIDE DES EPISODES 1ère saison

### 1 - SUR LES TRACES DE BOUDDHA (Buddha's Bowl)

Réal.: Ian Toynton. Scén.: Bill Taub.

A la demande d'une délégation de villageois, Sydney Fox et son nouvel assistant, Nigel Bailey, s'envolent pour l'autre bout du monde. Dans les profondeurs du Népal, ils doivent retrouver le bol de Siddhartha, alias Bouddha. Un objet d'apparence rustre, mais qui possède la propriété unique de se remplir d'or au fur et à mesure qu'on le vide. Mais Sydney et Nigel ne sont pas seuls en course. Se pointe également François du Marier, un malfrat que la belle aventurière connaît bien puisqu'il s'agit de son ancien amant. Plus roublard que méchant, Du Marier travaille pour le compte de Michael Chan, un financier chinois qui doit sauver la banque familiale de ses pirouettes financières...

### 2 - LE SOUS-SOL DU CRIME (Smoking Gun)

Réal.: Ian Toynton. Scén.: Frank Encarnacao.

Soixante-ans après la condamnation de son grand-père pour meurtre, un homme entreprend de

réhabiliter sa mémoire. Un seul moyen pour cela : retrouver une arme qu'aurait possédée le gangster Al Capone, un pistolet incrusté d'un diamant d'une taille exceptionnelle. A Chicago, Sydney et Nigel pistent la pierre. Dans un vieil hôtel, ancien repaire de la pègre, Nigel rencontre la fille de ses rêves, Lori. Il l'entraîne dans la cache d'Al Capone, un authentique bunker d'où les chances de s'échapper sont très minces...

### 3 - LA BOUCHE DIABOLIQUE (The Headless Nun)

Réal.: Ken Girotti. Scén.: Rob Gilmer.

De retour de mission, Sydney et Nigel se crashent non loin du couvent de Nova Scotia. Là, les religieuses d'une communauté, les Sœurs du Pardon, leur demandent un petit service : retrouver les restes de Sœur Evangéline, décapitée quelque 400 ans plus tôt. Délicat, surtout que d'autres personnes fouillent l'île en quête des mêmes ossements et du fabuleux trésor (rubis, diamants, bijoux divers) qui ne serait pas loin. Un souvenir du temps où les pirates, tel Barbe Noire, écumaient les mers et enterraient quelques cadavres avec leur trésor...

### 4 - LE DRAPEAU OUBLIÉ (Flag Day)

Réal.: David Wu. Scén.: Ian Toynton.

Sur une vieille photo jaunie, Sydney et Nigel étudient tout particulièrement un détail : un drapeau représentant un ours, celui des pionniers qui bâtirent la Californie. Une bannière supposée perdue ou détruite lors de la tentative d'invasion de l'Etat en 1846. Un seul homme prétend connaître l'emplacement actuel de la relique historique : Jake Whitney, un vieux mineur pas commode du tout. Sydney et Nigel ne tardent pas à découvrir son cadavre dans une mine d'or abandonnée. Il apparaît que le défunt cherchait à raffler la bannière. Sydney et Nigel pourraient bien connaître le même sort s'ils ne prenaient garde...

Cet épisode est mis en scène par David Wu. Monteur de John Woo (*Le Syndicat du Crime 1 & 2*, *A toute Epreuve*), Kirk Wong (*Gunmen*), Ronny Wu (*La Fiancée de Chucky*, *The Bride with White Hair*) et Christophe Gans (*Crying Freeman*, *Le Pacte des Loups*), il a également réalisé quelques épisodes des *Repentis*, série produite par John Woo, et co-dirigé *The Bride with White Hair 2* avec Ronny Wu.



# Sydney Fox, l'aventurière

## 5 - LA CORDE SENSIBLE

(Thank you very much)

Réal.: Don McCutcheon. Scén.: Jurgen Wolff.

C'est après la guitare d'Elvis Presley, l'un des objets les plus précieux liés à la légende du King, que courent aujourd'hui Sydney et Nigel Bailey. Mis sur le coup par un musicien-collectionneur, ils enquêtent de Nashville à l'Allemagne où la star a effectué son service militaire en pleine période de Guerre Froide. Rien de surprenant à ce que le prix de l'instrument soit supérieur à sa valeur purement affective : la guitare contiendrait en effet de compromettants documents. Un maître-espion de l'époque s'intéresse de près à son cas...

## 6 - LE GANT DU CHAMPION

(Diamond in the Rough)

Réal.: Don McCutcheon. Scén.: Rob Gilmer.

Rien ne va plus pour l'arrogant Frank Newhouse. Sa carrière de star du base-ball périclité sérieusement. Aucun espoir de relever la tête à moins d'enfiler le gant qui porta si longtemps bonheur à Jimmy Jonesboro, légende du base-ball des années 30 et 40. Un gant réputé magique. Sollicités par Newhouse, Sydney et Nigel, plus chien et chat que jamais, se lancent sur sa trace, un demi-siècle après son vol et la défaite de l'équipe de Jonesboro, en 1946. Mais, comme souvent, un dangereux rival se manifeste. Il s'agit de Kurt Reiner, cerveau d'un gang équipé d'un matériel ultra-sophistiqué.

## 7 - UNE FORMULE EN OR

(Transformation)

Réal.: Clay Borris. Scén.: Bill Taub.

Un officier d'une mystérieuse agence gouvernementale contacte discrètement Sidney Fox. Elle serait la seule, selon lui, à pouvoir retrouver les rouleaux de Paracelsus, des écrits qui indiquent comment transformer toute matière en or. Transportée avec Nigel dans la jungle péruvienne, Sidney se rend à l'évidence : son contact ne peut être qu'un imposteur car un autre espion revendique la même identité. Sous le feu croisé des candidats au secret des alchimistes du moyen-âge, Sydney doit surtout éviter que la formule miracle tombe entre de mauvaises mains...

## 8 - LA PIERRE DE RUNE

(Etched in Stone)

Réal.: John Bell. Scén.: Bill Taub.

Quelle n'est pas la surprise de Sidney de retrouver son vieil «ami» Stewie Harper en prétendu uni-



■ La belle Sydney à la recherche d'une porte-bonheur sportif dans *Le Gant du Champion* ■

versitaire, venu incognito lui demander son aide. Il désire que l'aventurière expertise la fortune dont on l'aurait dépossédé. Encore pleine d'illusions, Sydney ne sent pas l'embrouille. Avec Nigel, elle se rend jusqu'à une petite bourgade de Suède, siège de la légende d'un viking particulièrement féroce, Jann le Téméraire. Mais ses descendants nordiques, membres actifs d'une société secrète, se montrent particulièrement déterminés à arrêter l'aventurière...

## 9 - THE BOOK OF LOVE

Réal.: Paolo Barzman. Scén.: Jurgen Wolff.

Playboy et star internationale de football, le joli cœur Roberto Giannini rêve de posséder «Le Livre de l'Amour», un guide des rapports amoureux écrit par Casanova en personne. Très vite, Sydney Fox s'aperçoit que le footballeur compte sur cet ouvrage pour séduire sa ravissante amie et agent, Kate Crowley. Mais Giannini est-il en mesure de faire partager ses sentiments et de découvrir ce que Casanova veut dire par «amour authentique» ?

## 10 - MYTH OF THE MAZE

Réal.: Graeme Lynch. Scén.: Rob Gilmer.

En vacances à Athènes, Sydney et sa frivole assistante Claudia croisent le chemin d'un étrange individu, Stravos, un type beau comme un dieu. Sous le charme de celui qui s'avère être le fils d'un parrain local, les deux femmes commencent à croire que la breloque que Stravos brandit sous leurs yeux constitue bien la clef du fameux labyrinthe du Minotaure, redoutable prédateur de la mythologie. Trouver le repaire du monstre mi-homme mi-taureau et son trésor serait évidemment la découverte archéologique du siècle, mais en sortir vivant serait également un véritable exploit...

## 11 - IRISH CROWN AFFAIR

Réal.: Paolo Barzman. Scén.: Jurgen Wolff.

Sydney répond à l'appel de détresse de Molly, qui fut jadis son amie sur les bancs d'une école privée de Genève. Se sentant menacée depuis la disparition de Sean Bolger, découvreur d'un manuscrit indiquant l'emplacement de la couronne perdue du dernier roi d'Irlande, Brian Boru, elle oriente l'aventurière vers le clan des O'Donnell. Une famille maudite puisque, des siècles auparavant, l'ancêtre Hugh O'Donnell a trahi le souverain irlandais pour prêter allégeance au Roi d'Angleterre. Titulaires d'un secret explosif, les O'Donnell pourraient ouvrir la porte à une réécriture de l'histoire



■ Sydney brandit le glaive dans le labyrinthe du Minotaure (*Myth of the Maze*) ■

du Royaume-Uni...

## 12 - EMPEROR'S BRIDE

Réal.: Stefan Scani. Scén.: Julie Lacey.

Au cœur de l'Alaska, Sydney et son zélé assistant suivent à la trace une inestimable antiquité chinoise. Un sarcophage de jade dont un jeune empereur ordonna la fabrication quelque 3.000 ans auparavant afin que sa jeune fiancée repose en paix. Un trésor d'autant plus précieux que la défunte portait dans la tombe un extraordinaire collier en or. Aux deux chasseurs de reliques de trouver le sarcophage et de le restituer à sa mère patrie. Mais, comme de bien entendu, ils ne sont pas les seuls sur le coup. Kurt Reiner et son équipe rodent dans les parages de Moose Bay...

## 13 - AFTERLIFE AND DEATH

Réal.: Don McCutcheon.

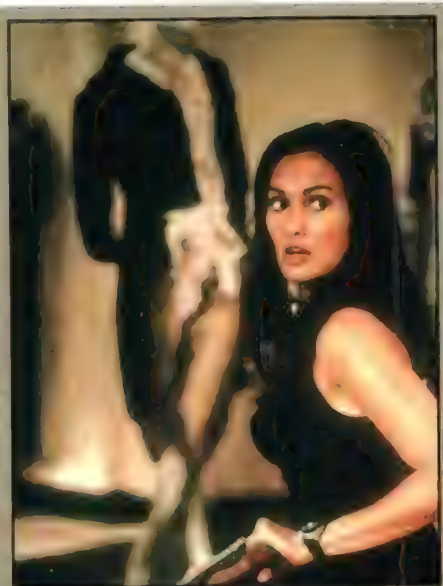
Scén.: Rob Gilmer & Bill Taub.

Apprenant que son vieil ami, Bruce Farrow, vient d'être appréhendé par la police égyptienne pour avoir profané la tombe du pharaon Thutmose III et dérobé son légendaire diamant, Sydney part pour Le Caire. Flanquée de l'inévitable Nigel, elle découvre que le coupable est en vérité Avery Ko, mercenaire et chasseur d'antiquités sans scrupules. L'enquête mène Sydney et Nigel à Amsterdam, où la pierre découpée au laser sera vendue à plusieurs acquéreurs. Un négociant lucratif, mais extrêmement dangereux : comme l'attestent les hiéroglyphes du tombeau de Thutmose III, une pareille opération pourrait provoquer de graves destructions. Mais prélevé dans la roche d'un météorite, le «diamant» n'est probablement pas ce qu'il paraît être...



Fille d'un ingénieur globe-trotter, Sydney Fox crapahute depuis sa plus tendre enfance et le décès de sa mère. Garçon manqué par la force des choses, elle s'intéresse à la fois aux langues, aux cultures et aux arts martiaux qu'elle pratique. Surnommée «petites fesses» par l'un de ses ex, elle enseigne l'Histoire de façon pour le moins anticonformiste. Elle partage volontiers un verre avec ses élèves et se passionne pour les civilisations anciennes. Selon elle «l'Histoire n'est pas un simple exercice de mémoire, c'est une aventure». Une déclaration qui est également la devise de la série qui la met en scène...

A 33 ans, Tia Carrere relance avec Sydney Fox une carrière plutôt plate malgré quelques sommets. Vilaine «bondienne» de True Lies face à Arnold Schwarzenegger avec lequel elle se livre à une valse splendide, épouse de Sean Connery dans *Soleil Levant*, chanteuse de *Wayne's World*, sorcière de *Kull le Conquérant*, cette native d'Hawaï n'a jamais vraiment percé. Active sur tous les fronts, elle produit quelques films (des polars de série B), anime un jeu vidéo (*The Daedalus Encounter*), multiplie les apparitions dans des séries connues (*Mariée... Deux Enfants*, *Les Con-*



tes de la Crypte, *MacGyver*, *Code Quantum*...). Sydney Fox, l'Aventurière devrait permettre à Tia Carrere de se remettre en selle. Elle est, à la ville, l'épouse du producteur Elie Samaha, l'un des pontes de la nouvelle mini-major Franchise.



## 14 - NINE LIVES

Réal.: Paolo Barzman. Scén.: William Gough.

Conservatrice de l'Institut Crawford, Elizabeth Ruckeyser demande à Sydney de ramener dans son établissement une statuette de la déesse-chat égyptienne Mafdet. Volée, elle a disparu dans les bas-fonds de New York où, cadavre après cadavre, l'aventurière et son second vérifient que la légende selon laquelle Mafdet tue de ses griffes quiconque se l'approprie n'est pas baliverne. A moins qu'il s'agisse d'une machination superbement organisée, destinée à faire croire que l'ancienne prophétie n'est pas simple superstition...

## 15 - AFFAIRE DE CŒUR

Réal.: Steve DiMarco. Scén.: Rob Gilmer.

Dans les highlands écossais, Sydney et Nigel recherchent un anneau d'un genre très particulier, indissociable d'une légende qui remonte au quinzième siècle. Une sombre histoire d'amour. Selon le mythe, cette bague, en présence d'une autre, garantirait aux amants une éternelle passion. C'est justement ce que désire éprouver la commanditaire des deux aventuriers. Dans un château vétuste creusé de passages secrets, la prof de charme renoue avec son ex-ami, François du Marier. Lui aussi piste l'anneau perdu, mais pour des motifs moins romantiques...

## 16 - A VANISHING ART

Réal.: Ian Toynton. Scén.: Naomi Janzen.

Prestigiateur spécialisé dans les apparitions-disparitions, Rex Rolands recourt aux services de Sydney Fox pour retrouver un sceptre autrefois volatilisé à la suite d'un tour de magie. Propriété de la famille royale de Hongrie, c'est un objet d'une valeur inestimable. Les archives de Scotland Yard mènent Sydney, Nigel et Rolands à Atlantic City, et plus précisément dans la demeure du Grand Brodsky, filou et magicien qui, au début du siècle, passa pour avoir dérobé l'emblème suprême de commandement de la Couronne. Mais la maison s'avère rapidement truffée de pièges en tous genres : manifestement, quelqu'un veut les arrêter...

## NIGEL BAILEY/ CHRISTIAN ANHOLT



Dans l'aventure, Sydney Fox joue le rôle de l'homme et Nigel Bailey celui de la femme. Affecté contre son gré auprès de la plantureuse universitaire, cet intellectuel, rat de bibliothèque, ne possède rien d'un baroudeur. Affronter des vilains cupides, ramper dans des tunnels boueux, écumer la jungle... Très peu pour lui. Raisonnable, il suit tant bien que mal Sydney dans ses missions et finit même par y prendre goût. Anglais, âgé de 30 ans, Christian Anholt s'est d'abord distingué dans *L'Ami Retrouvé* de Jerry Schatzberg en 1989, dans le rôle d'un jeune Américain dans la campagne française. Depuis, sa carrière piétine un peu. Guest-star de quelques séries populaires (*Cadfael*, *Felicity* et *Dr. Who*), il fréquente de nombreux téléfilms sans envergure. Au cinéma, rien de notable à l'exception du *Hamlet* de Mel Gibson et de *Preaching to the Perverted*, film britannique consacré aux pratiques sadomasochistes.

## 17 - LAMAE

(Possessed)

Réal.: Jean-Pierre Prévost. Scén.: Rob Gilmer.

A la demande d'un vieil ami, Eric Dalt, Sydney et Nigel foncent à Bruxelles sur les traces du Cadran de Zeus. Eric Dalt fait également part à Sydney de ses doutes sur l'identité de sa petite amie. Selon lui, elle serait une descendante de Lamae, l'une des maîtresses du Dieu des Dieux dans la mythologie grecque. Ce qui signifie qu'elle pourrait être une femme-vampire, capable d'envoûter les hommes et de les tuer. A Bruxelles, Sydney découvre que cette créature n'appartient pas qu'aux légendes.

Cet épisode de *Sydney Fox* s'offre les services de Jane March, la «découverte» de Jean-Jacques Annaud pour *L'Amant*. Le seul titre de gloire de la comédienne qui figura ensuite dans l'un des plus mauvais films de Bruce Willis (*Color of Night*) et dans une version calamiteuse de *Tarzan* où elle incarne Jane Porter auprès de Casper Van Dien.

## 18 - LE DERNIER CHEVALIER

(The Last Knight)

Réal.: André Jacquemetton. Scén.: Ian Toynton.

Mission impossible parisienne pour Sydney et Nigel. Convoqués par le conservateur de l'Institut des Antiquités, ils doivent non seulement authentifier un précieux médaillon de l'Ordre des Templiers, mais également faire toute la lumière sur son histoire à travers les siècles. Une histoire qui remonte à 1307, époque à laquelle le grand maître de l'Ordre, Jacques de Molay, se devait de cacher d'importants écrits et une épée qui, selon la légende, possède le pouvoir de rendre invincible dans la bataille quiconque la possède. La légende dit aussi que l'épée en question ne se trouve jamais loin du fameux médaillon.

## 19 - LES JOYAUX DE MARIE ANTOINETTE

(A Good Year)

Réal.: Paolo Barzman. Scén.: Martin Brossolet.

La découverte d'une véritable carte au trésor dans un jouet ayant appartenu au jeune Louis XVII, amène Sydney et Nigel en France. Leur mission : retrouver des bijoux d'une exceptionnelle beauté. Sont-ils dissimulés dans les combles du Château Halezan ? Possible dans la mesure où la bâtisse a été construite par Jérôme Halezan, l'amant de la reine Marie Antoinette. La chasse au trésor commence pour Sydney et son assistant, transportés dans les sous-sols de Paris, au plus profond des catacombes.

## 20 - MÉMOIRES DE MONTMARTRE

(Memories of Montmartre)

Réal.: Paolo Barzman.

Scén.: Rob Gilmer & Bill Taub.

Une affaire très personnelle pour Sydney Fox, très familiale aussi. Cette fois, l'aventurière universitaire doit à la fois innocenter sa grand-mère et retrouver le précieux médaillon dont elle reste toujours accusée du vol. Une accusation qui date de la Deuxième Guerre Mondiale, époque à laquelle Mamie Fox voit son amant, un espion britannique, assassiné avant de pouvoir donner à Churchill l'inestimable relique remontant à l'épo-



■ Après 22 épisodes pour autant de reliques rapportées, Sydney Fox reviendra la saison prochaine pour de nouvelles aventures... ■



Fille d'un ami du recteur de l'université où elle assiste administrativement Sydney Fox, Claudia affiche une frivolité rare. Un peu sotte mais attachante, flemmarde mais moins bête qu'elle en a l'air, cette combinaison des générations X et MTV se préoccupe davantage des dernières tendances de la mode que d'archéologie et d'histoire. Si cette «fashion victim» ignore tout du Bol de Bouddha, elle se montre en revanche incollable quand il s'agit du dernier piercing sur le marché !

Familière des programmes des chaînes Fox Kid et Disney Channel, Lindy Booth est originaire d'Oakville dans l'Ontario. Sydney Fox, l'aventurière lui offre de sortir du strict anonymat dans lequel une poignée de films (*Detroit Rock City*, *Teenage Space Vampires*), et des apparitions dans des séries (*Marshall & Simon*, *Twice in a Lifetime*) l'avaient maintenue.

que des tsars de Russie. Le médaillon, outre sa grande valeur, contient de quoi imposer un nouveau regard sur l'Histoire.

## 21 - LOVE LETTER

Réal.: Jean-Pierre Prevost.

Scén.: Elizabeth Baxter.

Sydney reçoit une requête de l'une de ses meilleures élèves, Nicole Chamfort : découvrir toute la vérité sur la composition de sa famille. En clair, remonter jusqu'à la Révolution Française durant laquelle deux de ses lointains ancêtres se seraient mariés dans un petit village, Sainte Agnès sur Loire. Une union suivie d'un drame puisque des Sans Culottes exécutèrent presque immédiatement le jeune époux. Si Nicole Chamfort tient à prouver ce mariage, ce n'est pas par amour de la généalogie, mais pour sauver l'antique village de l'appétit féroce d'un promoteur immobilier sans scrupule.

## 22 - NOTHING BUT THE TRUTH

Réal.: John Bell. Scén.: Bill Taub.

Sydney fait le deuil de son mentor, le Professeur Chandler. Moralement, elle se sent donc obligée d'achever l'œuvre du défunt : retrouver le Calice de la Vérité, une légendaire antiquité aux pouvoirs magiques. Façonné au treizième siècle par un mystique syrien, puis volé par le pirate Barbe Rouge, le Calice tombe ensuite entre les mains d'un diplomate français avant de disparaître totalement. C'était il y a 200 ans. Grâce aux notes du Professeur, Sydney retrouve sa trace, dans une école parisienne de cuisine où, en compagnie de Nigel et de son vieil ennemi Stewie Harper, elle s'inscrit comme élève.

■ Cyrille GIRAUD ■



## ORDINARY DECENT CRIMINAL

**M**ichael Lynch (Kevin Spacey) est irlandais, bigame, voleur et braqueur de banque. La police le sait, et Michael s'en sort toujours. Il adore les narguer, les railler. Voler est devenu une manière de faire parler de lui plus qu'autre chose. Mais ses complices commencent à se lasser de cette mégalomanie, et les offres de l'IRA pour des opérations de plus grande envergure les intéressent sérieusement. Les trahisons vont alors signer la fin du règne de Michael Lynch, mais l'homme est-il assez stupide pour finir ainsi sa carrière ?

**Ordinary Decent Criminal** va forcément souffrir de la comparaison, assez justifiée, avec **Le Général** de John Boorman. En effet, les deux films s'inspirent du destin de Martin Cahill, ce gangster irlandais qui ridiculisa de nombreuses années la loi de son pays avec ses divers «piratages». Il fut tué par l'IRA avec laquelle il refusait toute alliance. Le réalisateur Thaddeus O'Sullivan reconnaît les faits, bien qu'il n'ait pas voulu signer un film biographique de plus. **Ordinary Decent Criminal**, c'est sa version fictionnelle, presque farfelue, du Général. Avec son accent parfois pas très véridique, Kevin Spacey s'en donne à cœur joie en interprétant ce rebelle irlandais en guerre perpétuelle contre le système anglais, un homme qui en vient à perpétrer ses forfaits pour satisfaire

son égocentrisme grandissant au fur et à mesure qu'il prend conscience de sa popularité. **Ordinary Decent Criminal** oscille donc entre la comédie de voleur-braqueur surdoué et, dès que l'IRA entre en jeu, le film policier anglo-saxon sérieux. À ce moment-là, la violence apparaît, l'humour s'éclipse, comme si Thaddeus O'Sullivan voulait montrer qui étaient les vrais criminels de ces dernières années dans son pays. Le final, sans reprendre la véritable fin de Martin Cahill, voit l'organisation de Lynch s'effondrer par la faute de ces révolutionnaires en quête d'argent et de pouvoir. De ce fait, l'osmose n'est pas toujours parfaite, mais si on ne s'arrête pas à ces soucis de véracité, on pourra prendre **Ordinary Decent Criminal** pour ce qu'il est : un bon polar romanesque.

■ Stéphane THIELLEMENT ■

Pyramide présente Kevin Spacey & Linda Fiorentino dans une production Little Bird/Tatfilm/Trigger Street Productions **ORDINARY DECENT CRIMINAL** (Irlande - 1999) avec Peter Mullan - Stephen Dillane - Helen Baxendale - David Hayman photographie de Andrew Dunn musique de Damon Albarn scénario de Gerry Stembridge produit par Jonathan Cavendish réalisé par Thaddeus O'Sullivan

19 juillet 2000

1 h 32



■ Kevin Spacey ■

### Interview : THADDEUS O'SULLIVAN

*Irlandais, Thaddeus O'Sullivan est venu sur le tard à la mise en scène, en 1990, après avoir commencé au début des années 70 une carrière en tant que directeur de la photographie. Après plusieurs téléfilms, il arrive sur le devant de la scène avec le très acclamé **Nothing Personal**. Il retourne au petit écran et au théâtre, avant de revenir au cinéma avec **Ordinary Decent Criminal**.*

**Vous vous êtes inspiré de la vie de Martin Cahill pour une bonne partie de votre film, en y intégrant des éléments purement fictifs. Vous ne souhaitiez donc pas faire une biographie ?**

Non. À l'origine, on avait les droits d'un livre sur Martin Cahill. Quand on a travaillé sur le scénario, on s'est rendu compte qu'on avait tellement écrit sur lui qu'on ne savait plus distinguer le vrai du faux. On s'est donc éloigné du bouquin, créant un personnage en grande partie inspiré par Martin Cahill, mais pour une histoire finalement inventée, avec d'autres personnages, d'autres actions, une autre fin aussi. On ne pouvait donc plus l'appeler Martin Cahill.

**Malgré cela, on a encore en mémoire le film de John Boorman sur Cahill, **Le Général**. Ce n'était pas intimidant d'arriver après ?**

Bien sûr, j'ai vu **Le Général**. Boorman a repris les droits du livre après nous. Son but était vraiment de coller au plus près de la réalité. Heureusement pour mon projet, son adaptation était différente de la mienne. John devait faire le film très rapidement pour diverses raisons : un budget serré, une sortie annoncée, et un tournage en noir et blanc qui pouvait être remis en cause par les producteurs. Nous avons eu alors un choix à faire : devions-nous continuer notre projet, avec son histoire telle que je la voyais, les acteurs que je voulais, ou devions-nous tout abandonner ? Après avoir lu le scénario de Boorman, nous avons décidé de continuer, car j'étais sûr que les deux films seraient vraiment différents à la fin. Je suis conscient qu'on ne pourra pas empêcher les rapprochements. Car mon film utilise quand même des anecdotes propres à Martin Cahill, à sa vie, mais mon approche est à des milliers de kilomètres de celle de Boorman. Maintenant, il y a aussi le fait que si j'avais pensé que des millions de personnes iraient voir **Le Général**, jamais je n'aurais fait **Ordinary Decent Criminal**. Mais après sa présentation au Festival de Cannes, je savais que le film n'aurait pas une large audience. Même les journalistes pronostiquaient un faible succès commercial. Pour tout vous dire, un troisième film, produit par la BBC, a peu après raconté la vie de Martin Cahill du point de vue de la police ! Dans ces conditions cela me dérangeait encore moins de faire **Ordinary Decent Criminal**. Un même sujet peut engendrer des films très différents les uns des autres.

**Pourquoi avoir pris un acteur américain pour interpréter un personnage britannique si populaire ?**

Pas britannique, Irlandais ! Déjà parce que je souhaitais quelqu'un qui



■ Peter Mullan, David Hayman, Stephen Dillane & Kevin Spacey ■



comprenez l'ambivalence du personnage, sa complexité. C'est pour quoi j'ai pensé à Kevin Spacey. Vous savez, même quand on filme, lire dans le regard d'un acteur des sentiments contradictoires donne une toute puissance à l'image. Beaucoup d'acteurs vous diront qu'ils ne peuvent «jouer» qu'un sentiment à la fois. Kevin n'a pas cette limite.

*Ordinary Decent Criminal* démarre plutôt comme ces comédies policières britanniques des années 60, mais se termine de manière violente, dans le sang...

Humm... Oui. En fait, c'est la présentation du personnage qui donne ce côté humoristique. Pour lui, voler c'est... fun ! Il s'amuse, ridiculise la police, leur échappe tout le temps. Peu importe ce qu'il vole, une banque ou une barre chocolatée dans une épicerie, il mène sa vie ainsi. Il joue à être un «héros», à être différent, libre. Quand il voit qu'il perd la partie, il ne peut se résigner à se rendre, car il a passé toute sa vie à gagner les parties contre ses adversaires, et il y a pris goût. Il ne peut même pas se résigner à leur laisser croire à sa mort, car il veut encore mener le jeu ! La violence finale est là pour montrer que c'est vraiment fini.

Michael Lynch est une sorte de Robin des Bois...

Vous trouvez ? Je pense qu'il est surtout égoïste. Il s'est créé un monde, un entourage familial et amical dont il s'occupe, mais cela ne va pas plus loin. Il se fout des autres ! Regardez la scène où il vole un tableau pour ensuite le remettre, incognito, dans son lieu d'origine, une église. Tout ça, c'est contre la société, c'est une victoire personnelle, et rien ne l'empêchera de revenir le voler s'il en a besoin un jour !

Quelle est votre opinion sur l'IRA ? Quand on voit votre film, vous ne semblez guère apprécier leurs «soldats» puisqu'ils ne seraient que de vulgaires criminels...

Je pense qu'il y a de bons soldats dans le mouvement, des hommes respectueux des valeurs défendues par l'IRA. Et il y a aussi des «soldats» qui ne sont que des fanatiques, des mercenaires intéressés par la violence, des criminels qui voient dans leur position une manière aisée d'en profiter au maximum, de s'approprier le plus de fric possible, en faisant du trafic de drogue par exemple. Je ne connais pas le pourcentage de ces individus qui se foutent du mouvement républicain tel qu'il a été conçu à l'origine. Cette nouvelle criminalité connectée à l'IRA se soucie peu des causes défendues par le mouvement. Les gens qui croient en une Irlande indépendante sont de plus en plus perdus devant les actes perpétrés par les «fruits pourris» de l'IRA. Gerry Addams (à la tête du mouvement, NDLR) est pourtant très clair dans ses idées, ses souhaits ; c'est l'un des politiciens les plus intelligents de notre époque. Si l'Irlande inspire encore le respect, c'est grâce à lui, et non pas grâce à ces gangsters extrémistes, style «no surrender» ou encore «nous ne céderons pas un pouce». L'Irlande a trop souffert. Et j'aimerais faire un film sur cette Irlande défendue par des hommes tels que Gerry Addams.

■ Propos recueillis au festival du Film Policier de Cognac par Stéphane THIELLEMENT ■

## THE SKULLS SOCIÉTÉ SECRÈTE

Le producteur Neal H. Moritz persiste et signe. Déjà responsable de quelques attrape-nigauds pour adolescents pré-pubères tels que *Sexe Intentions* et *Souviens-toi... l'Été Dernier*, il remet le couvert avec *The Skulls*, un concept plutôt intéressant mais laminé par un trop plein de racolage.

Luke McNamara (Joshua Jackson) est un jeune étudiant qui galère afin de pouvoir s'offrir des études. Sa vie change du jour au lendemain lorsqu'il est intronisé membre de la société secrète des «Skulls». D'un coup, son compte bancaire est agrémenté de quelques zéros, les plus belles femmes tombent à ses pieds et il se voit offrir une superbe voiture de sport (on se croirait dans une pub). C'est la mort de son meilleur ami qui va le ramener à la réalité. Et si les «Skulls» en étaient responsables ? Et si faire partie d'un groupuscule se plaçant au-dessus des lois, c'était pas si cool que ça ?

Dans la forme comme dans le fond, *The Skulls* repousse les limites de l'acceptable. Traité par dessus la jambe, le script (déjà bien limité) parvient presque à rendre les sociétés secrètes légitimes en les transformant en tremplin obligatoire pour qui veut accéder à un certain rang social. Dans le même ordre d'idée, le héros trouve son salut dans les codes rigides que le groupuscule lui impose. Avec ce film, Rob Cohen (*Cœur de Dragon*, *Daylight*) s'impose comme le yes man pantouflard qu'il a toujours été et se contrefout de donner un sens logique à ce qu'il raconte. Mais comment lui en vouloir puisque la paternité de l'œuvre revient automatiquement à un producteur soucieux de piquer l'argent de poche de l'ado béat, pratiquant ainsi la méthode ultime : sortir le tube du mois (Fat Boy Slim par exemple) et le caser au moment le moins propice. Tout le métrage suit la même logique destructrice et pour peu qu'on ait plus de 16 ans, on risque de bien morfler. En tout cas, voilà bien un film qui ne laissera personne sur le skull...

■ Stéphane MOÏSSAKIS ■

UFD & UGC ph présentent Joshua Jackson & Paul Walker dans une production Universal Pictures/Original Film/New Market Capital Group **THE SKULLS - SOCIÉTÉ SECRÈTE** (THE SKULLS - USA - 2000) avec Hill Harper - Leslie Bibb - Christopher McDonald - William L. Petersen - Graig T. Nelson - Steve Harris photographie de Shane Hurlbut musique de Randy Edelman scénario de John Pogue produit par Neal H. Moritz & John Pogue réalisé par Rob Cohen

28 juin 2000

1 h 50



■ Joshua Jackson & Paul Walker ■



■ Ben Affleck ■



■ Charlize Theron ■

## PIÈGE FATAL

Collé en taule pour vol de voitures, Rudy Duncan (Ben Affleck) sympathise avec son compagnon de cellule Nick Cassidy, un ancien vigile de casino. Ils s'apprennent tous deux à être libérés et Nick n'attend qu'une chose, rencontrer la belle Ashley (Charlize Theron), avec qui il entretient depuis quelques mois une liaison épistolaire. Pas de bol, il est poignardé lors d'une émeute dans la prison. Une fois dehors, Rudy, perturbé par cinq ans d'onanisme sauvage, se fait passer pour Nick aux yeux d'Ashley. Les tourtereaux s'accouplent dans la joie jusqu'à ce que Gabriel (Gary Sinise), frère d'Ashley et routier tatoué pas sympa, fasse son apparition. Il contraint Rudy à lui livrer les plans du casino dans lequel il est censé avoir travaillé. Son objectif : en vider les coffres le soir de Noël. Mais comme Rudy n'est pas Nick et n'y a jamais mis les pieds, l'affaire se complique : forcé d'endosser pour de bon l'identité qu'il a empruntée s'il ne veut pas finir congelé une bastos dans le buffet, l'extaillard fait contre mauvaise fortune bonne bouille et se fourre dans les embrouilles...

Si Ronin avait redonné quelque espoir quant aux capacités de John Frankenheimer, *Piège Fatal* les annihile d'un coup de matraque. Mal réalisé, entièrement cadré de travers en scope grand angle histoire de se la jouer oppressant, ce thriller ne ressemble à rien, sinon à un enchaînement de péripéties incohérentes. On s'en désintéresse d'ailleurs dès le départ, surtout quand elles se résument à des baffes et des dialogues mal torchés que s'échangent des acteurs qui cachetonnent. Ben Affleck, qui ressemble à un animateur de jeu télévisé, se déguise en cow-boy et

en père Noël, tandis que Gary Sinise (surnommé «Monstre» parce qu'il est méchant !) grimace en agitant sa perruque. Seul le fameux hold-up du casino éveille vaguement l'attention, par ses canardages multidirectionnels suffisamment bruyants pour faire illusion. Dommage que ledit casino n'abrite que deux clients et trois agents de sécurité, ce qui réduit méchamment l'impact souhaité par un Frankenheimer qui parvient tout de même, l'espace de quelques plans, à retrouver la violence sèche qui le caractérise. S'ensuit une flopée de cabrioles scénaristiques improbables qui n'étonnent guère de la part de Ehren Kruger, auteur d'*Arlington Road* et de *Scream 3*. Leur seul intérêt est d'offrir à Charlize Theron l'occasion de jouer la duplicité avec un charme et un talent qui réchauffent la température ambiante.

Bilan, si quelqu'un se fait piéger dans cette histoire, c'est bien le pauvre spectateur qui se retrouve à payer plein pot sa place pour un film qui aurait facilement pu s'intégrer dans la grille de programme nocturne d'une quelconque chaîne privatisée.

■ Cédric DELELÉE ■

Bac Films présente Ben Affleck dans une production Miramax International/Dimension Films **PIÈGE FATAL** (REINDEER GAMES - USA - 2000) avec Gary Sinise - Charlize Theron - Dennis Farina - Isaac Hayes - Danny Trejo - Clarence Williams III - Donal Logue - James Frain photographie de Alan Casu musique de Alan Silvestri scénario de Ehren Kruger produit par Marty Katz - Bob Weinstein - Chris Moore réalisé par John Frankenheimer

7 juin 2000

1 h 44



## LE COUPABLE

Anthony Waller avait fait preuve dans *Témoin Muet* d'une certaine ambition dans sa mise en scène. Malheureusement, avec *Le Loup-garou de Paris*, il avait aussi confirmé qu'il adorait verser dans un humour potache excessivement lourd. Il paraît ainsi presque logique que *Le Coupable*, sa troisième œuvre, soit un thriller rempli de situations comiques à côté de la plaque. L'histoire, quant à elle, est aussi improbable que bancale. Un soir, après avoir beaucoup bu avec sa nouvelle secrétaire Sophie (Gabrielle Anwar), Callum Crane (Bill Pullman), un avocat véreux, accepte de monter chez elle prendre «un dernier verre». Mais celle-ci lui résiste quand il commence à lui faire des avances. Ivre mort, Crane la convainc un peu trop violemment... Quelques jours après, Sophie le menace de porter plainte pour viol. Pour éviter le scandale, Crane se met en quête d'une personne pour la supprimer. Coïncidence, c'est à ce moment que décide d'apparaître dans sa vie le jeune Nathan (Devon Sawa), qui vient de découvrir que Crane est son véritable père. Mais avant de parvenir à faire plus ample connaissance avec son paternel, Nathan se voit proposer de tuer Sophie. Coïncidence encore, Sophie se trouve être la colocataire de Nathan. Vous suivez ? Imaginez en plus que le tout est rempli de personnages secondaires caricaturaux et d'une morale consensuelle au possible. Car derrière un scénario qui ressemble à celui d'une sitcom grand format, *Le Coupable* se prend très au sérieux. Il faudra alors avoir beaucoup de détachement vis-à-vis du film pour noter que la mise en scène est paradoxalement assez bonne et qu'elle s'attache à filmer le tout comme un vrai thriller. Mais à force de mélanger les incohérences scénaristiques, les retournements de situation et les blagues de bistrot, *Le Coupable* finit par ne plus ressembler à rien. A ce stade du n'importe quoi généralisé, il serait malhonnête de dire du *Coupable* qu'il est profondément ennuyeux. Mais s'il reste somme toute regardable, c'est à un degré qui échappe totalement à ses auteurs. Bref, dans tous les cas de figure, c'est loin, très loin même, d'être une réussite.

■ Erich VOGEL ■

SND présente Bill Pullman & Gabrielle Anwar dans une production Dogwood Pictures Inc./ J&M Entertainment *LE COUPABLE (THE GUILTY)* - USA - 1999 avec Devon Sawa - Joanne Whalley - Angela Featherstone - Darcy Belsher photographie de Tobias Schliessler musique de Derbie Wiseman produit par Thomas Hedman & Lisa Richardson réalisé par Anthony Waller

19 juillet 2000

1 h 45

### Interview : ANTHONY WALLER

Après des études de cinéma en Angleterre et en Allemagne, Anthony Waller s'établit dans ce dernier pays et officie comme monteur sur des publicités et des longs métrages. Le cinéma se refusant alors à lui, il fonde au milieu des années 80 une société de production publicitaire (Cobblestone Pictures) et réalisera près de 200 spots. C'est à Moscou, en 1995, qu'il tourne son premier film, *Témoin Muet*, dont il est également scénariste et producteur. Remarqué dans les festivals et remportant un joli succès international, ce coup d'essai n'est pas suivi d'un coup de maître, puisque Waller se fourvoie trois ans plus tard dans *Le Loup-garou de Paris*. Il tente de rebondir aujourd'hui avec *Le Coupable*, mais attend surtout que sa collaboration avec les majors hollywoodiennes sur divers projets porte ses fruits.

**Le Coupable est à la fois un film noir, une comédie et un thriller...**

Vous savez, je ne suis pas pour le classement des œuvres par catégorie. Un film doit avoir sa propre raison d'être sans pour autant se plier à des règles spécifiques de genre. Je n'aime pas le mot «genre», quoiqu'il en soit. Il me semble être en lui-même une manière limitative d'aborder une histoire.

**Voulez-vous que votre film soit crédible ?**

Oui. Même si *Le Coupable* privilégie les retournements de situation, je souhaitais que l'histoire reste complètement crédible pour que l'intrigue avance et que les rebondissements s'emboîtent logiquement entre eux.

**Pourtant, la plupart des personnages sont humoristiques...**

Ce sont plutôt des caricatures. S'il y a un humour dans *Le Coupable*, c'est



■ Bill Pullman & Devon Sawa ■

au travers de quelques répliques cinglantes et cyniques, et dans le fait que beaucoup de choses arrivent en même temps aux personnages.

**La scène de viol est assez trouble...**

C'est de la faute de Bill Pullman, qui y a induit des nuances ! Mais je pense que ce sont les réactions des personnages qui vous en apprennent davantage sur le viol que l'acte en lui-même. Cette scène devient le moteur de réactions et de contre-réactions de plus en plus importantes.

**Vous semblez plus intéressé par le personnage de Bill Pullman, Callum Crane, que par le jeune héros...**

En fait, dans le film, tous les rôles ont la même importance. Dans les deux premiers tiers de l'histoire, on est dans la tradition du film policier hitchcockien où le spectateur sait des choses que les personnages ne savent pas. Mais il est vrai que dans le dernier tiers, l'action se resserre autour de Crane qui prend le contrôle des événements. On est encore plus surpris car c'est dans cette partie finale que les retournements de situation font bouillir de neige de manière de plus en plus désastreuse.

**Crane est amoral. Voulez-vous en faire le symbole de la corruption du système judiciaire américain ?**

Disons que ce personnage sait mieux que quiconque qu'il est un requin, un hypocrite et qu'il déforme la vérité pour arriver à ses fins. C'est son tra-

vail. Je pense que c'est plutôt un personnage reflétant la corruption en chacun de nous. C'est lui qui prend toutes les mauvaises décisions dans le film. Il y a une certaine ironie dans ce personnage, car c'est en voulant trop se protéger que tout finit par aller mal pour lui.

**«A la Hitchcock», vous figurez très brièvement dans *Le Coupable* : c'est un hommage ?**

J'aurais voulu étoffer davantage mon rôle dans ce film mais ce n'était pas possible. Dans *Le Loup-garou de Paris*, j'ai adoré jouer un chanteur de métro qui se fait déchiqueter. Dans *Témoin Muet*, j'étais seulement à l'arrière-plan d'une scène pendant quelques instants.

**Vous avez réalisé plus de deux cents pubs... C'était un bon entraînement ?**

Oui, car on reste en contact avec la technique, le plateau et les acteurs. Mais je n'aurais jamais fait de pub si j'avais réussi à réunir directement l'argent pour *Témoin Muet* dès le début. La fin justifie les moyens...

**Votre nom est assimilé à deux projets : *Stalker* et *Nine Miles Down*...**

*Stalker* est un film produit par Disney que je suis censé coécrire et réaliser, mais ça peut s'effondrer à tout moment. A Hollywood, beaucoup de projets sont lâchés en court de route et je ne préfère pas m'avancer. Quant à *Nine Miles Down*, c'est un film à suspense qui se déroule dans le désert australien. Un agent part enquêter sur la disparition soudaine d'une équipe de 24 chercheurs, dont l'objectif était de creuser encore plus profondément dans le sol que n'importe qui auparavant. Il rencontre une femme très jolie qui lui explique ce qui s'est passé. Au fur et à mesure de l'enquête, il découvre que l'équipe scientifique n'était pas supposée compter des femmes dans ses rangs... *Nine Miles Down* aura un peu de l'atmosphère de *Shining*, mais avec une très forte portée philosophique.

**Y aura-t-il, comme dans tous vos films, une grande part de comédie dans l'histoire ?**

Non. Pas du tout. Cela va être un film plus sérieux. C'est un projet très ambitieux.

■ Propos recueillis et traduits par Erich VOGEL ■



■ Gabrielle Anwar & Bill Pullman ■





■ Rebecca de Mornay ■

## COMME UN VOLEUR

**A** l'origine, le réalisateur Scott Sanders voulait faire de son premier film, *Comme un Voleur*, une œuvre black, jazzy et résolument seventies (un blaxploitation quoi !). Il engage donc Alec Baldwin pour interpréter Mackin, son personnage principal. Logique, non ? Mackin est donc un voleur qui s'est fait doubler sur son dernier coup, le vol d'un quart de million de dollars en tickets restaurant (!). Deux flics pourris l'attendent juste après le casse pour lui faire la peau. C'est Pointy (Michael Jai White), son associé, qui les envoie. Mackin, rusé, s'en sort et décide de rendre une visite à Pointy afin de se faire rembourser par tous les moyens. L'intrusion du second degré dans un polar peut parfois s'avérer salvatrice. Encore faut-il connaître le genre sur le bout des doigts et en respecter les codes les plus basiques. Scott Sanders ne respecte pas ces codes. Son film, déjà bâti sur un malentendu, s'enfonce alors dans un mécanisme bancal qui oppose une scène de polar pour trois scènes de comédie. Que le script soit au ras des pâquerettes ou que le rythme se calque sur celui d'une chaise roulante ne change finalement pas grand-chose à l'affaire. Le procédé est vicié car malhonnête. Il reste malgré tout quelques plaisirs à prendre dans *Comme un Voleur*. La présence de Bruce Greenwood, toujours excellent, le retour de Rebecca De Mornay après des années d'errance et la partition finement jazzy du compositeur Christophe Beck (qui semble, quant à lui, avoir compris l'esprit souhaité) adoucissent la pilule. Mais ce sont de bien maigres lots de consolation face à l'étendue du désastre. Mieux vaut donc attendre la sortie du *Shaft* de John Singleton pour espérer prendre son pied face à une «badass attitude» puisque Scott Sanders semble préférer se moquer du genre plutôt que de lui rendre hommage.

■ Stéphane MOÏSSAKIS ■

Lolistar présente Alec Baldwin & Rebecca De Mornay dans une production Moonstone Entertainment *COMME UN VOLEUR (THICK AS THIEVES - USA - 1999)* avec André Braugher - Michael Jai White - Bruce Greenwood - David Byrd - Richard Edson **photographie de Christopher Walling** **musique de Christophe Beck** **scénario de Scott Sanders & Arthur Krystal** **produit par Donald Zuckerman - Glenn Zoller - Jon Steingart** **réalisé par Scott Sanders**

31 mai 2000

1 h 31

## GANGSTA COP

**J**effrey Cole (Omar Epps) est un jeune flic aux dents longues récemment diplômé de l'académie de police. Son rêve serait de faire partie de l'équipe qui travaille en sous-marin. Après quelques coups d'éclat, son supérieur, le lieutenant Preston D'Ambrosio (Stanley Tucci) accepte de le brancher sur une mission délicate : infiltrer le gang d'un redoutable seigneur du crime qui se surnomme God (LL Cool J). Un affreux responsable de 80% du taux de criminalité empoisonnant Cincinnati. Bien sûr, Cole y parvient mais le risque qu'il se prenne vraiment au jeu le guette... Bien sûr, cette histoire de flic «undercover» qui infiltre un gang au risque de perdre la raison, on la connaît tous. De *City on Fire* à *Donnie Brasco*, elle a alimenté quantité de polars de qualité variable, passant du chef-d'œuvre ultime au nanar le plus fini. *Gangsta Cop* (retitrage français particulièrement comique) se situe dans la moyenne, même s'il présente un handicap de taille : la comparaison inévitable avec *Dernière Limite*, bande son rap et «badass attitude» à l'appui. A la limite, *Gangsta Cop* pourrait se présenter comme une version «familiale» du très hargneux film de Bill Duke. La faute en incombe au réalisateur Michael Rymer qui se refuse à décrire le parcours de

son héros comme une vertigineuse descente aux enfers, préférant insister sur la personnalité de God, trop gentiment interprété par un LL Cool J pas vraiment convaincant en parrain du coin. Que ce dernier enfonce une queue de billard dans le popotin d'un de ses collaborateurs ne change rien à l'affaire, puisque la scène ne reste percutante que sur le papier, faute d'une mise en image impliquée. Dans le genre coupe-sifflet, la scène anthologique dite du «couteau dans le fion» de Sans Rémission présentait mieux. Malgré tout, *Gangsta Cop* affiche une facture tout à fait honorable qui le place au niveau d'un divertissement basique mais efficace.

■ Stéphane MOÏSSAKIS ■

Bac Films présente Omar Epps & LL Cool J dans une production Suintaur Entertainment Company / Dimension Films *GANGSTA COP (IN TOO DEEP - USA - 1999)* avec Nia Long - Stanley Tucci - Hill Harper - Pam Grier **photographie de Ellery Ryan** **musique de Christopher Young** **scénario de Michael Henry Brown & Paul Aaron** **produit par Michael Henry Brown & Paul Aaron** **réalisé par Michael Rymer**

28 juin 2000

1 h 36



■ LL Cool J & Omar Epps ■



■ Pam Grier ■



■ Nia Long ■



■ Francesca Brown & Corey Johnson ■

## ISSUE DE SECOURS

**P**résident d'une société américaine, Walter Richmond (William Hurt, blasé) se rend à Amsterdam avec sa femme Cathryn (Jennifer Tilly) et leur jeune fille muette Melissa, afin de signer un important contrat. La présence d'une rock-star dans leur palace apporte un peu d'effervescence à l'endroit et c'est dans cette confusion que Melissa se perd dans l'immense endroit. Incapable de se faire comprendre, elle assiste malgré elle à un meurtre et s'enfuit. Le tueur part à ses trousses dans les méandres de la ville. Disparu de la circulation après un joli doublé (*L'Ascenseur à Amsterdam*), Dick Maas revient ici en petite forme puisque *Issue de Secours* ne prouve finalement qu'une chose : le réalisateur est un sacré bourrin ! Maître d'œuvre de ce remake (à la sauce B) de *Maman, j'ai Raté l'Avion*, le bonhomme marie l'humour beauf comme personne. Son tueur, il le veut plus couillon que Joe Pesci et Daniel Stern réunis, et sa rock star n'est qu'un sosie libidineux de Marilyn Manson qu'il expédie d'une balle dans la carafe (pas drôle, même si c'est l'intention). Pas de pitié pour ces dégénérés de freaks, donc. Roublard, l'asticot se débrouille pour recaser deux scènes de ses précédents succès. A savoir une poursuite auto/bateau et une séquence de tension qui se déroule dans... une cage d'ascenseur. Ça fera toujours bien dans la bande annonce. Au détour de quelques passages, il parvient néanmoins à retrouver la hargne d'antan et se laisse aller à faire du bon cinoche de samedi soir. Comme ce bref instant où le tueur envoie une prostituée menaçante sucrer les fraises d'un vigoureux coup de tatane. Si seulement Dick Maas avait suivi cette logique sur tout le métrage, *Issue de Secours* aurait sonné comme un vibrant retour aux glorieuses eighties, une époque pas si lointaine où il régnait sur le cinéma B européen. On n'est vraiment pas passés loin. Damned !

■ Stéphane MOÏSSAKIS ■

SND présente William Hurt & Jennifer Tilly dans une production First Floor Features *ISSUE DE SECOURS (DO NOT DISTURB - Hollande - 1999)* avec Denis Leary - Francesca Brown - / Michael Chiklis - Corey Johnson **photographie de Marc Felperlaan** **musique de Dick Maas** **produit par Laurens Geels et Dick Maas** **écrit et réalisé par Dick Maas**

14 juin 2000

1 h 35



## THE PATRIOT :

### LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

**T**he Patriot est le meilleur film de Roland Emmerich. Cela ne veut pas dire pour autant que ce soit un grand film. Un film long, oui (2 h 40). Un film cher, oui (près de 100 millions de dollars). Un film bien supérieur à Godzilla (pas dur) et mieux mis en scène qu'Independence Day (vraiment pas dur). Mais un grand film, non. Emmerich s'est mis en tête de faire son *Revolutions*, son *Autant en emporte le vent*, son *Barry Lindon*, son *Braveheart*. De *Revolutions*, il a gardé une partie de l'histoire, le père fait la guerre également dans le but de protéger son fils soldat, comme Al Pacino dans le film d'Hugh Hudson). D'*Autant en emporte le vent*, il a repris les incendies de plantations et de villages (quatre scènes «brillantes» au total dans le film). À *Barry Lindon*, il a emprunté les perruques des soldats anglais et les musiques militaires. Quant à *Braveheart*, on vous laisse deviner. N'arrivant pas à la cheville de ces quatre films-références, *The Patriot* se présente plutôt comme une version de luxe d'une mini-série genre *Nord et Sud*. Lourdaud, pataud, larmoyant, mais en même temps suffisamment bien foutu pour qu'on ait envie de connaître le fin mot de l'histoire. Benjamin Martin (Mel Gibson) est un ancien soldat, héros de guerre, rangé des camions, qui s'occupe aujourd'hui de sa ferme et de ses sept enfants. En 1776, quand la guerre d'indépendance éclate, Benjamin, pourtant nationaliste, refuse de s'engager, préférant protéger sa famille que libérer le pays. Ce n'est que quand la bataille se déroule littéralement dans son jardin qu'il va s'en mêler. Un Officier anglais, très méchant, genre colonel SS avant l'heure, assomme sous ses yeux l'un de ses fils, détruit sa plantation et condamne à la pendaison Gabriel, un autre de ses fils. Le Colonel s'amuse donc à mettre en colère Benjamin Martin, grosse erreur. Pour récupérer Gabriel, le père de famille va dans un premier temps décimer un peloton anglais, puis mettre sur pied une milice qui, si l'on en croit le film, aurait largement contribué à la victoire des indépendantistes américains sur l'armée du Roi Georges. Après trois scènes d'adieux de jeunes fermiers courageux partant à la guerre, après des combats franchement bien foutus et ultra-violents, après un mariage sur fond de musique tropicale dans un village très «Club Med» d'anciens esclaves, après une avalanche de morts tragiques pendant lesquelles le compositeur John Williams fait pleurer ses violons, *The Patriot* se termine par le duel tant attendu entre le bon Benjamin et le vilain colonel, bagarre finale sur fond de gigantesque scène de bataille. Avec *The Patriot*, Emmerich réussit un film encore plus pro-américain qu'*Independence Day*. En

fait, les deux œuvres sont assez proches : des combattants courageux directs, certains d'ambition dans l'adversité pour chasser un vilain, jusqu'à mort certaine, le caractère héroïque des uns et des autres se révèle en plein cœur de l'action, et sauver son pays, c'est aussi sauver sa famille. Bref, remplacent les aliens par les Anglais et le tour est joué. Autre ressemblance avec *IDA*, l'application avec laquelle le réalisateur extermine la race humaine et protège la gent canine. Les rebelles kidnappent les deux chiens favoris d'un général anglais et il est question à un moment d'en faire le repas du soir. Le suspense est rapidement brisé par le héros, qui décide d'en faire ses animaux de compagnie. Parallèlement à cette bienveillance, le film est bourré d'atrocités sacrificielles sur l'autel de l'Amérique. Benjamin Martin y laisse ses enfants, sa nation, son humanité...

Tout ça peut paraître blâmer la hémiparésie du cinéma de victoire. Il faudra un jour essayer de comprendre pourquoi Roland Emmerich, réalisateur allemand, est tellement obsédé par les symboles les plus simplistes de l'Amérique triomphante. Mais pour l'heure, on s'intéressera plutôt à Mel Gibson qui, dans *The Patriot*, joue les Rambo d'une autre époque, les Robin des Bois d'outre-Atlantique, les *Braveheart* sans apertûre. Il est parfait. C'est bien grâce à lui que *The Patriot* est le meilleur film de Roland Emmerich.

■ Didier ALLOUCH ■

Columbia TriStar Films présente Mel Gibson dans une production Mutual Film Company/Centropolis Entertainment **THE PATRIOT : LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ (THE PATRIOT - USA - 2000)** avec Heath Ledger - Joel Richardson - Tom Wilkinson - Jason Isaacs - Tchéky Karyo - Chris Cooper **photographie** de Caleb Deschanel **musique** de John Williams **scénario** de Robert Rodat **produit** par Dean Devlin - Mark Gordon - Gary Levinsohn **réalisé** par Roland Emmerich 12 juillet 2000 2 h 40



■ Mel Gibson ■



■ Akhenaton ■

## COMME UN AIMANT

**L**e scénario de *Comme un Aimant* ne fera pas date. Une multitude de personnages d'un quartier de Marseille essaient, chacun à leur manière, de se faire de l'argent. Point. Et avant que le film n'illustre en dernière partie la décadence inévitable de chaque protagoniste (braquage, recel et galères s'enchaînant un peu trop mécaniquement), *Comme un Aimant* ne raconte rien de précis et montre de la plus simple manière qu'il soit le quotidien de ses héros. Akhenaton a écrit un scénario évasif qui laisse la part belle à l'improvisation, et se risque à l'introspection là où des cinéastes plus expérimentés et plus vieux que lui s'étaient cassés les dents. Alors, une fois pardonnées certaines maladresses dans le texte comme dans la mise en scène, *Comme un Aimant* arrive à convaincre même si, d'un autre côté, il aurait davantage trouvé sa place sur le petit écran. Il ne faudra pas en effet trop chercher dans le film une volonté délibérée de suggérer les choses au lieu de clairement les montrer, ou d'exprimer au travers d'un plan ce que le texte ne peut pas dire, bref, quoi que ce soit qui ait proprement à voir avec le cinéma. Mais comme ce défaut est dominant dans une majorité de films français, il serait injuste d'en vouloir particulièrement aux auteurs. Les partis pris du réalisateur-acteur-scénariste Akhenaton ne marchent pas à tous les coups, c'est sûr. Le film souffre quand il verse dans la comédie, mais reste d'un autre côté assez réaliste et bien rythmé, parvenant même à rendre ses héros émouvants sans pour autant tomber dans le misérabilisme appuyé. Somme toute Akhenaton n'est pas encore un cinéaste «à suivre», mais *Comme un Aimant* est, contre toute attente, suffisamment intègre et honnête pour qu'il mérite d'être vu, en salles ou non.

■ Erich VOGEL ■

Mars Films présente Akhenaton dans une production Eskwad/361/Why Not Production **COMME UN AIMANT** (France - 2000) avec Braham Aïmad - Freeman - Houari Djerir - Kamel Ferrat - Titoff - Sofiane Mammeri - Kamel Salek **photographie** de Denis Rouden **musique** de Bruno Coulais & Akhenaton **produit** par Richard Grandpierre **écrit et réalisé** par Kamel Saleh & Akhenaton

31 mai 2000

1 h 40



## OLD SCHOOL

C'est toujours agréable de constater que certains jeunes premiers ne cherchent pas à faire leurs preuves en essayant de plaire à tout prix au plus de monde possible, qu'ils affichent parfois plus d'audace que des réalisateurs pourtant déjà établis qui pourraient donc se permettre plus d'écarts. Ayd et Abbou sont de ceux-là. Avec leur premier «trip», ils se jettent corps et âme dans leur délire et n'en démordent pas une seule seconde. Version soul et rap de C'est Arrivé Près de Chez Vous (une journaliste s'en va faire un reportage sur le gang de la Old School, avec interviews qui virent à l'empoignade et braquages live' n'direct à l'appui), Old School brosse le portrait de quatre brigands, des personnages hauts en couleur, l'équivalent moderne et furieusement déjanté des Frères James. Moderne ? Pas tant que ça, car cette association de malfaiteurs a été fortement marquée par les seventies. Surtout Honoré Letiote (Stéphane Soo Mongo), le plus cool du groupe, qui tient sûrement plus à ses costumes à petits carreaux, sa coupe afro et ses disques d'Otis Redding qu'à sa propre mère. Il est d'ailleurs à ce point shooté à la Soul Music qu'il n'arrête jamais de se déhancher. Le chef de la bande, Al Soltani (Kader Ayd), découvre le Scarface de Brian De Palma à l'âge de huit ans et ne peut désormais plus prononcer une seule phrase sans prendre l'accent cubain. Il n'hésite par ailleurs pas à repasser proprement sa nana d'une balle dans la tête quand il la trouve au lit avec



■ Kader Ayd ■

le voisin. Un autre qu'il ne faut mieux pas contrarier, c'est Nico Pasquali (Julien Courbey), un as du couteau qui voit des embrouilles partout. Une phrase de travers et il vous envoie rejoindre vos ancêtres illico presto. Tout comme Benny Leduc (Hocine Ossoukine), le nettoyeur du groupe qui se prend pour un philosophe. Lui, il braque au maillet et envoie un coup de hache dans la tronche d'un receleur qui a osé prétendre que ses dents en argent valaient plus de thunes que le kilo de bijoux que le gang tente de lui refourguer. Filmé à l'arraché dans un style réaliste, traversé par de nombreuses guest-stars venues pour s'amuser (Smaïn, Ramzy, Bernard Lama, Elie Semoun, Bernie Bonvoisin, NTM), interprété de manière décalée par des acteurs qui campent des personnages aux tenues vestimentaires et aux dialogues hilarants, Old School est un film

rafraîchissant qui vise en plein dans le mille pour une simple et unique raison : il reste d'un bout à l'autre fidèle à sa fonction première, c'est-à-dire amuser la galerie.

■ Damien GRANGER ■

**Opening Distribution présente** Kader Ayd - Julien Courbey - Stéphane Soo Mongo - Hocine Ossoukine dans une production Scarla Films/Tanka Productions/Clorinda Productions **OLD SCHOOL** (France - 2000) avec Fabienne Babe - Nikita - Manu Booz - Ramzy Bedia - Elie Semoun - Joey Starr photographie de Eric Cadriou musique de Joey Starr & DJ Spank scénario de Hocine Ossoukine - Kader Ayd - Karim Abbou produit par Michel Rosenthal - Dominique Blanchard - Erik Houdion réalisé par Kader Ayd & Karim Abbou

5 juillet 2000

1 h 28



■ Le gang de la Old School prend la pose ■



■ Danny Hoch ■

## WHITEBOYS

Déjà responsable de la micro-sensation indépendante Slam (Caméra d'Or à Cannes 98), Marc Levin revient à la réalisation pour un deuxième long métrage tout aussi orienté sur la culture Hip Hop.

Flip (Danny Hoch), jeune bouseux de l'Iowa, est le leader d'un groupe de Hip Hop amateur. Caressant le rêve de faire carrière à Chicago pour devenir une superstar du rap, il passe surtout son temps à dealer un peu de drogue et à glander avec ses potes Trevor et James. Au cours d'une soirée animée, il se lie un peu plus d'amitié avec Khalid lorsqu'ils sont tous les deux injustement envoyés en garde à vue. Par le biais de son nouvel ami, Flip se rend ensuite à Chicago et prend contact avec Darius, un ex-gangster qui va le présenter à un groupe de dealers de la cité de Cabrini Green.

Utilisant à nouveau ses techniques issues du documentaire (cadres saccadés, montage brut), le réalisateur suit son petit groupe en essayant de ne pas porter de jugement. Et bien que sa mise en forme fasse preuve d'un savoir-faire technique indéniable (le bonhomme sait quand faire démarrer un morceau musical), que son script parvienne parfois à trouver le ton juste, on doute sincèrement que cette approche soit la plus justifiée. En effet, en surestimant la force de son sujet (ça vous tente vraiment, la dérive de trois p loucs blancs qui se croient noirs ?), Marc Levin laisse un peu trop ses personnages évoluer en roue libre (Flip se projette trop souvent dans ses rêves) et seul un faible rapport à autrui (au travers des «vrais» Noirs, par exemple) les ramène vraiment à ce qu'ils sont : des imposteurs. Ce retour à la réalité se cristallise finalement bien peu dans le métrage pour que le spectateur n'ait pas l'impression d'assister à une grosse farce qui s'avère un poil cynique envers ses protagonistes.

■ Stéphane MOÏSSAKIS ■

**Mars Films présente** Danny Hoch dans une production Offline Entertainment Group/Fox Searchlight Pictures/Bac Films/Le Studio Canal + **WHITEBOYS** (USA - 1999) avec Dash Mihok - Mark Webber - Piper Perabo - Eugene Bird photographie de Mark Benjamin musique de Che Guevara scénario de Danny Hoch - Garth Belcon - Marc Levin - Richard Stratton produit par Henri Kessler & Richard Stratton réalisé par Marc Levin

12 juillet 2000

1 h 37



# COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

## MAD MOVIES

27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele  
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984  
30 Maquillage - Ed French, Cronenberg, L. Bava  
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages  
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones  
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985  
36 Day of the Dead, Lifeorce, Tom Savini, Re-Animator  
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott  
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?  
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986  
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock  
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma  
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type  
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King  
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987  
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur  
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2  
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci  
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49  
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden  
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter  
53 Dossier « zombies », Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988  
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les « Vendredi 13 »  
55 Roger Rabbit, les films de « Freddy », Bad Taste  
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, F/X de Evil Dead 2  
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989  
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter  
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg  
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les « méchants » du Fantastique  
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)  
62 Special effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit  
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society  
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV  
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava  
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5  
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci  
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas  
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles  
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks  
71 Terminator 2, Akira, Hardway, Ca, La Nuit des Morts-Vivants  
72 Les Feebles, Warlock, Dossier « La Malédiction », Freddy 6  
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King  
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum « T2 »  
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur  
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams  
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Delfi  
78 Dossiers Batman le Delfi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6  
79 Dossier « Vampires », Dracula de Coppola, Innocent Blood  
80 Numéro spécial « Stephen King », entr. Roger Corman  
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993  
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argentio, Joe Dante  
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King  
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith  
85 « Spécial Dinosaures » : du Monde Perdu à Jurassic Park  
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante  
87 « Fantastica 1994 » : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter  
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt  
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones  
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead  
91 Dossier « Manga », Wolf Tetsuo, The Mask, Ed Wood  
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire  
93 « Fantastica 1995 », Stargate, Frankenstein, Highlander 3  
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter  
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray  
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo  
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Combat  
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer  
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic Arts  
100 Sp. 100 pages : X-Files, « Nos 100 meilleurs films fantastiques »  
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer  
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante



103 Independence Day, Coeur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark  
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disenoki, X-Files, Millennium  
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway  
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Missions  
107 Le 5e Élément, Alien Resurrection, Anacondas, Shining TV  
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla  
109 Le Monde Perdu, Contact, Volts/Face, Mimic, Vampires  
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2  
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastique Arts 98  
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris  
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade  
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2  
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly  
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV  
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999  
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix  
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe  
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch  
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke  
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier « trousse »  
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoke, Gérardmer 2000

37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain  
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux  
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre  
40 Les trois « Alien », Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable  
41 Van Damme, programme 93, Dossier « Flics », Jeux de Guerre  
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal  
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant  
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance  
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon  
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero  
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo  
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah  
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme  
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone  
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoe, Rapa Nui  
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoe, Wyatt Earp, Pierce Brosnan  
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV  
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/Cine  
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous  
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski  
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995  
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama  
59 Mortal Combat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade  
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls  
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'île aux Pirates, Tsui Hark  
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultimate Decision  
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo  
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo  
65 Au Revoir à Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon  
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars  
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Romeo & Juliette  
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team  
69 X-Files saison 4, Volts/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer  
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4  
71 Titanic, Derman ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn  
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal  
73 Un Tueur pour Globe, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals  
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan  
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...  
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage  
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black  
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier « Oh les filles ! »  
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, special previews  
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n° 1 à 79  
81 Dossier Buffy, special séries télé, Le 13ème Guerrier  
82 Austin Powers 2, previews au 2000, Fight Club, Fantastix  
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings

## IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986  
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon  
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive  
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter  
5 Darryl Hannah, Dossier « Ninjas », Le Jour des Morts-Vivants  
6 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris  
7 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray  
8 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser  
9 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man  
10 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen  
11 Double Détona, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie  
12 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen  
13 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3  
14 Les « Inspecteur Harry », Avoriaz 1989, Tsui Hark  
15 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger  
16 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2  
17 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme  
18 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité  
19 Spécial les trois « Indiana Jones », Punisher  
20 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.  
21 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman  
22 Dossier « Super Nanas », Maniac Cop 2, Effets Spéciaux  
23 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords  
24 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)  
25 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal  
26 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western  
27 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles  
28 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme  
29 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan  
30 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3

## ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)  
ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3<sup>ème</sup> volume enfin sorti : 216 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombes, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos, tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris) également disponibles, les deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.



## Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (Mad n°1 à 26, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que Impact n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM \_\_\_\_\_ PRÉNOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES	27	29	30	32	33	34	36	37	38
	39	40	41	42	44	45	46	47	49
	50	51	52	53	54	55	56	57	58
	59	60	61	62	63	64	65	66	67
	68	69	70	71	72	73	74	75	76
	77	78	79	80	81	82	83	84	85
	86	87	88	89	90	91	92	93	94
	95	96	97	98	99	100	101	102	103
	104	105	106	107	108	109	110	111	112
	113	114	115	116	117	118	119	120	121
	122	123	IMPACT	1	2	3	4	6	7
	11	12	13	14	15	16	17	18	19
	20	21	22	23	24	25	26	27	29
	30	31	32	33	35	36	37	38	39
	40	41	42	43	44	45	46	47	48
	49	50	51	52	53	54	55	56	57
	58	59	60	61	62	63	64	65	66
	67	68	69	70	71	72	73	74	75
	76	77	78	79	80	81	82	83	

☐ ZE CRAIGNOS MONSTERS  
☐ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR  
☐ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR



Par Cédric DELELÉE

## miss diamond

▲ Lors d'une convention de joailliers qui se tient à Dusseldorf, le riche et efféminé Bueller, exploitant d'une mine, vient faire admirer une poignée de diamants qu'il affirme avoir extraits du sol allemand. Lana, cambrioleuse de haut vol, profite de l'occasion pour tenter de les subtiliser au nez et à la barbe de la sécurité. Double malchance pour elle : elle se fait alpaguer et les diamants sont des faux ! Tandis que Bueller l'accuse d'avoir procédé à un échange avant son arrestation, Lana parvient à s'échapper, flanquée d'un enquêteur empoté de la compagnie d'assurance censée rembourser le vol des bijoux. Pour se soustraire à la justice, elle doit retrouver les vrais diamants, mais Bueller lance un tueur à ses trousses...

Bourré de clichés agaçants (les deux héros n'arrêtent pas de se chamailler), quasiment identique à un épisode de la série *Le Saint* (celle avec Simon Dutton, pas celle avec Roger Moore), *Miss Diamond* arrive pourtant à distraire grâce à un rythme trépidant qui enchaîne poursuites pédestres (sur les toits, dans un centre commercial) et motorisées (voiture, moto, hors-bord). L'héroïne passe son temps à courir en ahanant, quand elle n'est pas suspendue à un hélico ou un téléphérique. Equipée d'un arsenal high-tech impressionnant, Sandra Speichert se déguise toutes les dix minutes et tente d'imiter Catherine Zeta-Jones dans *Haute Voltige* et Carrie-Anne Moss dans *Matrix*, combinaison moulante et galipettes à l'appui. Mais comme elle n'est ni très belle, ni très athlétique, et encore moins bonne actrice, le film s'en ressent et tourne vite à la guinolade.

TF1 Vidéo présente *MISS DIAMOND* (Allemagne - 1999) avec Sandra Speichert - Udo Kier - Thomas Kretschmann réalisé par Michael Karen

## the contract

▲ Le contrat, c'est celui que la journaliste Anna Collins signe dans la pénombre d'un bar avec un inconnu, lors d'un soir de déprime alcoolisée. Après qu'elle lui ait narré par le menu ses petits tracas professionnels et domestiques et nommé les gens lui causant du souci, l'homme lui promet d'intervenir, sans lui apporter plus de précisions. Un peu pompette, Anna appose sa signature au bas de la

**Des acteurs ?** James Russo - Ice T - Jeff Fahey - Luke Perry - Martin Sheen - Udo Kier

**Des réalisateurs ?** Brian Trenchard-Smith - Fred Olen Ray - Michael Kamen

**Leurs films ?** tous inédits au cinéma, en France.

**La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand.**



▲ Sandra Speichert dans *Miss Diamond* ▲



▲ Stephen M. Sakees dans *Britannic* ▲

liste qu'il a dressée pendant leur conversation. Le lendemain, elle apprend que son patron a été assassiné. Tandis que la police porte ses soupçons sur l'un des collègues d'Anna, la jeune femme voit toutes les personnes dont elle a parlé à son mystérieux interlocuteur se faire tracter une par une. Elle doit stopper le massacre avant que tout son entourage ne disparaisse, car son patron n'était que le premier

de la liste où figurent également son mari et sa meilleure amie. Mais Anna ignore tout de l'identité de l'homme du bar...

Le réalisateur met son intrigue en place en prenant son temps, s'attarde sur les personnages afin qu'on s'inquiète du sort qui leur est réservé. Et ça marche plutôt bien dans un premier temps. Tourné dans le style docupolar cher aux séries télé US avec une caméra sans

cesse en mouvement, le film est malheureusement vite plombé par un scénario troué comme une passoire qui interdit toute déduction : impossible de deviner qui est le tueur avant la fin, et quand son identité nous est enfin révélée, on n'y comprend carrément plus rien ! Dommage, car les comédiens sont tous excellents à l'exception de Jeff Fahey, aussi nerveux qu'un basset artésien.

TF1 Vidéo présente *THE CONTRACT* (USA - 1999) avec Camilla Overbye Roos - Jeff Fahey - Amy Weber - Michael Worth - Robert Gan - Louise Fletcher réalisé par Steven R. Monroe

## britannic

▲ Succès de *Titanic* aidant, les productions consacrées aux catastrophes maritimes ont déferlé sur les (petits) écrans. Comme ce *Britannic*, qui retrace le naufrage du... *Britannic*, donc, coulé par la flotte allemande pendant la Première Guerre Mondiale. Un navire espion puisque sa mission officielle est d'acheminer des médicaments destinés aux alliés alors qu'il transporte en fait des armes et des munitions. Déguisé en aumônier, un agent allemand s'introduit à bord, sans savoir que le gouvernement anglais y a également placé l'une de ses taupes, une jeune femme dissimulée sous l'identité d'une domestique...

*Britannic* part d'une bonne intention, celle d'aborder plusieurs genres : film catastrophe, guerre, espionnage, romance... Problème, au lieu de les faire fusionner, le réalisateur se contente de les faire se succéder au mépris de toute cohérence narrative. Comme en plus il n'a pas les moyens dont disposait James Cameron, les séquences à effets spéciaux, plutôt nombreuses, sont d'une pauvreté et d'une laideur repoussantes. *Britannic* prend donc l'eau plus vite qu'une barque trouée, surtout quand l'histoire s'attarde sur la love-story qui s'installe entre les deux espions, ralentissant un rythme déjà ronflant qui rend la chose interminable. Mieux vaut se mater à nouveau *Les Loups de Haute Mer* ou *Le Commando de Sa Majesté* de ce bon vieux Andrew McLaglen, le tout en se tapant une bonne Guinness !

Free Dolphin présente *Britannic* (USA - 1999) avec Bruce Payne - John Rhys-Davies - Jacqueline Bisset - Amanda Ryan réalisé par Brian Trenchard-Smith

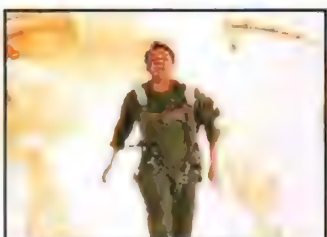




▲ Michael Harris dans *Sonic Impact* ▲

## sonic impact

▲ Le criminel Jeremy Barrett est arrêté par l'agent du FBI Nick Halton, qui le traque depuis trois ans. Installé dans un avion de ligne au milieu de 300 passagers afin d'être transféré dans une prison new yorkaise, Barrett profite de la panne d'un réacteur et du tumulte qui s'ensuit pour s'emparer de l'arme de son chaperon. Il exécute une otage et prend le contrôle de l'appareil avec l'aide de deux autres détenus. Au sol, Halton rumine son échec. Mais un canardage à haute altitude, provoqué par l'intervention d'un policier présent sur le vol, va tout remettre en question : dépressurisé, l'avion risque de s'écraser sur la ville de San Diego. Seule option pour les autorités : détruire l'appareil avant qu'il ne se crashe. C'est là qu'Halton entre en scène et décide de s'introduire à bord en plein ciel... Proche de *Turbulences*, puis d'*Ultime Décision*, *Sonic Impact* déploie des moyens conséquents



▲ Luke Perry dans *Cyclone* ▲

## cyclone

▲ Le jeune météorologiste et informaticien Ron Young est recruté par l'armée pour implanter des logiciels atmosphériques dans un appareil capable de contrôler la météo. Celui-ci, baptisé Storm, a été conçu par le général Roberts. Après que Young l'ait équipé, Roberts envoie son invention au cœur d'une tempête qui s'abat sur les côtes californiennes afin de la détourner vers le Mexique. Mais l'engin modifie sa trajectoire et se dirige droit sur Los Angeles. Young, accompagné par deux sbires de Roberts, doit intervenir sur le terrain avant que la ville ne soit balayée par l'ouragan... Production *UFO (Piège dans l'Espace, Interceptor Force)*, *Cyclone* aligne les stock-shots afin de nous

au service d'un scénario classique mais au suspense toujours efficace, que soutiennent des effets spéciaux d'une étonnante qualité pour ce type de production. Le plus rigolo reste un casting composé de quasi sosies des stars que le film n'a pu se payer : on y croise ainsi des clones de Ed Harris, Sharon Stone et Alan Rickman ! Quant à Ice-T, il reste assis pendant toute la durée de l'action et n'a qu'un rôle secondaire (voire carrément ingrat), laissant la part belle à James Russo, impeccable en ancien de la Navy aux nerfs en acier trempé. Violent, carré et très correctement réalisé, *Sonic Impact* atteint sans problème son objectif, celui de distraire sans ennuyer. A noter une musique amusante, qui recycle l'ensemble du répertoire de James Horner. Pour une fois que c'est pas lui qui pompe...

TF1 Vidéo présente *SONIC IMPACT (AIR RAGE - USA - 1999)* avec James Russo - Michael Harris - Ice-T - Mel Harris réalisé par Rodney McDonald (Fred Olen Ray)

montrer l'étendue des dégâts provoqués par la tornade, tandis que les personnages passent leur temps à dissenter devant des écrans d'ordinateur. Il faut attendre la dernière demi-heure pour que les effets spéciaux chers à la firme soient mis en valeur, avec de nombreuses cascades aériennes qui n'ont rien à envier à celles d'*Air Force One*. Quant à la tempête qui dévaste la Cité des Anges, elle se résume à quelques intempéries, tout de même dominées par un gigantesque raz-de-marée. Dommage que L.A. soit réduite à deux ou trois pavillons résidentiels et à quelques autochtones, le reste des habitants ayant apparemment été évacué à toute vitesse. Piochant également dans *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* (l'appareil qui contrôle la météo) et dans *Twister*, *Cyclone* reste pourtant bien sympathique grâce à un retournement de situation final inattendu, et donne l'occasion à Martin Sheen de faire acte de présence avec son enthousiasme habituel et un embonpoint de plus en plus difficile à sangler dans l'uniforme.

TF1 Vidéo présente *CYCLONE (STORM - USA - 1998)* avec Luke Perry - Martin Sheen - Robert Knott - Alexandra Powers - Rene Estevez réalisé par Harris Done

## undercover

▲ L'ATF, une brigade anti-terroriste dépendante du FBI, lance une attaque aérienne contre le campement des Frères de la Liberté, une milice d'extrême-droite prônant l'usage des armes à feu et le retour aux valeurs westerniennes. Lors de l'assaut, William Fain, le leader du groupuscule, est arrêté, et sa famille abattue... Deux ans plus tard, Fain accepte d'infiltrer un agent de l'ATF au sein de ses anciens partisans contre une promesse de libération anticipée. L'heureux élu, le tireur d'élite Ethan Carter, a des doutes quant à la sincérité de Fain mais accepte la mission. Evidemment, rien ne se déroule comme prévu...

Passé un raid hélicoptère à la pyrotechnie généreuse, *Undercover* enchaîne les coups de théâtre et les trahisons à une allure soutenue, faisant avancer une intrigue riche en prises de positions politiques discutables mais solidement argumentées. Personne n'est tout à fait net dans cette histoire, à commencer par le Pentagone et l'ATF, cette dernière n'hésitant pas à donner l'ordre à ses hommes de tirer sur des civils désarmés. Dans un rôle presque passif, le bouffi Dean Cain est très bien entouré : John Beck se la joue Anthony Hopkins en officier facho et Stacy Keach reprend plus ou moins le rôle de pourriture qu'il tenait dans *American History X*. N'oubliant pas une seconde de maintenir un rythme ponctué



▲ Dean Cain dans *Undercover* ▲

par les interventions radiophoniques d'un extrémiste dont le rôle finit par se révéler crucial, le réalisateur clôt les hostilités par l'invasion du QG des patriotes avec force mitrailleurs et explosions. Palpitant, bien écrit et très documenté, *Undercover* dresse le portrait d'une Amérique pourrie par l'opportunisme de ses dirigeants.

Free Dolphin présente *UNDERCOVER (MILITIA - USA - 1999)* avec Dean Cain - Frederic Forrest - Jennifer Beals - Stacy Keach - John Beck réalisé par Jay Andrews (Jim Wynorski)

## sword of doom

▲ Production *Toho* et libre adaptation samouraï des «Misérables» de Victor Hugo, *Sword of Doom* est tiré de l'œuvre de l'écrivain Kaizan Nakazoto, «Le Passage du Grand Boudhha» qui, dès le début du siècle, inspira les cinéastes nippons. Quatre ans après la version réalisée par Kenji Misumi avec Raizo Ichikawa, Kihachi Okamoto (*Sugata Sanshiro*) débauche l'équipe de Kurosawa (notamment Shinobu Hashimoto, scénariste des 7 *Samourais* et de *Rashomon*, et le compositeur Masaru Sato). Il en livre cette version réputée pour la violence hallucinante de sa scène finale, qui préfigure les films de Chang Cheh (*La Rage du Tigre*), la série des *Baby Cart* et le Wu-Xia-Pan de Hong Kong, particulièrement *The Blade* de Tsui Hark.

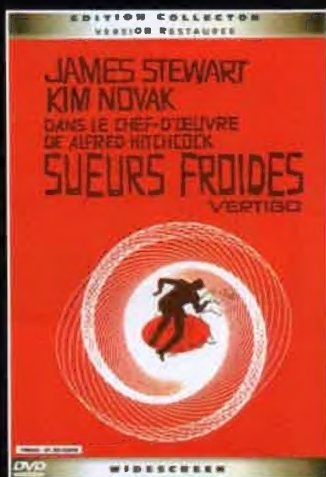
Nous sommes en 1860. La caste des samourais n'est plus que l'ombre de sa grandeur passée. Si certains de ses membres se tournent vers l'enseignement de la Voie du Sabre, ou se mettent au service des Shogun qui tentent de déstabiliser l'Empire, d'autres se réfugient dans la solitude et le silence, faisant du meurtre leur seul moyen d'expression. Ryonosuke Tsukue est de ceux-là, un ronin cruel et psychopathe. Après avoir froidement exécuté le grand-père d'une jeune fille, il tue le mari de la femme qu'il convoite lors d'un tournoi. Tsukue devient alors la cible des élèves membres de l'école dont venait la victime, et surtout de Hyoma, le frère de celui-ci...

Aucun doute possible : Sergio Leone a vu *Sword of Doom*. On y retrouve sa mise en scène contemplative, avec des cadrages scope alternant très gros plans et tableaux où les corps sont toujours placés à des endroits stratégiques délimitant l'espace occupé et le dilatatant par leur gestuelle ultra-précise, dans des plans fixes composés avec une rigueur d'esthète. L'incroyable virtuosité de la réalisation explose littéralement lors des scènes de combat au sabre, brutales, extrêmement sanglantes, dans des chorégraphies d'une stupéfiante beauté. Mais, loin de se limiter à ses images dont l'épure classique touche au sublime, *Sword of Doom* offre également un scénario haletant, en réalité plus proche de Dumas que d'Hugo tant il abonde en embuscades et en péripéties feuilletonnesques. Quant au carnage final, où se déchaîne la folie meurtrière de Tsukue, il apporte une conclusion anthologique à ce film unique dont la sauvagerie gore ne peut occulter une image splendide : celle de Hyoma, travaillant son coup d'estoc dans la pénombre d'un dojo, plantant son katana dans le rayon de soleil qui traverse les stores. Car c'est dans la victoire que l'acier du sabre pourra tracer la voie de la lumière, loin des ténèbres qui hantent l'âme de l'ennemi.

Ciné Horizon Classiques présente *SWORD OF DOOM (DAIBO-SATSU TOGE - Japon - 1965)* avec Tatsuya Nakadai - Toshiro Mifune - Michiyo Aratama - Yuzo Kayama réalisé par Kihachi Okamoto



# DVD collector



## SUEURS FROIDES

(Gaumont Columbia Tri-Star)

▲ A sa sortie en 1958, *Vertigo* s'était planté. Pour un cinéaste comme Hitchcock, attaché plus que tout à la notion du spectacle et à son rapport au public, cela ne pouvait signifier qu'une chose : le film était raté. Quarante ans et quelques milliers d'analyses plus tard, aucun critique, aucun historien du cinéma, n'est encore parvenu à en faire le tour. Même Chris Marker s'amusait, récemment, à noter dans la décoration de certaines séquences, des idéogrammes japonais renvoyant au thème obsédant de la mort qui est au cœur de l'œuvre. Bref, même parvenu à ce point de la minutie analytique, littéralement disséqué tel un animal de laboratoire, *Vertigo* conserve ce mystère qui le propulse au-delà de la fascination. Sa perfection va jusqu'à s'avérer inquiétante, voire effrayante. Et, fidèle à son sujet, d'année en année, le film et ses copies à travers le monde se délaçaient, s'effaçaient, mourraient. Scorsese tira la sonnette d'alarme. Les cinéphiles Robert Harris et James Katz entreprirent leurs fouilles archéologiques et, de même que pour *Lawrence d'Arabie* quelques années auparavant, offrirent à *Vertigo* un passeport pour les siècles à venir, recréant point par point la splendeur des copies VistaVision d'origine. Au-delà du challenge technique, la possibilité de voir et revoir l'un des films responsables d'un nombre incalculable de vocations. C'est bien simple. Si ce DVD ne fait pas partie de votre collection, on ne vous parle plus ! Cette édition reprend la totalité des suppléments de la zone 1 (archives, mini-documentaire, commentaire des restaurateurs), en y ajoutant le luxe non négligeable d'un transfert anamorphique en 16/9. Si la VO a bénéficié du traitement de prestige et se retrouve mixée sur cinq canaux, la vf demeure celle que nous connaissons. Mais qui aurait l'idée de voir *Vertigo* en vf ?

## THOMAS CROWN

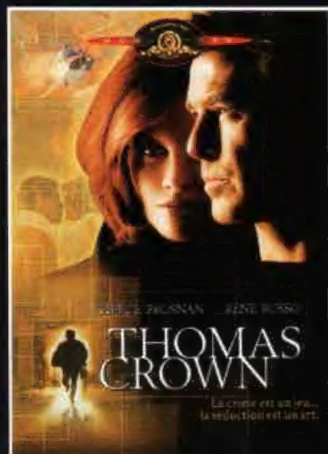
(MGM/PFC)

▲ Nous avons déjà attiré votre attention sur le DVD zone 1 de ce film très très (mais alors très) sous-estimé (comme d'ailleurs tous les films de McTiernan) et à son commentaire audio, occasion rare d'entendre le sensai, d'habitude peu loquace, s'exprimer sur son travail. Le zone 2 a conservé cette piste, mais a oublié de la sous-titrer au passage. L'éditeur s'est rattrapé en incluant une featurette de 24 minutes absente de l'édition précédente. Si les 10 premières minutes, consacrées à Norman Jewison, sont totalement zappables, la suite permet d'entrevoir quelques secondes McTiernan au travail. Fait intrigant, lorsque la productrice Beau St Clair se lance dans un couplet sur l'intelligence exceptionnelle du réalisateur, elle est subitement coupée en pleine phrase. Décidément, c'est à croire qu'une agence officie pour que le nom de McTiernan n'atteigne jamais la voie d'une authentique reconnaissance. Copie excellente en scope 16/9, le minimum vital pour le plus grand cadreur au monde.

## MISTER COOL

(TF1/Metropolitan)

▲ Finalement, la clé du succès américain de Jackie Chan tenait à peu de choses. Il suffisait qu'il arrête de faire des films d'action et qu'il se positionne en successeur d'Eddie Murphy. *Rush Hour* n'était pas juste une faute de goût, *Mister Cool* (et bientôt le consternant *Who Am I ?*) confirme bien la tendance. Pourtant, si ce DVD trouve naturellement sa place dans ces colonnes, c'est qu'il a la très bonne idée de proposer en face B le documentaire auto-promotionnel *Jackie Chan My Story*, sorti parallèlement en cassette (1 h 15). Pur produit de propagande à l'usage exclusif du Dieu Jackie, *My Story* se révèle fascinant dans ses excès,



sa mégalomanie, son auto-proclamation (« Many action movies... Only one Jackie Chan ! »). La star a beau aller régulièrement trop loin, le charisme opère à fond. Et comme il nous donne à admirer au passage quelques moments-clés d'une carrière en tous points exceptionnelle, on ne peut que s'incliner devant le parcours ainsi accompli. PS : Quand on dit que *My Story* va très loin, on omet d'évoquer la version hong-kongaise du document qui, elle, explose tous les repères qu'on peut avoir en Occident sur le phénomène de promotion.

## PECKER

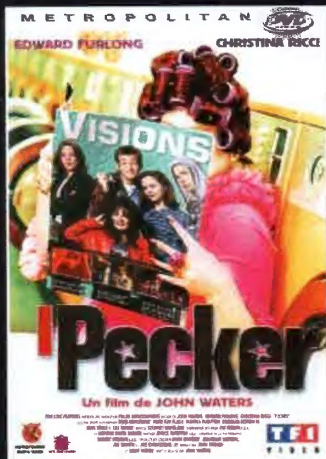
(TF1/Metropolitan)

▲ Le papa de la provocation a fait des petits et ces petits ont, l'air de rien, complètement chamboulé notre univers médiatique. Inutile de chercher plus loin la raison pour laquelle *Pecker* ressemble autant à un épisode des *Simpson* (avec tout de même un peu plus de fesse). Groening/Waters, même combat. On pourrait croire qu'il s'affaisse ? Lui, le chtarbè de *Pink Flamingos*, le hard-core creator de *Polyester*, on dirait qu'il mûrit ? Mais non, c'est nous qui avons changé. Et il prendra soin de vous l'expliquer, dans son accent new-yorkais 100% inventé, avec une piste de commentaire audio sous-titrée (merci). A voir également, en bonus, la galerie photo du vrai Pecker. 1.85 en 16/9 compatible 4/3, vo et vf 5.1

## MESRINE

(LJC/Film Office)

▲ Du temps où les chaînes de télé n'avaient pas encore fait leur OPA sur le polar à la française, on pouvait voir débarquer en salles ce type de produit singulier. Présenté de manière quasi-documentaire, factuelle, d'une sécheresse qui rappelle occasionnellement quelques polars italiens, *Mesrine* n'affiche aucune autre ambition que celle, racoleuse mais agui-



chante, du pur fait divers. Certes, on est loin du *Trou*, du *Choix des Armes* ou de *La Fille de l'Air*, mais il y a des gunfights au ralenti, mec ! Et ça à la télé, c'est niet ! Format 1.66 (et pas 1.33 comme noté sur la jaquette) mono 2 canaux.

## Egalement disponibles

### Instinct

(Buena Vista/Warner)

Phénomène l'avait déjà fait sentir. *Instinct* le confirme. Jon Turteltaub est un réalisateur scientifique. Et sa vision de l'histoire humaine et de ses institutions a un je ne sais quoi de puant. Mais bon, Anthony Hopkins pousse des cris alors c'est rigolo.

### Mesure d'Urgence

(Warner)

Sur un sujet parano comme on les aime, qui pompe allégrement le *Morts Suspectes* de Michael Crichton, Michael Apted va au bout de ses compétences (c'est-à-dire pas très loin) et nous offre, on ne sait trop comment, à vingt minutes de la fin, une scène réellement paralysante (vous verrez). C'est toujours mieux que rien.

■ Rafik DJOUMI ■



# Pin-up

## JACQUELINE LOWELL

«Ma mère n'aime pas me voir dans des films érotiques. Mais moi, ça m'éclate !»

Jacqueline Lovell est une authentique californienne : blonde, un peu tête en l'air, déléguée, extrêmement bavarde... Elle pourrait aisément postuler au titre de grande ambassadrice des bimbos si ses formes avantageuses n'étaient pas naturelles ! Surtout qu'elle assume avec aisance ses choix olé-olé de carrière, ainsi que sa personnalité de jeune fille émancipée croquant la vie à pleines dents. Car devant la caméra, Jacqueline Lovell n'est pas du genre à se jeter à terre deux flingues à la main et préfère largement faire la folle sous les draps. A tout juste 24 ans, après avoir débuté à la télévision dans la série coquine de Zalman King *Red Shoe Diaries*, elle compte déjà à son actif 40 films, pour la plupart des séries B de science-fiction à caractère érotique qu'elle tourne, parfois dissimulée sous le pseudonyme de Sara St James, pour la compagnie Surrender Cinema, une division de Full Moon Entertainment. Un rêve qui devient réalité ? «Comme beaucoup de jeunes Américaines, j'ai toujours eu envie d'être actrice. Pas forcément dans ce genre de films, bien sûr, même si je m'en contente assez bien. Mes parents me croyaient folle et me sermonnaient, me répétant à longueur de journée que je ne deviendrais jamais une star et que je ferais bien mieux de m'orienter vers une profession qui me permettrait de gagner suffisamment d'argent pour vivre. Au lycée, je m'investissais corps et âme dans toutes les activités artistiques, je participais à toutes les pièces de théâtre qui étaient proposées. J'adore jouer la comédie. Mais j'ai fini par écouter mes parents et j'ai trouvé un petit boulot de mannequin pour un magazine de mode. C'était assez frustrant, mais bien payé et ça ne me prenait pas beaucoup de temps. Lorsque mon père est mort, ma mère est partie vivre au Canada avec son nouveau copain, me laissant seule avec ma sœur, qui s'est rapidement mariée et a déménagé dans l'Oregon. J'ai d'abord continué mes études tout en travaillant pour pouvoir payer mes factures, puis un concours de circonstances, ou devrais-je dire une accumulation d'événements malheureux, a fait que j'ai tout arrêté. Maintenant que je fais du cinéma, je ne regrette pas d'avoir mis un terme à mes études, car je continue mon apprentissage au travers de mon métier. Il faut savoir saisir les bonnes occasions lorsqu'elles se présentent».

Déterminée à faire carrière dans le cinéma, Jacqueline s'inscrit donc à l'agence Jo-Anne Barron/D.W. Brown, décroche un contrat avec la société Mystique Films, qui fournit à la chaîne câblée de Playboy la majorité de ses programmes, et apparaît ainsi dans *Unruly Slaves 1 et 2*, *Spy Trap*, *Nude Bowling Party*, *Who Killed Buddy Blue ?* ou encore *Secret Lives*, avant d'intéresser les spécialistes Fred Olen Ray et Gregory Hippolite pour les besoins de *Night Eyes 4* et *Animal Instincts 3*. «C'est alors que j'ai rencontré Pat Siciliano, le président de Surrender Cinema, qui m'a proposé de travailler pour lui. J'ai donc lu de nombreux scénarios, à commencer par celui de *Virtual Encounters*, dans lequel on m'offrait un tout petit rôle, puis celui de *Femalien*, Pat souhaitant que j'interprète l'extraterrestre du titre. Mais à cette époque, je n'étais pas encore complètement sûre de moi et je n'avais vraiment aucune inspiration pour composer ce personnage. J'ai donc refusé. Par contre, j'étais très intéressée par *Sun*, une sorte de princesse hippie qui profite pleinement de la vie. Après l'avoir supplié durant trois mois, Pat a fini par craquer. Je n'ai eu aucun mal à me glisser dans la peau de cette fille tant elle me ressemble !». De simple figurante, Jacqueline Lovell ne tarde pas à devenir la mascotte de Surrender Cinema. Elle présente leurs produits dérivés dans les DVD et figure en tête d'affiche de bon nombre de leurs films, parmi lesquels *The Exotic House of Wax*, *Dream Girls*, *Erotic Heat* ou encore l'anthologie *Lolita 2000*. «M'ayant vue dans les productions Surrender Cinema et ayant apprécié mes prestations, Charles Band, qui dirige Full Moon et qui est un des producteurs de séries B les plus respectés de la profession, m'a contactée pour me proposer un des rôles principaux de *The Head of the Family*, une comédie sombre. J'avais un peu le trac car je passais soudainement à un niveau supérieur, où il ne s'agissait plus seulement d'enlever mes vêtements, mais de faire preuve de véritables dons de comédienne». L'expérience est concluante puisqu'elle rempile dans sa séquelle, *The Bride of the Head of the Family*, ainsi que dans les films d'horreur *Damien's Seed*, *Killer Eye* et surtout *Hideoous*, ce dernier la propulsant enfin au rang de starlette de vidéo-club. Dans le rôle de

l'assistante d'un médecin fou, Jacqueline s'en sort honnêtement, décore agréablement le plateau et fait hurler de rire l'assistance lors de cette scène se déroulant en plein hiver, où elle s'en va braquer le concurrent de son employeur seulement vêtue d'une paire de bottes et d'un masque de gorille ! «Pourquoi je suis à poil ? Qui sait ? Ça a été écrit comme ça, c'est tout. Lorsque j'ai lu le script, j'ai trouvé la situation hilarante. Par contre, mon copain n'est pas vraiment du même avis. C'est complètement paradoxal, car c'est lui qui m'a poussée dans cette voie, et maintenant il pique des crises de jalousie à s'en rendre malade. Pour le rassurer, je m'arrange pour choisir exclusivement des scènes entre filles. Mais s'il acceptait de venir sur le plateau, pour voir comment se déroule un tournage, il comprendrait vite qu'on est une bande de professionnels qui s'amuse et non des obsédés sexuels qui fornicquent dans tous les coins ! En plus, je m'envoie en l'air plusieurs fois par jour avec lui. De quoi il se plaint ?!». Règle d'or du cinéma Z : sans copain jaloux, pas de starlette déléguée !

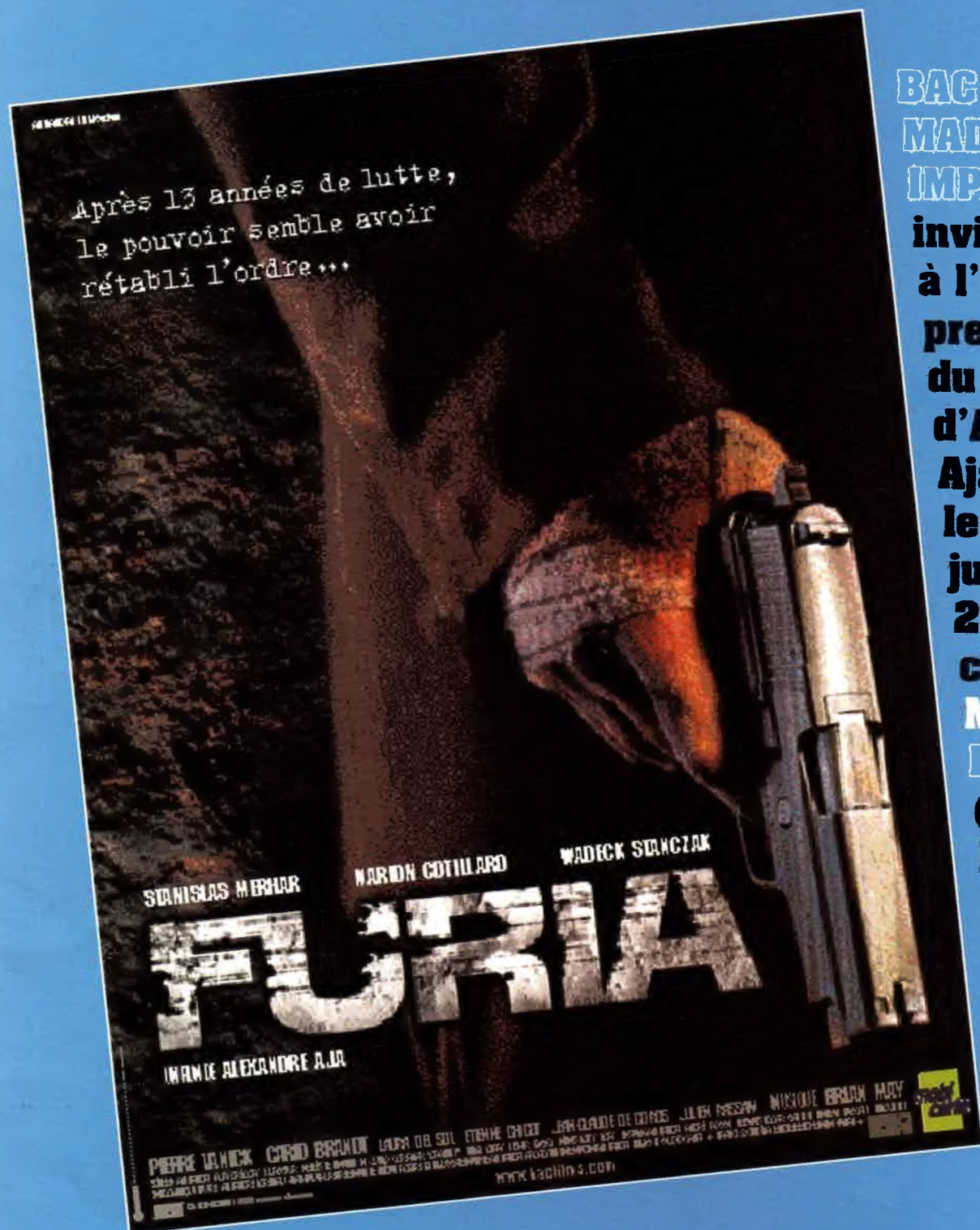


■ Jacqueline Lovell dans *House of Wax* et *Lolita 2000* : le talent à l'état nu ■

■ Damien GRANGER ■



# AVANT-PREMIÈRE

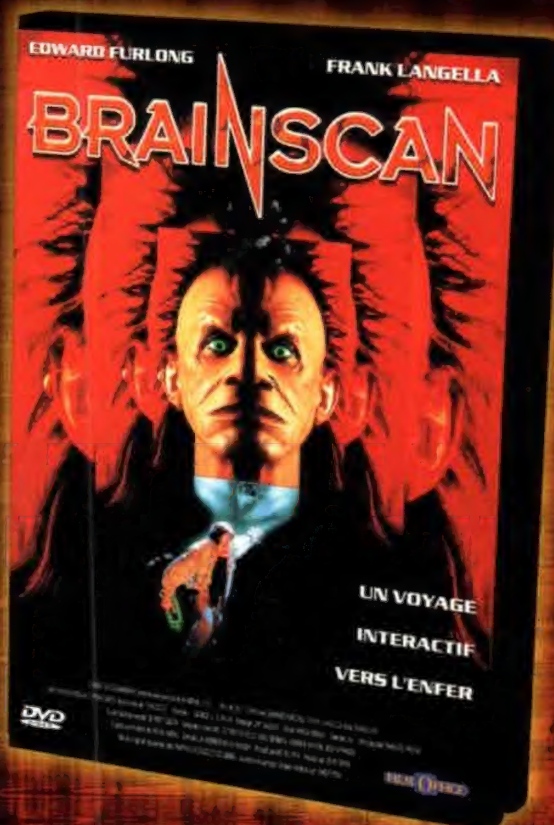
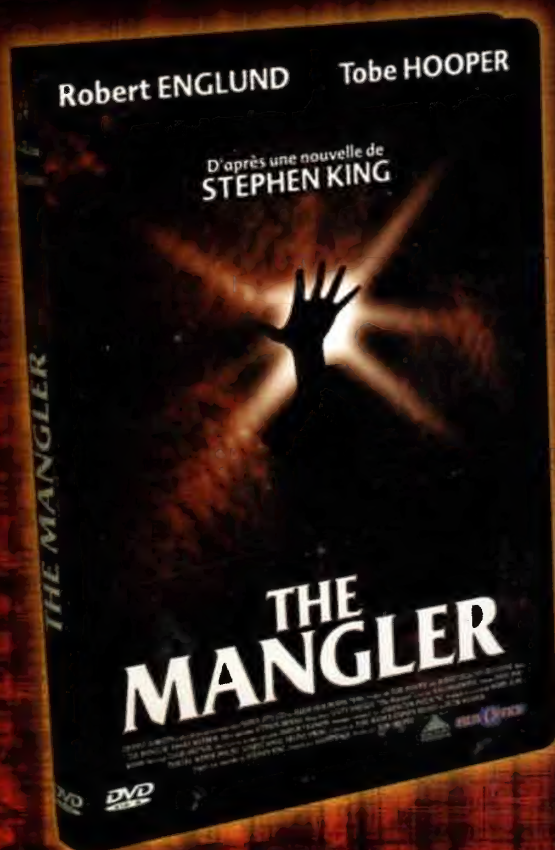


**BAC FILMS et  
MAD MOVIES/  
IMPACT vous  
invitent  
à l'avant-  
première  
du film  
d'Alexandre  
Aja, **FURIA**,  
le mardi 11  
juillet à  
20 h 30 au  
cinéma le  
**MAJESTIC  
BASTILLE**  
(4 Bd  
Richard  
Lenoir,  
75011  
Paris).**

**Les invitations sont à retirer à partir du mardi 27 juin (de 15 h à 19 h et sur présentation de ce numéro) à la librairie MOVIES 2000 (49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris. Tél.: 01 42 81 02 65).**



# Le meilleur du fantastique en



## LANGUES DISPONIBLES

	FRANÇAIS	ANGLAIS
DOLBY DIGITAL	2.0	2.0
NORME AUDIO	STÉRÉO	STÉRÉO
FORMAT RESPECTÉ	1.33	1.33
16/9 COMPATIBLE 4/3	NON	NON

SUPPLEMENT :  
BANDES-ANNONCE

Chez  
**FILM OFFICE**  
Editions

## LANGUES DISPONIBLES

	FRANÇAIS	ANGLAIS
DOLBY DIGITAL	2.0	2.0
NORME AUDIO	STEREO	STEREO
FORMAT CINÉMA RESPECTÉ	1.33	1.33
16/9 COMPATIBLE 4/3	NON	NON

SUPPLEMENTS :  
BANDES-ANNONCE

## Retrouvez également dans notre catalogue

